

Tempêtes d'automne 1912  
Une révolution commence à l'intérieur...  
Esquisse de la pédagogie du Père Joseph Kentenich

---

NdT Junge : « Jeune » ou, « garçon ». Traduit la plupart du temps par « jeunes » ; à modifier si besoin par rechercher-remplacer : dans le contexte, il ne peut s'agir que de garçons... Réaction de S. Michela : jeunes, c'est mieux que garçons !

Table des matières

Abréviations

Préface

Introduction

## I Contexte historique d'une pédagogie alternative

1 Un nouvel internat de « l'ancienne école »

11 Nouvelles règles : le règlement intérieur

12 Pédagogie de la punition

2 Une révolte des élèves se prépare

3 Un jeune aumônier arrive

## II Concept d'une éducation libérale

1 Le début du nouvel aumônier : in medias res...

2 Méthode d'un style d'éducation dialogique

21 Promouvoir la capacité à dialoguer et l'auto-clarification

22 Eveiller et offrir la confiance

23 Pédagogie de l'amour et de la relation

3 Le but éducatif de la personnalité libre

31 Devenir libre de l'intérieur

32 De la valeur de l'être humain

33 Pédagogie de l'idéal et noyau de la personnalité

34 Les saints – fine fleur de l'humanité

4 Vers l'idéal, par l'auto-éducation

41 Auto-éducation en tant que droit à l'autodétermination

42 Motivation pour l'auto-éducation

43 Des limites de l'auto-éducation : le subconscient

44 Marie en tant que guide de l'auto-éducation : un prélude à la pédagogie de l'Alliance

5 Education à la communauté

51 Stimulation par le fait d'être ensemble

52 Centre de la communauté

53 L'idée de la société missionnaire en tant que nouvelle forme de communauté

## III Signaux sur la voie d'une pédagogie alternative

1 La personnalité propre [du Père Kentenich]

2 La disposition spirituelle des élèves

3 L'appel du temps

Pensées conclusives

Index des livres cités

Table des illustrations

## Annexe

Conférence pour l'entrée en fonction du nouvel aumônier, le 27 octobre 1912

---

### Abréviations

APHV : Archiv Pallottiner Hochschule Vallendar/Archive de l'Ecole supérieure des Pallotins à Vallendar

ASM : Archiv Schönstätter Marienschwestern/Archive des Sœurs de Marie de Schoenstatt

ASM-ANB : Archiv Schönstätter Marienschwestern Anbetungsinstitut/Archive des Sœurs de Marie, Institut de l'adoration

ASM-AR : Archiv Schönstätter Marienschwestern Argentinien/Archive des Sœurs de Marie, Argentine

ASM-DS : Archiv Schönstätter Marienschwestern mit Dokumenten aus Forschungsrecherchen der Verfasserin/Archive des Sœurs de Marie, avec documents issus des recherches de l'auteur

ASM-M : Archiv Schönstätter Marienschwestern Koblenz-Metternich/Archive des Sœurs de Marie, Coblenz-Metternich

ASP : Archiv Schönstatt-Patres/Archive des Pères de Schoenstatt

DS : Dokumentensammlung (Privatbesitz der Verfasserin)/Collection de documents (propriété personnelle de l'auteur)

LSB : Limburger Studienbibliothek nach einem Standortkatalog von 1904 (APHV)/Bibliothèque d'étude de Limbourg, d'après un catalogue par rayons de 1904 (APHV)

SchLex : Schönstatt-Lexikon. Fakten – Ideen – Leben. Hrsg. v. Hubertus Brantzen, Herbert King, Lothar Penners, Gertrud Pollak, Herta Schlosser, Joachim Schmiedl, Peter Wolf. Vallendar-Schoenstatt 1996./Schoenstatt-Lexicon. Faits – Idées – Vie. Edité par Hubert Brantzen, Herbert King, Lothar Penners, Gertrude Pollak, Herta Schlosser, Joachim Schmiedl, Peter Wolf. Vallendar-Schoenstatt, 1996

IKF : Internationales Josef-Kentenich-Institut für Lehre und Forschung e. V./Institut international Joseph Kentenich pour l'enseignement et la recherche

ZPAP : Zentrales Provinzarchiv Pallottiner/Archives centrales provinciales des Pallotins

---

### Préface

A la base de la présente esquisse de la pédagogie du Père Joseph Kentenich se trouve une dissertation faite en 1995 à l'Université de Münster, publiée sous le titre de « L'idée de la vraie liberté. Une étude de la pédagogie du Père Joseph Kentenich » (3<sup>ème</sup> édition, 2007). L'esquisse utilise des sources supplémentaires – témoignages écrits et déclarations du Père Kentenich découvertes récemment – sur le temps des commencements de son activité pédagogique et de Schoenstatt.

L'état actuel des recherches a pu être atteint du fait de l'aide secourable de diverses archives. Il faut nommer tout spécialement l'archive centrale des Pallotins de Limbourg, l'archive de l'Ecole supérieure de théologie de Vallendar, l'archive des Pères de Schoenstatt, ainsi que les archives provinciales des Sœurs de Marie de Schoenstatt de Florencio Varela, Argentine, et de Coblenz-Metternich, Allemagne. Toutes ont ainsi contribué au progrès de la recherche, et je voudrais ici les remercier chaleureusement.

Je remercie également Monsieur le Docteur Bernd Biberger et mes consœurs pour leur précieuse critique des textes. Pour toute l'aide technique dans la préparation de l'impression, je remercie S. M. Bernmaris Schulten.

Par dessus tout, mon merci tout spécial s'adresse à la direction générale de notre communauté pour son soutien bienveillant et entier à mon projet de livre.

Berg Schoenstatt, 25 mars 2012  
Dorothea M. Schlickmann

---

## Introduction

L'année 2012 invite divers cercles à diriger leur regard sur les débuts de Schoenstatt et sur la pédagogie du Père Joseph Kentenich. Il y a 100 ans, le 27 octobre 1912, il tenait sa conférence d'entrée en fonction en tant qu'aumônier du nouveau collège des Pallotins ; ce texte est entré dans l'histoire de Schoenstatt sous le titre de « Document de préfondation », et il se révèle comme le témoignage écrit d'une profonde pédagogie.

Comme dans la coque d'une noix, toute la pédagogie que le Père Kentenich développera dans les années qui suivront s'y trouve déjà en germe. Cette pédagogie, il ne l'a pas seulement appliquée aux élèves dans sa pratique éducative, mais aussi à lui-même, et il l'a ainsi démultipliée.

L'un des processus les plus fascinants est le fait que le Père Kentenich retourne une perception pédagogique largement répandue : Il fait de l'objet de l'éducation un sujet. Il remet à « celui qui est à éduquer », lui-même, la responsabilité de son éducation, à un stade où il était considéré comme mineur et incapable d'une telle auto-éducation.

Dans les années suivantes, le Père Kentenich décrit ainsi, de manière imagée, la situation au collège : « des tempêtes d'automne rugissaient dans l'établissement scolaire ». L'opposition déclarée des élèves contre le règlement strict de l'internat, qui menaçait de tourner en révolution, se transforme, sous la conduite pédagogique de l'aumônier, en une révolution des élèves à l'intérieur, en une volonté de formation et de changement de leur propre personnalité. La dynamite qui peut changer et améliorer le monde, le Père Kentenich en est convaincu, ne se trouve pas d'abord dans le macrocosme, dans le monde autour de nous, mais dans le microcosme, dans le monde que l'on porte en soi.

La présente esquisse pédagogique focalise l'attention sur le discours d'entrée en fonction de l'aumônier, sur d'autres textes sources des débuts, et sur leur contexte historique. Elle ne se contente pas de poser un regard historique sur un processus qui remonte à il y a 100 ans. Les points essentiels de la pédagogie du Père Kentenich tel qu'ils se sont manifestés dans les premiers temps de Schoenstatt doivent en même temps inviter au dialogue avec les processus pédagogiques d'aujourd'hui. Dans divers domaines, sa pédagogie est devenue pertinente, et elle a donné naissance à de nouvelles initiatives telles que, par exemple, l'académie de la famille, les fondations scolaires et les séminaires pour éducateurs.

En relevant les prémisses d'une pédagogie que Joseph Kentenich caractérisait lui-même par ce qu'on appelle les cinq « étoiles directrices » (pédagogie du mouvement, de la confiance, des liens, de l'idéal et de l'alliance), on n'est pas seulement confronté à des exposés théoriques, mais aussi à un champ de pratique pédagogique étonnamment large, qui s'est orienté très tôt d'après ce leitmotiv ancré dans la métaphysique.

Le jeu réciproque de nature et de grâce, de religion et de pédagogie, de conduite humaine et divine, de principes psychologiques qui vont jusqu'aux processus inconscients de la vie psychique et de forces de base de la foi, est évident, et il est inséparable de la pédagogie du Père Kentenich. C'est précisément cette relation qui rend son approche remarquable, et d'une certaine manière, unique.

La façon de parler qui était courante il y a une centaine d'années ne doit pas nous tromper sur le fait que le Père Kentenich est d'une actualité permanente, surtout dans le domaine de l'impulsion pédagogique pour la formation de la personnalité.

Le début de l'activité pédagogique du Père Joseph Kentenich se situe à l'époque du Kaiser prussien. La pédagogie courante à l'époque était fortement orientée vers des vertus prussiennes telles que obéissance, discipline et ordre. La compréhension de l'enfant dans son propre développement individuel était fortement limitée, et l'on n'accordait donc que peu d'attention à une éducation adaptée à l'enfant et au jeune. Les contrôles, la surveillance, les punitions allant jusqu'à la pratique alors amplement répandue des punitions corporelles reflétaient une perception de l'éducation qui était largement orientée vers l'éducation de sujets et de soldats obéissants, qui serviraient le Kaiser et la patrie. On tenait pour déplacées de la part des jeunes une pensée et une façon d'agir indépendantes. C'était généralement tenu pour suspect.

Les premières tentatives de réforme pédagogique, à partir de 1890, étaient une réaction au style éducatif de l'époque, souvent rigide et rigoureux. L'appel à une pédagogie alternative, face à ce qu'on nommait « l'ancienne école », marquée par le dressage et la soumission de l'élève, s'amplifiait peu à peu parmi les professeurs et les éducateurs engagés.<sup>1</sup> La littérature elle-même traitait peu à peu de manière critique la société bourgeoise et son éducation traditionnelle.<sup>2</sup>

[16]

Aussi bien dans les internats religieux que dans ceux de l'Etat, les efforts de réforme pédagogique, surtout lorsqu'ils étaient remarqués, étaient considérés comme douteux, modernistes, et d'un point de vue politique, comme hautement suspects. L'éducation courante des internats accordait une grande valeur à une discipline sévère, une obéissance absolue et un ordre pédant. Cela servait de norme pour une institution éducative respectée et de qualité. Ceci explique pourquoi, dans le tout nouveau collège des Pallotins, le programme éducatif prévu, s'il voulait être concurrentiel, devait fortement prendre en compte la nature de la formation et de l'éducation.

#### 1 Un nouvel internat de « l'ancienne école »

Les Pallotins, qui, par manque d'espace, avaient dû répartir sur deux lieux, Vallendar et Ehrenbreitstein, leur internat pour futurs missionnaires, purent ériger en 1912 un nouveau bâtiment, à Schoenstatt, près de Vallendar, « près du mur du couvent ». Ce collège se trouvait au-dessus de ce qu'on appelait « l'ancienne maison », qui avait jusque là hébergé les trois classes inférieures, tandis que les classes supérieures étaient logées à Ehrenbreitstein.

#### Illustration 1 : Le collège « près du mur du couvent »

En septembre 1912, alors que la construction du nouveau collège était achevée, les sept classes du lycée purent être réunies, et l'inauguration officielle eu lieu le 8 décembre. Le Recteur de la maison était le Père Franz Wagner, la charge de préfet des études, qui devait veiller à la discipline des élèves, avait été confiée au Père Joseph Lucas, et celle de premier aumônier au Père Adolphe Panzer. Son assistant était le Père Konrad Mohr.<sup>3</sup>

Au début de l'année scolaire, le jeune professeur de latin et d'allemand, le Père Joseph Kentenich, vint aussi à Vallendar, qu'il connaissait déjà depuis son séjour de repos en 1907. Les 23 et 24 septembre, 46 nouveaux élèves arrivèrent, et le nombre des élèves atteignit ainsi le total de 170 ; l'enseignement commença pour eux le 25 septembre dans la nouvelle maison.<sup>4</sup>

#### Illustration 2 : Groupe d'élèves le 8 décembre 1912

---

<sup>1</sup> Cf. les critiques des réformateurs envers « l'ancienne école », rassemblées par Adolphe Rude, « Ancienne et nouvelle école », in : Wilhelm Flitner...

<sup>2</sup> Cf. par exemple : Frank Wedekind...

<sup>3</sup> Cf. Chronique du Collège de Schoenstatt (1910-1915). (APHV)

<sup>4</sup> Cf. la contribution à « Etoile de l'Afrique », 20<sup>e</sup> année (1912/1913), pp. 58 sv. ...

La direction provinciale des Pallotins alliait à la nouvelle construction l'effort d'établir des relations régulières avec l'équipe formatrice, et de se conformer à la conception courante de ce que devait être un internat au tournant du siècle. C'est ainsi que, pour commencer le nouveau service d'étude, des « normes pour la direction de la maison d'étude » furent établies pour les professeurs, et pour les élèves, des « statuts ».<sup>5</sup>

La communauté des Pallotins, relativement récente, avait largement reçu des autres écoles missionnaires et des Jésuites pour ce règlement d'internat.<sup>6</sup>

Illustration 3 : Cours en plein air

Illustration 4 : Salle de classe avec des élèves

Dans le contexte des internats religieux, l'école des Pallotins se percevait donc elle-même comme progressiste, comme on peut le lire sur un prospectus.<sup>7</sup> Durant les temps libres, il était possible de faire de longues randonnées, des sports d'équipe [gemeinschaftliche Wettspiele] et d'autres activités sportives, ainsi que de nager dans le bassin de l'établissement. Il y avait régulièrement des pièces de théâtre et des fêtes. Le Provincial avait introduit l'usage de casquettes identiques pour les élèves, ainsi que des drapeaux et des uniformes pour ceux qui les portaient, ce qui était alors considéré comme très moderne.

Illustration 5 : Groupe d'élèves avec porteur de drapeau

### 1.1 Nouvelles règles : les statuts de la maison

Un coup d'œil sur le règlement des études établi à l'époque trahit toutefois pour le regard actuel une attitude pédagogique typique de ce qu'on appelait « l'ancienne école »<sup>8</sup>. Dans ce concept éducatif – tel que les statuts le reflètent – la liberté était considérée avant tout comme un mal, comme une tendance mal orientée, et comme un danger pour l'élève, et il fallait la restreindre autant que possible.<sup>9</sup> Dans les 120 articles du règlement pour la vie de l'internat, la charge qui pesait sur les élèves portait moins sur la perception courante à l'époque de l'obéissance et de l'autorité, que sur une restriction totale et un contrôle de tous leurs comportements. Pour cela, les jeunes étaient surveillés jour et nuit, ce à quoi les plus âgés d'Ehrenbreistein n'étaient pas habitués. « Le contrôle régnait partout. On remarquait le moindre faux pas. »<sup>10</sup>

Au début de l'année 1912, les nouveaux statuts furent remis aux élèves avec la directive d'apprendre ces règles par cœur. Voici quelques exemples de la « partie disciplinaire » des statuts :

Illustration 6 : Salle d'étude

Prescriptions pour la salle d'étude...

4. Aucun autre flacon d'encre ne doit être utilisé que ceux qui font partie du pupitre. De même, les encres de couleur sont exclues.

5. Les flacons d'encre doivent toujours être fermés après usage ; ils ne peuvent être nettoyés qu'au ruisseau, et ce, après autorisation préalable du préfet...

---

<sup>5</sup> Cf. Père Michael Kolb, *Erinnerungen* : 51 instrument dans la main de la Mère, Schoenstatt, le 21 juin 1942, p. 39. (ASM)

<sup>6</sup> La formation au noviciat était aussi basée sur le modèle éducatif des Jésuites. Cf. Hermann Skolaster, *PSM à Limbourg sur le Lahn*, Limbourg, 1935, pp. 205 sv.

<sup>7</sup> Cf. Karl Hoffmann, « Vie nouvelle. Un regard sur une vie de jeune idéale sur le beau Rhin, donné à l'occasion de l'inauguration du collège des Pallotins », Couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912. (ZPAP)

<sup>8</sup> Pour en savoir plus, cf. Dorothea M. Schlickmann, « L'idée de la vraie liberté... »

<sup>9</sup> En guise de comparaison avec l'éducation dans les internats contemporains : Ludwig Fertig (Editeur), ...

<sup>10</sup> Père Willy Schützeichel, Don Alfonso Weber. *Ein Lebensbild*, Schoenstatt, 1969, manuscrit non édité, p. 33. (ZPAP)

7. Durant les cours, tous doivent être assis...

8. Durant l'étude de la matinée, tous doivent être debout, ainsi que l'après-midi de 3 h à 4 h et de 6 h à 7 h...

13. On ne doit pas parler dans la salle d'étude, ce à quoi chaque élève doit faire particulièrement attention.

14. Il est interdit d'écrire des billets.

15. Il ne convient pas de regarder par les fenêtres...

V. Le silence doit être observé en permanence dans toute la maison, et spécialement à la chapelle et dans la sacristie, dans le dortoir, dans les couloirs et les escaliers, dans les salles d'étude et dans les locaux...

12. Pendant le repas, tous doivent poser les mains sur la table, comme la bienséance le réclame...

20. Il n'est pas permis de boire de l'eau pendant ou immédiatement après la promenade.

21. Il faut toujours fermer les portes, et le faire doucement. Qu'on veille à entrer et sortir de façon raisonnable...

23. Tous les lundis, à la récréation de midi, tous doivent nettoyer leurs vêtements. Le mardi après-midi, après le café, c'est l'appel pour les vêtements, pendant lequel il faut présenter tous les vêtements.

24. Il n'est pas permis de manger en dehors des repas.

25. Quand on se tient debout, il faut tenir les jambes serrées [schliessen – fermer. Droites ?]...

41. Il est interdit de sauter dans les couloirs et les escaliers... »<sup>11</sup>

Le fait que la liberté contienne en elle-même le danger d'être mal utilisée était devenu un fil conducteur de l'activité éducative.

La problématique de la pédagogie ne consistait pas d'abord en ce que nombre des règles séparées du règlement communautaire n'étaient pas compréhensibles. La principale difficulté résidait dans le fait que les règles étaient prescrites aux élèves sans qu'on leur donne de raison, alignées sans relation les unes avec les autres, contrôlées de près et imposées sous la contrainte. Une réflexion ou même un droit d'intervenir de la part des élèves n'entraînait pas en ligne de compte dans la conception de l'éducation – surtout en raison de cette conception partielle de la liberté. Des décisions ou des comportements autonomes étaient interprétés comme « capricieux » et punis.<sup>12</sup>

Julius Ott, qui était élève à l'époque, raconte à ce sujet en 1915, dans le journal scolaire « MTA »<sup>13</sup> que J. Kantenich venait récemment de créer :

« Qui n'avait pas passé comme nous au moins un an à Ehrenbreistein, puis, une fois transféré à Vallendar dans la nouvelle maison de Schoenstatt, subi et vécu le puissant changement de conditions, ne pourra jamais comprendre le besoin de liberté qui, apparemment réprimé autrefois – c'était à l'automne 1912 – cherchait à s'exprimer d'autant plus violemment... Ô ces nouveaux statuts de la maison ! Comme ils avaient l'air anodins, lorsqu'on nous les mit en main, et pourtant – comme ils pesaient déjà sur la conscience ! Ce fut la première chaîne qui nous liait ; la première – et déjà bien trop lourde. »

Les élèves se révoltèrent à leur manière par des protestations intérieures ou extérieures. Ainsi, des phrases telles que celle-ci apparurent sur les tableaux : « Une maison dans laquelle ne règne aucune joie doit être fermée immédiatement »<sup>14</sup>. Sur de petits papiers que les élèves laissaient tomber par

---

<sup>11</sup> Statuts pour les étudiants du collège du couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912. (ZPAP)...

<sup>12</sup> Cf. Alexander Menningen, ...

<sup>13</sup> Julius Ott, « Le complot du potager », article dans le journal « MTA » (Mater ter admirabilis) du 30 avril 1915, in : « Héritage et mission », 1<sup>ère</sup> partie : Du temps de la jeunesse du mouvement apostolique, pp. 3-8, p. 3. Edition intégrale in : H. Hug, « Retrouver le passé », vol. 1, pp. 374-384.

<sup>14</sup> Cf. Engelbert Monnerjahn, « Père Joseph Kantenich, une vie pour l'Eglise », Vallendar-Schoenstatt (3<sup>ème</sup> éd. augmentée), 1990 (1<sup>ère</sup> édition 1975), p. 62.

terre, on pouvait lire : « Nous voulons être libres comme l'étaient les pères »<sup>15</sup>. [NdT : faut-il une majuscule ?]

En raison de la pensée pédagogique de l'époque, et de l'appréciation largement répandue du psychisme des jeunes, que l'on ne considérait pas encore comme assez mûrs pour se servir correctement de leur liberté, pourtant, le règlement intérieur du collège ne se heurta pas à l'opposition de tous les jeunes. [c'est bien le sens de l'allemand, mais ça ne va pas...] Dans une lettre à ses parents, l'élève Albert Eise écrit : « Il (le règlement intérieur) m'a beaucoup plu. Nous nous levons à 5 heures et nous avons 5 heures de cours le matin et une heure l'après-midi. »<sup>16</sup>

Il ressort pareillement des lettres que l'on possède encore de l'élève Joseph Engling qu'il accordait une grande importance au fait de devoir étudier, et qu'il acceptait le règlement interne.<sup>17</sup>

C'était plus difficile quand il s'agissait, au collège, de la pratique des punitions, telle qu'elle était aussi générale dans les autres institutions éducatives de ce temps.

## Illustration 7 : Le collège

### 1.2 Pédagogie de la punition

Pour contrôler et surveiller les élèves, il y eut d'abord l'institution d'un nouveau poste de « Père préfet », que le Père Kentenich avait refusé l'année précédente à Ehrenbreistein<sup>18</sup>, et ensuite, un élève-préfet<sup>19</sup> élu pour chaque classe. Pour remplir cette tâche, un jeune devait noter par écrit toutes les fautes des autres élèves, et les transmettre au « Vice-recteur », ou, respectivement, au préfet des études, pour ce qui regardait la discipline.<sup>20</sup> Ce dernier déterminait les punitions légères, et le Recteur lui-même décidait des punitions sévères.<sup>21</sup> D'après les récits d'élèves de l'époque, à côté des devoirs supplémentaires, il y avait des mesures répressives de tout genre.<sup>22</sup>

Pourtant, trois d'entre elles étaient particulièrement graves : ce qu'on appelait « officier au piano »<sup>23</sup>, la « carte mensuelle »<sup>24</sup>, et la trique, qui, d'après le règlement de l'école<sup>25</sup>, ne pouvait plus être infligée après 1918 qu'avec l'autorisation du Recteur. Elle était appliquée par un Frère qui travaillait à l'étable.<sup>26</sup> Alfons Weber, élève entre 1909 et 1912, de même qu'Alexander Menningen, qui arriva à Schoenstatt en 1913, racontent en détail ce type de punition :

## Illustration 8 : Le réfectoire

---

<sup>15</sup> Cf. J. Kentenich, dans une conférence du 12 mars 1949 pour la retraite des Sœurs de Marie à Ballester, en Argentine, manuscrit non édité. (ASM-AR) Selon les statuts, écrire des billets était strictement interdit. Cf. Statuts du collège, 1912, N° 14. (ZPAP)

<sup>16</sup> Extrait de lettre publié sans indication de date in : Eugen Schmidt, « Père Albert Eise. Un héraut de Marie », Vallendar-Schoenstatt, 1981, p. 19.

<sup>17</sup> Cf. Paul Hannapel (Editeur), « Joseph Engling : Lettre et notes intimes », vol. 1, Neuwied, 1979, pp. 49 sv. Pour la plupart, les élèves étaient issus de milieux pauvres, et pouvaient étudier du fait des moindres exigences financières des Pallotins.

<sup>18</sup> Cf. J. Kentenich, conférence du 8 juillet 1966. (ASM) Citée ci-dessous.

<sup>19</sup> ...

<sup>20</sup> Cf. Heinrich Schulte, « Omnibus omnia », vol. 1, Limbourg, 1932, pp. 56 sv.

<sup>21</sup> Cf. « Normes pour la direction du collège », Couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912, pp. 6 sv. (ZPAP)

<sup>22</sup> Cf. H. Schulte, « Omnibus omnia » I, pp. 56 sv.

<sup>23</sup> L'élève devait se tenir à genoux devant la communauté, près de la place du Père Préfet (à côté du piano) durant un repas, et manger dans cette position ; ou bien il ne recevait rien à manger.

<sup>24</sup> Une lettre dans laquelle le mauvais comportement de leur fils durant le mois écoulé était communiqué aux parents. L'élève Julius Ott raconte qu'en 1915, après avoir reçu une telle communication, son père l'avait menacé, s'il en recevait une autre, de venir lui-même. Cf. J. Ott, « Le complot du potager », p. 4.

<sup>25</sup> Cf. règlement scolaire pour le collège de la province allemande de la société missionnaire des Pallotins, Limbourg, 1918, manuscrit, p. 17. (ASM)

<sup>26</sup> Récit d'un élève de l'époque, A. Menningen...

« A cette époque se répandit à nouveau l'usage de la trique, si déshonorant pour un futur prêtre. La trique faisait alors partie des moyens presque universels sur lesquels comptait la discipline, aussi bien dans les établissements publics que dans les établissements religieux. Mais pour les élèves missionnaires de Schoenstatt, elle fut ressentie deux fois plus durement, parce que leurs âmes s'étaient vouées au l'objectif élevé de devenir missionnaires. Qu'est-ce que ça fait à un jeune, lorsque la trique est expédiée rapidement et avec force, pour un acte ou une omission récente ? Mais ici, il en allait autrement : d'abord, douloureux interrogatoire, puis conférence des professeurs, puis conférence des étudiants, puis « imposition » [überlage] devant la classe réunie. ... Toutes les punitions s'opposaient au sens de l'honneur des jeunes, qui étaient livrés sans défense à leurs supérieurs. ... Il arriva ainsi que deux des meilleurs élèves de cinquième furent un jour surpris à lire le « Guillaume Tell » de Schiller, un livre qui était alors défendu, surtout en raison de l'histoire d'amour de Rudenz. ... Dans une conférence des professeurs convoquée à cette intention, il fut prescrit aux malfaiteurs la trique et la séance à genoux au réfectoire. L'« imposition » fut exécutée dans la salle d'étude des cinquièmes par un frère postulant qui n'avait pas bonne réputation. Les bons frères ne s'étaient jamais prêtés à cela. ... Une fois, j'ai vécu ce qui suit : Notre Wirl de Waldsassen, qui avait douze ans... avait commis d'une manière ou d'une autre une faute d'insubordination, et il devait recevoir son « imposition ». Wirl était assis sur un banc près de la fenêtre. Le discours préalable usuel était terminé, et Wirl devait s'avancer. Mais celui-ci ouvrit la fenêtre d'un coup, et, lesté comme une belette, il sauta sur le bord de la fenêtre, puis cria d'un ton menaçant : « Que quelqu'un me touche, et je saute ! » Le professeur, le Père Panzer, devint blême de peur. Le maître de discipline dut sortir immédiatement, le professeur derrière lui. Dans la salle d'étude, c'était la grande joie. Wirl était notre héros, ce que nous avons immortalisé dans un petit vers : « Notre Wirl de Waldsassen, c'est plus qu'un héros ! » Le destin du bon Wirl était scellé. Il fut renvoyé sans délai. Du fait des « impositions » qui devenaient sans cesse plus fréquentes, les élèves étaient révoltés. Cette révolte menaçait d'éclater. »<sup>27</sup>

---

## 2 Une révolte des élèves se prépare

L'opposition des élèves s'exprimait aussi de différentes manières, par exemple de manière poétique dans une parodie. A. Weber raconte : « Les moqueurs s'y retrouvaient, donnant une forme littéraire à ces moqueries. C'étaient Gerharz, plein d'humour ; Kloos, à l'ironie mordante ; Joseph Fischer, également humoriste, et Otto Eisenbarth au délicat sens esthétique. »<sup>28</sup> Après que les élèves aient été attrapés, lors d'une récréation du soir, à la proclamation sur scène d'un tel poème, la « Klopstockiade – une épopée de nos jours », les punitions ... « furent longues et dures. Mais il n'y eut ni renvoi ni imposition. On imposa aux meneurs – dont faisaient partie les meilleurs élèves de la maison – trois jours et plus de séances à genoux au réfectoire. Durant l'année scolaire 1910/1911, il y eut encore quelquefois des impositions. Mais nous étions encore trop jeunes pour nous opposer ouvertement. Nous nous contentions de pleurer en silence dans nos oreillers. En 1912, deux élèves fugèrent (Steinbrecher et Prall), et furent placés à Lorch par la police.<sup>29</sup>

A côté des statuts sévères et de la pratique éducative généralisée<sup>30</sup> des châtiments corporels, pratiquée autrefois dans les familles<sup>31</sup>, les écoles<sup>32</sup> et les internats<sup>33</sup> ; sur l'arrière-plan de ces expériences préalables qui a été décrit, une autre circonstance provoqua une révolte des élèves du

---

<sup>27</sup> A. Weber, *Lebenserinnerungen*, pp. 18 sv. (ZPAP)

<sup>28</sup> Ibid., p. 22. (ZPAP)

<sup>29</sup> Ibid., p. 23. (ZPAP)

<sup>30</sup> Pour des précisions sur ce contexte historique, voir : D. Schlickmann, « L'idée de la vraie liberté », pp. 55 sv.

<sup>31</sup> Voir là-dessus, par exemple, l'œuvre de Richard P. Garrol lue et discutée par J. Kantenich avec les élèves, « Petits fougues. Une histoire d'élèves », Fribourg, 1912...

<sup>32</sup> Du côté de l'Etat, les arrêtés ministériels témoignent que les châtiments corporels...

<sup>33</sup> Cf. J. Böhm, *Leçon d'éducation pratique pour séminaristes et professeurs d'école primaire...*

collège : la nomination du Père Adolphe Panzer comme aumônier.<sup>34</sup> Manifestement, les élèves avaient précisément de grosses difficultés à ce moment-là avec sa disposition à punir par la trique [angeordneten Prügelstrafen], son manque de talent pédagogique, et l'ensemble de sa personnalité.

« Il vint une personne de laquelle émanait quelque chose de pesant, et, pour nous, les jeunes, d'hostile : le Père Panzer. Notre classe dut le supporter d'une manière particulière, lorsqu'à Pâques, le Père George Müller, [unser Ordinarius ; professeur principal ?] nous quitta, et que le Père Panzer reprit notre classe. J'étais le plus jeune de la classe, et je l'ai senti bien souvent. Mes résultats baissèrent rapidement, ainsi que mes forces nerveuses, sous la pression psychique de cette personnalité, qui se plaça un jour devant nous en disant : « Il n'y en a que quatre dans cette classe qui atteindront leur but ! » ... Le Père Panzer a reconnu plus tard dans quelle misérable impasse il a vécu, et il a complètement viré de bord. A l'époque, il avait 24 ans, il était maladif et prude. »<sup>35</sup>

Comme, début octobre 1912, une imposition s'était produite de nouveau dans la classe de cinquième, le conflit se propagea aux élèves des quatre classes supérieures :

« Dans les récréations du soir ... la mauvaise humeur s'épancha dans des discussions tendues. C'était la seule occasion où nous étions entre nous, presque tous réunis. Un jour, l'étincelle décisive tomba. L'imposition avait de nouveau été pratiquée chez les petits. ... Alors l'ancien ressentiment contenu s'enflamma de nouveau. La récréation devint tempétueuse. Quelques Pères, qui étaient venus avec nous d'Ehrenbreistein, et qui n'étaient pas d'accord avec la tournure que prenaient les choses, prirent part aux discussions. C'était bien. Ainsi, le côté émotionnel était complété par le côté rationnel.

#### Illustration 9 : Elèves des classes supérieures

La classe de première prit la direction. C'est là que se trouvaient aussi les meilleurs élèves, les mieux vus : Franz Gerharz, Alois Brenner, Hubert Jöbges, Georg Kost, Johannes Theisen, Wilhelm Thomas, Nikolaus Kloos. Ils étaient au tableau d'honneur des collèges de la Province du Limbourg. Ils agirent correctement et présentèrent clairement les faits au supérieur compétent, le Père Franz Wagner : Discipline, oui, mais pas de punition déshonorante. Meilleure direction spirituelle et moins de pression extérieure. Et une alternative claire : « Ou des efforts sont faits pour améliorer la situation, ou toute la classe de première quitte Schoenstatt. Il y avait à peine un mois que la nouvelle maison avait été inaugurée. Là-dessus, les trois autres classes supérieures firent aussi savoir au Père Recteur qu'elles étaient décidées à faire comme la classe de première. Cette attitude déterminée des élèves eut de l'effet. »<sup>36</sup>

La dramatique de tout le processus devient particulièrement perceptible dans cet événement. Quarante ans après le début de son ministère comme aumônier, le Père Kentenich décrit la situation de tension de la maison à l'époque par ces mots : « C'était en octobre 1912. Les tempêtes d'automne ne rugissaient pas seulement dans la nature, mais aussi dans l'établissement scolaire. Une crise ouverte contre l'obéissance, une révolution s'était déclarée parmi les élèves. »<sup>37</sup> Ce n'est pas l'amplification poétique d'un processus inoffensif. La description correspond à la

---

<sup>34</sup> D'après la notice de la chronique du collège, la nomination suivit une décision du conseil du 19 septembre 1912. (APVH) A. Weber, ...

<sup>35</sup> A. Weber, *Lebenserinnerungen*, p. 18. (ZPAP) Dans l'héritage du Père Kentenich, il y a un petit cahier dont le titre est « L'esprit de la discipline de l'établissement, ...

<sup>36</sup> A. Weber, *Lebenserinnerungen*, pp. 37 sv.

<sup>37</sup> J. Kentenich, « Clefs pour la compréhension de Schoenstatt » (1951), in : G.M. Boll (Editeur), J. Kentenich, « Textes pour la compréhension de Schoenstatt », Vallendar-Schoenstatt, 1974, pp. 148-228, p. 186.

situation qui régnait alors. Même Ferdinand Kastner, un ancien élève de J. Kantenich, parle de « tensions dangereuses qui s'étaient formées au sein du pensionnat à l'automne 1912. »<sup>38</sup>

A. Weber raconte les événements qui suivirent alors : « Le Recteur prévint le Père Provincial. Une réunion des Pères eut lieu. »<sup>39</sup> Le premier résultat en fut la relève du premier aumônier, nommé depuis peu, et de son assistant. En conséquence, le Père Panzer démissionna de lui-même de sa charge – selon la version officielle – en raison de sa santé fragile.<sup>40</sup> Comme il était tombé malade, ainsi qu'on peut le lire dans la chronique de la maison, on nomma le Père Kantenich pour le remplacer comme aumônier.<sup>41</sup>

---

### 3 Un jeune aumônier arrive

#### Illustration 10 : Le Père Kantenich, le jour de son ordination (1910)

A cette nomination précipitée – ainsi que le raconte le Père Kolb, elle fut décidée immédiatement au conseil provincial qui suivit – était lié le fait que le Père Kantenich devait entrer en fonction aussitôt. Ni le jeune aumônier, ni les étudiants ne s'y attendaient.<sup>42</sup>

« J'avais déjà pensé secrètement au Père Kantenich », raconta plus tard le Père Kolb, Provincial, « mais j'avais d'abord hésité à le retirer de l'école en raison de son talent pédagogique. Mais lorsque le Recteur, le Père Wagner, le présenta aussi comme candidat approprié, la question fut close pour moi. Au conseil provincial qui suivit, le Père Kantenich fut nommé aumônier. Il entra aussitôt en fonction. »<sup>43</sup>

Ce qui lui avait été communiqué tout de suite de vive voix<sup>44</sup> lui parvint de façon officielle de la part du Provincial sous la forme d'une carte postale du 25 octobre 1912 : Il devait « prendre possession de son poste dès les prochains jours »<sup>45</sup>. Puis plus loin : « J'indique formellement que vous devez être là surtout pour les étudiants, et que les instructions qui leur sont destinées ne sont pas à partager avec votre assistant, le Père Spieler. ... Toutefois, en ce qui concerne la confession, les étudiants doivent être totalement libres de choisir auquel des trois confesseurs ils veulent aller, et s'ils veulent vous choisir comme directeur spirituel. Je nourris l'espoir fondé que vous parviendrez à maintenir et à promouvoir toujours davantage chez les jeunes gens le zèle ravivé par la retraite, et la piété mariale fervente qui a été instaurée dimanche, de façon à ce qu'ils deviennent vraiment de bons et pieux étudiants. Dieu vous bénisse, ainsi que votre activité ! Avec mes vœux cordiaux pour un bon succès, je reste toujours, de votre Révérend, le Confrère, M. Kolb P.S.M. Provincial. »

---

<sup>38</sup> Ferdinand Kastner (Editeur) : « Sous la protection de Marie. Recherches et documents des premiers temps de Schoenstatt, 1912 à 1914 », Zürich, 1939, p. 159.

<sup>39</sup> A. Weber, *Lebenserinnerungen*, p. 38.

<sup>40</sup> Le 19 septembre 1912, il était entré en fonction, avec le Père Konrad Mohr comme assistant. Tous deux démissionnèrent le 30 septembre 1912 pour cause de santé fragile. Cf. E. Monnerjahn, « Une vie pour l'Eglise », p. 61.

<sup>41</sup> Il ressort du dossier du Père Panzer qu'il a souffert de santé fragile pendant des années. (ZPAP) Le Père Karl Hoffmann écrit dans la biographie du Père Panzer (Limbourg, 1938, p. 38) : « Le 21 janvier 1912 arriva le Père Karl Stehr pour le remplacer comme professeur. En septembre 1912, on confia au Père Panzer le ministère pastoral de la maison en tant qu'aumônier. Le Père Konrad Mohr, également malade, devait être son assistant. Mais les deux tombèrent bientôt malades. C'est ainsi que le Père Joseph Kantenich et le Père Joseph Spieler furent nommés à leur place.

<sup>42</sup> Cela explique la phrase de sa conférence inaugurale du 27 octobre 1912 : « Vous êtes étonnés et déçus ». Manifestement, les élèves de la 4<sup>ème</sup> à la 7<sup>ème</sup>, dont seuls ceux de la 4<sup>ème</sup> avaient fait sa connaissance en tant que professeur, s'attendaient à un autre Père. Le Père Kantenich passait inaperçu, il était de petite taille, et connu seulement de quelques élèves. La conférence inaugurale est publiée dans : F. Kastner, « Sous la protection de Marie », Limbourg, 1939, pp. 21-27 ; puis dans : J. Kantenich, « Schoenstatt. Les documents de fondation. » Vallendar, 1989, pp. 9-20.

<sup>43</sup> M. Kolb, *Erinnerungen*, 1942, p. 40. (ASM)

<sup>44</sup> On ne sait pas exactement quand le Père Kantenich reçut cette information orale. Comme, après l'éclat des élèves, il y eut d'abord une réunion des Pères, puis un conseil provincial, dont les dates n'ont pu être déterminées jusqu'à présent, elle peut s'être produite dans un temps assez rapproché de la nomination écrite.

<sup>45</sup> M. Kolb, lettre du 25 octobre 1912. (ASM)

Normalement, l'aumônier avait ce qu'on appelait un « adlatus » (ou adjoint), un Père qui l'assistait dans sa charge. Mais dans son texte, le Provincial souligne formellement que J. Kentenich ne devait pas partager sa mission avec un autre Père, et donner seul les « Instructions »<sup>46</sup>, spirituelles et disciplinaires.

Les « « normes pour la direction du collège » parues en 1912 fixaient de la manière suivante le rôle de l'aumônier :

« Il incombe à l'aumônier de prendre soin du bien spirituel des habitants de la maison, la direction spirituelle au sens propre. Pour cela, il est aussi avant tout le confesseur ordinaire<sup>47</sup> spécifique, et il devrait savoir qu'il est là exclusivement pour le for interne<sup>48</sup>. Dans les cas qui concernent le for externe<sup>49</sup>, il ne doit s'immiscer en aucune manière, et il doit s'en retirer avec détermination s'il y a été impliqué. Sa mission consiste également à donner la récollection mensuelle, ainsi que les conférences spirituelles pour les Frères et les étudiants, pour autant qu'elles ne sont pas données par le Recteur. L'objet des conférences destinées aux étudiants doit être principalement l'explication et l'apprentissage des statuts. Bien entendu, il faut aussi proposer d'autres confesseurs que l'aumônier, à l'exclusion cependant des supérieurs et des professeurs. »<sup>50</sup>

Les droits de l'aumônier sont donc restreints à « la direction spirituelle intérieure ». Pour l'instant, le Père Kentenich ne pouvait rien changer aux conditions extérieures. Il en était déjà conscient en tant que professeur à Ehrenbreistein, lorsqu'on lui avait proposé la charge de Préfet, et qu'il l'avait refusée. Il raconta plus tard à ce sujet :

« ... On voulait aussi me passer la place de Préfet. Vous savez ce que cela signifie. ... Je l'ai absolument déclinée. ... Et pourquoi ? C'était alors tout à fait clair pour moi : les conditions se présentent de telle et telle manière, il n'y a rien à faire pour le moment. Si on veut parvenir à un changement, à une transformation, il n'y a qu'une seule solution : il faut une nouvelle pousse, un nouveau courant dans la jeunesse, et qui vienne de l'intérieur. »<sup>51</sup>

Pour le Père Kentenich, la tâche d'aumônier était une terre inconnue, car, pas plus que les autres Pères, il n'avait eu lui-même d'aumônier, et il n'avait aucune préparation pédagogique pour cela. Il avait peut-être pu intégrer des éléments concernant la signification du poste d'aumônier lors du Congrès marial à Trèves<sup>52</sup> en août 1912.

D'après le statut des professeurs, il n'était pas possible pour l'instant à l'aumônier tout juste nommé d'influencer ou même de modifier la situation disciplinaire des jeunes.<sup>53</sup> Pourtant, le Père Kentenich s'était employé aussitôt – sans que les jeunes le sachent – à supprimer la trique. Sa vie entière, il resta un opposant aux punitions corporelles, en raison de la signification fondamentale qu'il accordait à la dignité personnelle aussi bien de celui qui est éduqué que de l'éducateur.<sup>54</sup> Ainsi, dans ces mesures disciplinaires, il ne voyait pas seulement le dommage pour l'élève, mais précisément aussi pour la personnalité de l'éducateur. Il était ainsi largement en avance sur la pensée de son temps.<sup>55</sup> Dans un entretien, il affirma un jour que, durant tout le temps où il avait

---

<sup>46</sup> Au départ, il s'agissait de deux conférences hebdomadaires, que J. Kentenich donna plus tard aux élèves des cours supérieurs à la place de ce genre d'instructions.

<sup>47</sup> En latin dans le texte, « Confessarius ordinarius ».

<sup>48</sup> En latin dans le texte, « forum internum ».

<sup>49</sup> En latin dans le texte, « forum externum ».

<sup>50</sup> « Normes pour la direction du collège, 1912 », p. 9. (ZPAP)

<sup>51</sup> J. Kentenich, conférence du 8 juillet 1966. (ASM)

<sup>52</sup> Sixième congrès marial international à Trèves, du 3 au 6 août 1912, édité par un comité local, Trèves, 1912.

<sup>53</sup> « Normes pour la direction de la maison d'étude, 1912 », pp. 5 sv. (ZPAP)

<sup>54</sup> Cf. J. Kentenich, « Qu'advient des hommes nouveaux... »

<sup>55</sup> Même dans les courants favorables à la réforme pédagogique, un refus aussi déterminé des corrections corporelles ne se rencontrait pas toujours. Cf. Jürgen Oelkers, ...

été éducateur, « il n'avait jamais touché un élève, pas même donné une tape »<sup>56</sup>. Dans un cours pour les Sœurs de Marie sur la mission de l'éducateur, il explique en 1951, comme dans d'autres occasions<sup>57</sup> :

« C'est la raison pour laquelle je pense que nous ne devrions jamais saisir le bâton. Comprenez-vous pour quelles raisons ? ... Si nous commençons à travailler avec le bâton, après-demain, nous aurons mis notre propre impuissance dans le bâton ... Si je commence avec les punitions, c'est sûr, aujourd'hui, je le fais peut-être de manière disciplinée, mais demain, je risque de devenir une brute ; les nerfs sont tendus, les enfants ne réagissent pas, qu'est-ce qu'il va se passer ? Les coups que j'aurais mérités, ce sont les enfants qui les reçoivent. »<sup>58</sup>

J. Kentenich avait modifié la phrase inspirée de Gustav Friedrich Dinter (1760-1831) : « Sur 10 coups que le professeur distribue, neuf lui appartiennent »<sup>59</sup> en : « Sur 100 coups, 99 appartiennent à l'éducateur. »<sup>60</sup>

Dans une réponse écrite que le Père Kentenich fait en 1936 à de jeunes sœurs qui dirigeaient un foyer d'enfants à l'étranger, il en vient à leur problème concernant les punitions corporelles des enfants.

« S. E. s'occupe précisément du problème des punitions corporelles. Je voudrais vous demander de ne pas les utiliser pour le moment. Si je me souviens bien, je vous ai déjà écrit brièvement à ce sujet dans une lettre générale. Et vous remarquerez bien vite, si vous vous mettez à éduquer en utilisant les punitions corporelles, que votre propre auto-éducation cessera bientôt. Au début, on a bien obtenu avec de telles punitions une discipline extérieure et un certain calme, mais dans la durée, c'est toute la concentration profonde sur la propre formation de la personnalité qui en souffre, à ce qu'il me semble. Et une personnalité habitée, de haute valeur morale, d'où émane des forces surnaturelles doit rayonner beaucoup plus fortement sur les enfants que les punitions corporelles, même lorsque qu'elles ne sont utilisées que ça et là, par manière d'exception. Cela présuppose évidemment que vous maintenez personnellement le plus de contact possible avec les enfants, que vous ne les laissez jamais seuls tant qu'ils sont sous votre garde, et que vous les surveillez toujours avec un regard bienveillant, maternel, attentif. »<sup>61</sup>

Alexander Menningen, qui était élève à l'époque, s'est aussi souvenu plus tard que le Père Kentenich cherchait déjà, entre 1912 et 1914, à obtenir du Provincial de l'époque l'abolition des châtiments corporels.<sup>62</sup>

Le Père Kentenich raconte lui-même, en 1949, en Argentine, quelles étaient les conditions au commencement de son ministère d'aumônier :

A Vallendar (en 1912) régnait une pédagogie de la trique. C'était d'une dureté sans pareille. Je l'ai abolie immédiatement. Ça m'a réussi. J'ai parlé ainsi : je ne tolère aucune punition corporelle, mais chacun doit lui-même se faire mal [darf sich selbst wehe tun]. Je tiens cela pour sain. Lorsque l'âme a atteint une certaine maturité, elle n'a plus besoin de ces moyens. Il n'y a presque aucun de

---

<sup>56</sup> Communication écrite de S. M. A. Nailis, entretien avec J. Kentenich. (ASM-DS)

<sup>57</sup> Il ressort d'entretiens réalisés dans le cadre de mon travail de doctorat que J. Kentenich a beaucoup plaidé, dès le début de la jeune communauté, pour que les sœurs n'appliquent aucune punition corporelle dans leur mission éducative, et qu'il s'informait soigneusement : « Vous en tirez-vous sans les punitions corporelles ? » D'après un témoignage de S. M. Imelda Warth : « ...

<sup>58</sup> J. Kentenich, conférence du 8 juillet 1951, non éditée. (ASM)

<sup>59</sup> G. F. Diner, in : K. Heilmann, « Manuel de la pédagogie » I, 1910, p. 288.

<sup>60</sup> J. Kentenich, conférence du 19 juin 1961, non éditée. (ASM)

<sup>61</sup> J. Kentenich, lettre du 22 mai 1936. (ASM-DS)

<sup>62</sup> Cf. A. Menningen, conférences sur les premiers temps, 1968. (ASM)

ceux qui ont subi des punitions corporelles qui sont devenus prêtres. Voyez-vous, vous devez toujours tenir à la pédagogie de l'idéal, et éduquer les hommes à travers un idéal. »<sup>63</sup>

---

## II Concept d'une éducation libérale

Pour le Père Kentenich, la pédagogie de l'idéal comportait en son centre l'idéal de la liberté, de l'homme libre. « Ça a toujours été pour moi le grand idéal », affirma-t-il au retour de ses 14 années d'exil<sup>64</sup>, « d'éduquer tous ceux que le Bon Dieu m'a offerts, pour qu'ils deviennent des personnalités exceptionnellement libres intérieurement et fortes. »<sup>65</sup>

Par contre, la conception selon laquelle il se trouvait trop de dangers dans la liberté était autrefois largement répandue. Le Père Kentenich lui-même avait conscience qu'éduquer à la liberté en laissant la liberté et par un style d'éducation libéral comportait en soi-même des risques.

### Illustration 11 : La chapelle

Au début de son mandat d'aumônier, le Père Kentenich raconte qu'il lui est arrivé d'observer à la dérobée depuis la tribune<sup>66</sup> de la chapelle comment se comportaient les élèves lorsqu'ils se croyaient sans surveillance, donc en dehors du système de contrôle et de punition : deux élèves se battaient tellement que l'un des deux tomba du banc. D'autres se livraient également à des batailles en règle durant le chapelet prévu par les statuts. Alors, il se serait dit : « Avec ma méthode, ça ne pourra pas être pire, donc je prends le risque. »<sup>67</sup>

Le Père Kentenich prend le risque d'une éducation à la liberté, qui laisse à celui qui est éduqué autant de liberté que possible. Mais dans la suite de la collaboration, il met tellement en avant l'idéal que son vis-à-vis peut y trouver une orientation pour la pleine réalisation de sa liberté.

Dans la pensée du Père Kentenich, éduquer à la liberté est lié à la confiance dans les forces positives qui sont en l'homme, et dans la collaboration divine. Dans son concept éducatif et dans son application pratique, le Père Kentenich se laisse manifestement conduire lui-même par Dieu, pas à pas, sur le chemin par lequel Il l'a conduit, par la disposition spirituelle des jeunes, l'appel du temps, mais aussi ses propres orientations intérieures.<sup>68</sup>

### 1 Le début du nouvel aumônier : in media res...

Le jeune J. Kentenich ne tenait pas à imposer sa propre autorité, à expliquer aux jeunes la manière d'agir des supérieurs, ou à leur détailler le sens des statuts, et à les placer ainsi dans des limites nécessaires. Dans sa première conférence du 27 octobre 1912, il oriente beaucoup plus leur intérêt vers ce qui les préoccupe profondément et véritablement, c'est-à-dire eux-mêmes. En outre, il touche à la thématique centrale dans la perspective du devenir du temps et de la société. Cela aussi correspondait à l'intérêt particulier des jeunes.

« L'auto-éducation est un impératif de notre temps. » C'est ainsi que l'aumônier commence à développer le programme qu'il a présenté. Cet impératif occupe largement la plus grande partie de

---

<sup>63</sup> J. Kentenich, conférence du 12 mars 1949 pour la retraite des Sœurs de Marie à Ballester, en Argentine, manuscrit non édité. (ASM-AR)

<sup>64</sup> L'exil que lui imposa l'Eglise à Milwaukee (USA) dura du 22 août 1951 au 22 octobre 1965. Pour en savoir plus, voir : E. Monnerjahn, « Une vie pour l'Eglise », pp. 261-308.

<sup>65</sup> J. Kentenich, conférence du 24 novembre 1965, manuscrit non édité. (ASM)

<sup>66</sup> Sa chambre se trouvait près de la tribune de l'orgue de la chapelle. Cf. J. Hagel, « Mes souvenirs sur les débuts de Schoenstatt », 1960, intégralement publié dans : H. Hug, « Retrouver le passé », vol. 1, p. 401.

<sup>67</sup> Communication de J. Kentenich à M. A. Nailis, mis par écrit par elle en 1955. (ASM)

<sup>68</sup> Dans le chapitre III se trouve une courte réflexion sur les sources par lesquelles sa pédagogie a été alimentée.

son exposé. A l'exemple de Friedrich Wilhelm Foerster (1869-1966)<sup>69</sup>, un pédagogue réformateur très connu à l'époque dans le monde ecclésial, et qu'il lira avec les élèves dans les mois qui suivront<sup>70</sup>, il présente aux jeunes une critique de la culture qui conserve son actualité encore aujourd'hui :

« Il n'est pas besoin d'être un grand connaisseur du monde et des hommes pour voir que \*notre temps\*<sup>71</sup>, malgré tous ses progrès, ne peut pas combler le \*vide intérieur\* des hommes. Toute leur attention et leur activité ont exclusivement pour objet le macrocosme, l'univers, le monde à l'extérieur d'eux-mêmes. Certes, nous n'hésiterons pas à admirer le génie humain. ... les fonds marins sont l'objet de sa recherche ; il perce les montagnes et traverse les airs. Il est poussé toujours plus loin par sa soif de recherche. Nous atteignons le pôle nord et découvrons d'obscurs continents. Nous radiographions notre squelette. Le télescope et le microscope dévoilent chaque jour de nouveaux mondes. <sup>72</sup> ... Mais il est un monde qui est éternellement ancien et qui reste éternellement nouveau, **un monde en miniature – le microcosme** – notre propre monde intérieur, qui demeure inconnu, à l'écart de la recherche.

Là, il n'y a pas de méthode, ou, du moins, pas de nouvelle méthode pour radiographier l'âme humaine. Même les quotidiens se lamentent : « Toutes les parties de l'intelligence sont cultivées, toutes les facilités sont renforcées, mais ce qui reste trop souvent une terre déserte, c'est ce qui est le plus intime et le plus essentiel de l'âme immortelle. » Voilà pourquoi notre temps est si désespérément pauvre et vide en son intérieur.

Mais il y a plus. Récemment, un homme d'Etat italien décrivait comme le grand danger de notre temps le fait que les peuples à demi civilisés vont bénéficier des moyens techniques modernes sans que leur ait été transmise la culture spirituelle et morale indispensable au bon usage de ces progrès.

Pour moi, je préfère retourner ce reproche en demandant : Est-ce que les gens de chez nous<sup>73</sup> ont la maturité et la capacité suffisantes pour faire un bon usage des énormes progrès réalisés durant l'époque moderne dans tous les domaines ?<sup>74</sup> Notre époque n'est-elle pas plutôt devenue l'esclave de ses propres réussites ? Oui, il en est ainsi.

Notre maîtrise sur les richesses et sur les énergies de la nature n'a pas été accompagnée au même rythme que la domination de ce qu'il y a d'élémentaire, d'animal au cœur de l'homme. Cette discordance, cette séparation est en train de s'aggraver constamment et de devenir un fossé infranchissable – c'est ainsi que nous sommes affrontés aux conflits sociaux, à la banqueroute sociale, si nous ne sommes pas de force entraînés demain dans un immense bouleversement.<sup>75</sup> Au lieu de régir notre progrès, nous en deviendrons ses esclaves ; esclaves, nous le devenons aussi de nos passions.<sup>76</sup> Ou bien – ou bien ! Ou en avant, ou en arrière !

Eh bien ! En arrière !

Devrions-nous revenir au Moyen-Âge, arracher les rails, scier les poteaux télégraphiques, abandonner l'électricité aux nuages, rendre le charbon à la terre et fermer les universités !

Non, jamais ! Cela, nous ne le voulons pas, nous n'en avons ni le droit ni même le pouvoir.

Par conséquent, il faut aller de l'avant ! Oui, en avant vers la recherche et la découverte de notre monde intérieur par une auto-éducation bien conduite. A un plus dans le progrès extérieur doit

---

<sup>69</sup> Cf. Frédéric-Guillaume Foerster, ...

<sup>70</sup> J. Kentenich lut et discuta avec ses élèves des œuvres telles que : Frédéric-Guillaume Foerster, ... F.-G. Foerster (1869-1966), philosophe suisse et pacifiste, opposant déterminé du National socialisme, tenta de présenter l'éthique chrétienne catholique dans un concept pédagogique qui voulait renoncer à l'extérieur aux prémisses de l'image catholique de l'homme, et donc cherchait à la dissimuler, pour toucher une couche plus large de la population.

<sup>71</sup> Dans le texte original, les notions particulièrement soulignées sont indiquées entre deux \*.

<sup>72</sup> Les passages qui ne sont pas en italiques [à revoir, pas repérables dans l'édition allemande : cela correspond-il aux passages en gras ?] sont des emprunts textuels à F.G. Foerster...

<sup>73</sup> Edulcoré dans la traduction officielle : « unsere höheren Rassen », nos races supérieures... Le concept de « race » n'est pas pris ici dans un sens discriminant, mais seulement conditionné par le temps, et il est à distinguer de l'idéologie de la race du National socialisme, que le Père Kentenich rejetait fondamentalement.

<sup>74</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Non, notre temps n'est pas encore mûr pour cela. Pourquoi donc ? »

<sup>75</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Et nous serons forcés de nous retirer ».

<sup>76</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Le bouleversement ne peut se produire que sur deux points ».

répondre un plus dans l'approfondissement intérieur. Telle est la consigne répercutée partout, pas seulement dans le camp catholique, mais aussi dans le camp adverse.

Nous aussi, nous voulons nous associer à ces efforts contemporains – selon le degré de notre formation.

A l'avenir, nous ne devons plus nous \*laisser dominer\* par notre savoir, mais nous aurons à le maîtriser. Il ne doit plus arriver que nous sachions plusieurs \*langues étrangères\* selon les programmes des classes, en restant de parfaits ignorants de la langue de notre cœur. Plus nous approfondissons notre intelligence des \*secrets de la nature\*, plus nous devons être capables de tenir tête, en connaissance de cause, aux puissances élémentaires, démoniaques, qui se tiennent à l'intérieur de nous-mêmes.

La mesure des progrès dans les sciences doit être la mesure de notre approfondissement intérieur, de notre croissance spirituelle. Sinon notre âme connaîtra le grand vide, la grande « béance » qui rend malheureux. Alors, éduquons-nous nous-mêmes !

C'est à cela qu'aspire notre idéal, l'élan de notre cœur. C'est cela que demande notre société<sup>77</sup>, qu'attend notre prochain, surtout ceux avec qui nous mettront en contact nos activités futures. »<sup>78</sup>

Et maintenant, il est arrivé lui-même auprès des jeunes. L'orientation vers eux-mêmes et la concentration sur leur vie intérieure doit manifestement se faire prudemment, et être vue constamment dans un contexte large. En partant de l'importance accordée à la référence à soi-même, J. Kentenich thématise par la suite leurs relations réciproques, leur relation aux supérieurs, à la société des Pallotins, au monde, et finalement aussi à Dieu. D'après son idée de la liberté, la liberté humaine se réalise dans les zones de tension de ces relations capitales.<sup>79</sup>

Dans sa critique de la culture et de la société, le Père Kentenich fait remarquer le phénomène suivant : le décalage entre le progrès extérieur et le développement spirituel intérieur de la personne, dans une relation étroite entre les problèmes extérieurs et les processus néfastes à l'intérieur de l'homme, donc en celui-là même qui agit et décide.

C'est pourquoi il transfère le point focal de la transformation et du progrès du monde extérieur à la formation et à la stimulation du monde intérieur. Ce passage du macrocosme, le monde autour de nous, au microcosme, le monde intérieur, ne doit cependant pas rester une fin en soi. Selon les conceptions du Père Kentenich, le soin attentif et la formation du monde intérieur sont au service d'un but apostolique, d'un changement social au sens chrétien. « Notre éducation devrait proprement proposer une révolution du monde. Car notre éducation est bien fondamentale, chrétienne, catholique. ... 'Allez dans le monde entier et baptisez-le ! » Cela ne rend pas un son d'insouciance, mais celui d'un besoin de conquête. (Vous devez) aller, répandre la semence de la Parole de Dieu, conquérir le monde pour Dieu. Ou alors, pensez donc au grand programme du Royaume de Dieu, tel qu'il est présenté dans les huit Béatitudes (Cf. Mt 5, 3-11). N'est-il pas (un refus de) l'insouciance ? Ne réclame-t-il pas une révolution profonde de la personnalité et du monde ? »<sup>80</sup>

Dès le début, il s'agissait pour lui du second aspect de l'objectif, qui indiquera la direction à suivre pour ce qu'il adviendra plus tard de Schoenstatt.<sup>81</sup> Alexander Menningen, ancien élève de J. Kentenich, explique à ce propos dans une conférence en 1968 :

---

<sup>77</sup> Il s'agit de la société des Pallotins.

<sup>78</sup> J. Kentenich, conférence du 27 octobre 1912.

<sup>79</sup> Relation à soi-même, au « tu » de l'éducateur, à la communauté et à Dieu. Cf. à ce sujet D. Schlickmann, « L'idée de la vraie liberté, application pédagogique de l'idée de liberté : le nœud des relations, pp. 271 sv.

<sup>80</sup> J. Kentenich, « Sur les questions sociales. Congrès pédagogique...

<sup>81</sup> Comme second aspect de l'objectif, le Père Kentenich mentionne : « Sauver la mission [heilsgeschichtlichen] de l'Occident. Cf. sur ce point : J. Kentenich, ...

« Les hommes politiques (de 1912) aspiraient à des réformes de la situation, mais il ne s'en présenta aucun pour commencer par une réforme des personnes, de façon à parvenir aussi à une réforme de la situation par les personnes reformées. [Herr Pater. Je propose « Le Père »...] L'exemple classique, le Père [Kentenich] nous le livra plus tard dans l'espace restreint de l'internat, lorsqu'il y détourna la pression croissante de la révolution, oui, l'âme insurgée des jeunes hommes ... en une révolution sans révolte »<sup>82</sup>, une révolution à l'intérieur.

La première intervention du Père Kentenich, s'employer à l'abolition de la trique, d'une part, et sa première allocution, d'autre part, manifestent à quel point il comprend « l'âme insurgée » des jeunes. Il voit clairement contre quoi ils se révoltent, mais aussi ce vers quoi ils tendent en vérité. Ils n'aspirent pas d'abord aux libertés perdues d'Ehrenbreitstein ; mais en regardant plus profondément, se cache derrière le souhait d'être pris au sérieux le fait de pouvoir devenir autonomes, et de ne pas seulement être régentés par les supérieurs. En outre, il a conscience que les jeunes ont une réticence certaine envers de la piété formaliste et la religiosité [Religiöse]. Cela explique pourquoi, pendant le premier semestre, il est relativement peu question de religion dans les conférences de J. Kentenich.<sup>83</sup> Plus tard, il s'en expliqua : « Vous ne devez pas non plus éduquer comme des novices les jeunes hommes à l'époque de leur mûrissement [Reifezeit] ! ... Je dois m'adapter à la réceptivité<sup>84</sup> de l'élève. »<sup>85</sup> Et c'est ce qu'il fit. Ce dont il parla avec eux par la suite, et qu'ils lurent ensemble, comportait largement un caractère éthique<sup>86</sup>, et les concernait personnellement. Ici se montre ce qu'il nomma plus tard pédagogie du mouvement<sup>87</sup> : l'éducateur se déplace, pour le dire d'une manière imagée, vers l'élève, il distingue sa réceptivité originale à partir de ses dispositions spirituelles et de ses intérêts, et il adapte la transmission des valeurs en fonction de son vis-à-vis.

En présentant dès le début aux jeunes « un état de la situation sur nos rapports jusqu'à présent sur ceux qui nous lieront à l'avenir », il montre à quel point il les prend au sérieux. Du fait qu'il leur soumet son « programme », et qu'il leur laisse décider de le suivre ou pas, il leur ouvre un espace de liberté pour une décision personnelle. De nombreux autres devaient suivre.

Deux mobiles guidaient le Père Kentenich dans la démarche de donner cette possibilité de décision : tout d'abord, cela correspondait au besoin de liberté et de maturité des jeunes, cela s'attachait donc à leur réceptivité.

Ensuite, il poursuivait ainsi sa préoccupation fondamentale, à savoir éduquer des personnalités libres, des êtres, donc, capables de se décider de l'intérieur, librement et de façon autonome, et de s'en tenir à cette décision. Il lui est arrivé d'expliquer plus tard à des responsables de direction [Führungsverantwortlichen] la signification de décisions personnelles généreuses<sup>88</sup> [hochherzig ; magnanime...] nécessitant une liberté d'action, en regard du processus de développement de la

---

<sup>82</sup> A. Menningen, conférences sur les premiers temps, 1968, p. 147.

<sup>83</sup> « Les jeunes ne voulaient rien savoir de la Congrégation, ils n'étaient vraiment pas religieux. Dans les premiers temps, j'ai tenu des conférences sans même employer le mot de Dieu. » J. Kentenich, conférence du 6 janvier 1929. (ASM)

<sup>84</sup> Dans un congrès pédagogique en 1931, J. Kentenich explique à ce sujet : « L'homme tout entier, avec son tempérament ... possède un principe de sélection. Si je devais l'exprimer dans le sens d'une théorie moderne des valeurs, alors je pourrais dire : En tout âme doit agir et œuvrer instinctivement une réceptivité incontestable. Et cette réceptivité aux valeurs devient réalité des valeurs, pour autant que l'âme s'est objectivement familiarisée avec le monde extérieur. » Ibid., Ethos et idéal dans l'éducation. Chemins pour la construction de la personnalité. Conférences du congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, avec pour titre : « Leçons générales sur les principes d'une ascèse moderne pour la jeunesse. »...

<sup>85</sup> J. Kentenich, conférence du 27 janvier 1951...

<sup>86</sup> Pour en savoir plus, voir ci-dessous.

<sup>87</sup> Voir ci-dessous

<sup>88</sup> Dans ce contexte, J. Kentenich voit la liberté comme un présupposé nécessaire pour une décision personnelle pour le bien et le meilleur. Il parle d'une éducation à la grandeur d'âme, à la magnanimité, à ... [Hochgemutheit].

personnalité : « Pour l'amour du Ciel, ne vous créez pas de devoirs là où il n'y en a pas, sinon vous éduquez des esclaves, donc des personnes qui sont bonnes par erreur. »<sup>89</sup>

Dans les concepts pédagogiques du Père Kentenich, la fin ne justifie pas les moyens. Le but de son éducation détermine aussi la méthode, le comportement et l'attitude intérieure de l'éducateur. Pour que les jeunes puissent, sur sa suggestion, entrer dans l'auto-éducation, il doit leur indiquer combien chacun d'entre eux est important et combien chacun doit se prendre lui-même au sérieux si, en tant que prêtre, il doit porter un jour une grosse responsabilité envers autrui. Cela, le Père Kentenich ne l'annonçait pas seulement dans ses conférences, mais cela correspondait à sa disposition intérieure, et cela déterminait son comportement extérieur : il prenait les élèves au sérieux, les considérant comme importants.

Dès le début de son travail, le nouvel aumônier présente aux jeunes son objectif, d'une manière amicale, pleine d'humour<sup>90</sup>, obligeante, tout en étant claire, ainsi que son « programme », avec transparence, et pouvant ainsi être remis en question :

« Espérons que nous nous entendrons bien ; espérons que nous allons tout faire pour atteindre aussi parfaitement que possible notre objectif commun.

2) Quel est cet objectif ? Question importante, car nos rapports vont dépendre de la réponse que nous donnerons. C'est pourquoi je la formule d'une manière brève, laconique :

**« Nous voulons apprendre, sous la protection de Marie, à nous éduquer nous-mêmes en vue de devenir des hommes au caractère ferme, libre, sacerdotal. »**<sup>91</sup>

L'explication et la mise en pratique de cet objectif nous occuperont toute l'année. Pour aujourd'hui, voici seulement quelques orientations. »<sup>92</sup>

Illustration 12 : Extrait de la conférence d'ouverture du 27 octobre 1912 – Manuscrit original.

C'est son « programme ». Dès le premier jour de son mandat d'aumônier, J. Kentenich pointe immédiatement et avec détermination, son idée de prédilection : l'homme nouveau dans la communauté nouvelle, qu'il place dans le champ de vision des élèves ; et il fait allusion à la fondation d'une « congrégation mariale », une organisation correspondante. Ici aussi, cette présentation est suivie par la concession qu'il n'a pas l'intention de faire quoi que ce soit sans leur plein accord :

« Nous allons mettre sur pied cette organisation. Nous, pas moi. En effet, dans ce domaine, je ne ferai rien, absolument rien sans votre plein accord. C'est qu'il ne s'agit pas d'une tâche passagère, mais d'une fondation qui devra convenir à toutes les générations à venir. Vos successeurs devront bénéficier de votre ardeur, de votre perspicacité et de votre discernement. Je suis persuadé que nous réaliserons quelque chose d'utile si nous nous y mettons tous ensemble. »<sup>93</sup>

## 2 Méthode d'un style d'éducation dialogique

J. Kentenich organise le travail commun qui suivra en une relation fondamentale à ses élèves basée sur une qualité de dialogue exceptionnelle.<sup>94</sup> Comme tout vrai dialogue présuppose l'égalité et

---

<sup>89</sup> J. Kentenich, conférence du 26 février 1952, Brazilien-Terziat III, p. 20. (ASP)

<sup>90</sup> Pour savoir combien d'humour et de blagues se trouvaient derrière l'introduction de la conférence, cf. : D. Schlickmann, « L'idée de la vraie liberté », pp. 74 sv.

<sup>91</sup> Les caractères gras indiquent les passages du texte original qui sont mis en relief en étant écrits en écriture droite.

<sup>92</sup> J. Kentenich, conférence du 27 octobre 1912. Les soulignages et le découpage du texte reproduisent le texte original.

<sup>93</sup> J. Kentenich, conférence du 27 octobre 1912.

<sup>94</sup> Sur le dialogue personnel en tant que méthode pédagogique, cf. : D. Schlickmann, « L'idée de la vraie liberté », pp. 69-85.

l'inégalité des partenaires, cette relation est aussi marquée par les deux éléments : la méthode du Père Kentenich est caractérisée d'une part par une solidarité des partenaires du point de vue de l'égalité, et d'autre part, par la responsabilité de l'autorité qui éduque, du point de vue de l'inégalité entre aumônier et élèves.

Du fait que le Père Kentenich, en tant qu'autorité directrice, fait clairement entendre aux jeunes qu'il comprend leurs préoccupations, et comment il les comprend, il leur ouvre en même temps la voie, d'un point de vue psychologique, pour apprendre à mieux se connaître eux-mêmes. Il ne le fait pas en les instruisant d'en haut, mais d'une manière collégiale, dans un partenariat. Dans ce premier discours du 27 octobre, il emploie 123 fois les mots « nous » (comme sujet ou complément), et pas une seule fois : « vous devriez », « il faut que vous... », ou même « vous devez ». Ça n'est pas un hasard. Cette mise en œuvre pratique de son éducation à la liberté, et la solidarité avec ceux dont il a la charge, resteront caractéristiques jusqu'à la fin de sa vie.<sup>95</sup>

Il est évident que dans la conférence, le Père Kentenich prend les choses en main, et fixe un idéal et un programme. Sur ce point, il ne laisse pas voter les jeunes de façon démocratique. En même temps, il présente ses intentions dans une totale transparence, et accorde la liberté nécessaire pour y souscrire. Il remet à leur responsabilité la manière de réaliser son offre.

## 21 Promouvoir la capacité à dialoguer et l'auto-clarification

Et tout d'abord, il s'agissait pour lui de rendre les jeunes libres et capables de relations avec eux-mêmes et entre eux, en leur apprenant à mieux se connaître eux-mêmes. Rétrospectivement, il explique aux Pallotins du Brésil :

« Le jeune cherche la connaissance et la conquête de lui-même. Mais je dois vous en prier : Si vous voulez imiter la méthode auprès de votre jeunesse, vous ne devez pas regarder dans les livres. Vous devez regarder dans la vie spirituelle de votre jeunesse, et décrire ce qui s'y passe. Vous ne devez pas dire : Ceci vaut pour toi, et ceci vaut pour toi. A son âge, un jeune ne peut pas le supporter. Et vous le perdez alors pour le reste de sa vie. Si je peux le dire à l'un d'eux, cela présuppose une extraordinaire relation de confiance. »<sup>96</sup>

Le Père Kentenich avance en tâtonnant, avec un certain respect, qui lui est propre, de la dignité de la personne de l'autre. Ainsi, pour aider à la connaissance de soi, il ne commence pas par des analyses et des diagnostics qu'il découvrirait aux jeunes comme un directeur, mais il les laisse découvrir eux-mêmes leur intérieur [Inneres]. Il décrit ainsi, plus tard, la méthode qu'il a appliquée :

« Premièrement, en me basant sur la lecture<sup>97</sup>, (j'ai) montré l'image intérieure des jeunes dans les années de mûrissement.

Deuxièmement, dans les conférences, j'ai montré sans cesse le véritable intérieur des jeunes, puis ensuite, j'ai présenté toute une psychologie des jeunes d'une manière systématique. ...

Troisièmement, plus tard, nous avons traité sans cesse de la théorie des tempéraments dans le mouvement pour encourager de cette manière à regarder en soi-même. »<sup>98</sup>

---

<sup>95</sup> Cf. sur ce point : J. Kentenich, conférence du 11 août 1935. (ASM) Voir en outre les commentaires qu'il fit lui-même plus tard d'une conférence de juillet 1913 : « J'ai alors présenté d'abord la façon dont je conçois tous les élèves comme des collaborateurs ; pas seulement comme des pierres de construction, mais aussi comme des constructeurs et des architectes. Comprenez-vous la signification psychologique, l'attitude fondamentale ? Un respect extrêmement profond de ceux dont j'ai la charge, en tant que collaborateurs. » J. Kentenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, p. 29. (ASP)

<sup>96</sup> J. Kentenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, 1952, p. 33. (ASP)

<sup>97</sup> J. Kentenich lut avec les élèves diverses œuvres sur la pédagogie et sur des histoires d'élèves, pour les stimuler à discuter sur la base de leurs contenus, et pour illustrer ses préoccupations. Cf. note 69. Voir commentaires détaillés ci-dessous.

<sup>98</sup> J. Kentenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, p. 33. (ASP)

Après avoir donné aux jeunes un aperçu de son programme d'auto-éducation, et de sa raison dans les sens les plus variés<sup>99</sup>, et qu'il leur a présenté le projet d'une organisation des élèves, la congrégation mariale, il ajoute : « Mais nous n'en sommes pas encore là. Avant tout, nous devons apprendre à nous connaître et nous habituer à un dialogue libre et conforme à notre niveau de formation. »<sup>100</sup>

Un dialogue ouvert n'allait pas de soi. Il devait d'abord être appris et pratiqué, aussi bien vis-à-vis des supérieurs, que les uns avec les autres.<sup>101</sup> Les élèves avaient l'habitude de ne répondre que lorsqu'ils étaient interrogés, et de répéter ce qu'ils avaient appris.<sup>102</sup> « Maintenant que j'étais devenu aumônier, et que j'avais vu l'éducation là-haut<sup>103</sup> », expliqua plus tard le Père Kentenich, « je devais me dire : Ce n'est pas la bonne éducation. J'ai simplement tout renversé. J'avais alors 25 ans. Je me disais : il doit y avoir ici plus de saine activité personnelle. Les jeunes n'étaient pas préparés à une chose pareille. ... Ils n'étaient absolument pas réceptifs à la manière avec laquelle j'ai commencé à travailler avec eux. Il a fallu beaucoup de temps pour qu'ils deviennent enfin autonomes. »<sup>104</sup> Faire quelque chose par eux-mêmes, exprimer leurs propres sentiments et leurs pensées était pour eux difficile, inhabituel.

« A cet âge, tout jeune pense que ce qui lui arrive ne concerne que lui, que personne d'autre ne le vit. C'est l'élément caractéristique de cet âge. Durant le temps de mûrissement, le jeune, le jeune homme se sent tellement isolé que peu de prisonniers se sentent aussi seuls en prison. Puis lorsque le jeune remarque que certaines lois se trouvent là derrière, immédiatement, il se détend intérieurement. »<sup>105</sup>

Non seulement le style détendu et détendant avec lequel le Père Kentenich leur parle, mais aussi le choix des lectures qu'il commence à lire avec eux doivent aider à libérer les jeunes de leurs prisons intérieures.

« Soit dit en passant, du point de vue pédagogique, il est toujours significatif que vous indiquiez et montriez à vos auditeurs dans vos conférences qu'elles sont vraies ; donc, ne pas seulement parler à partir des livres, mais de la vie ; garder le contact avec la vie. Vous pouvez voir dans les yeux des jeunes s'ils ont compris ce que vous avez dit, ou s'ils sont touchés intérieurement. Ecoutez donc X (A. Weber) vous raconter... quelle influence cela a produit autrefois, alors qu'ils se trouvaient encore en révolution, lorsque nous avons lu des livres de ce genre... Par exemple, « Les vrais garçons »<sup>106</sup>, « Une société sauvage », « Feuille de trèfle »<sup>107</sup> - cela rend déjà les vraies expressions. C'étaient des histoires tellement authentiques, comme vivaient les jeunes. Ou bien « Les deux Merks », deux mufles... comment on a tiré d'eux quelque chose de sensé. »<sup>108</sup> [aus denen etwas Gescheites geworden ist]

---

<sup>99</sup> Auto-éducation comme un impératif du temps, de la jeunesse et de la religion [traduit foi dans la version imprimée]. Cf. J. Kentenich, conférence du 27 octobre 1912.

<sup>100</sup> J. Kentenich, conférence du 27 octobre 1912.

<sup>101</sup> Karl Kubisch, un élève de l'époque, relate ainsi en 1936 sa timidité, surtout lorsqu'il fallait répondre aux questions : « Pourtant, j'ai tenté au moins une fois de me proposer pour répondre à l'une des questions que l'aumônier posait pour susciter un échange d'arguments pour et contre entre lui et les jeunes hommes, puis entre eux ; et il y parvenait aussi, n'intervenant que pour expliquer et synthétiser. » Karl Kubisch, Souvenirs du temps de la Congrégation 1914-1918, mis par écrit en 1936. (ASM)

<sup>102</sup> Cf. A. Menningen, Conférences sur les premiers temps, 1968. (ASM)

<sup>103</sup> Il s'agit du collège, qui se trouve « au-dessus » de l'ancienne maison, où parle le Père Kentenich.

<sup>104</sup> J. Kentenich, conférence du 6 janvier 1929. (ASM)

<sup>105</sup> J. Kentenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, pp. 32. (ASP)

<sup>106</sup> Richard P. Garrold, « Die echten Jungen. Eine Schülergeschichte » - « Les vrais garçons. Une histoire d'élèves », Fribourg, 1911.

<sup>107</sup> Il s'agit du livre de Richard P. Garrold, « Das wilde Kleeblatt », Fribourg, 1913 (« La feuille de trèfle sauvage »)

<sup>108</sup> J. Kentenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, 1952, pp. 31 sv. (ASP)

L'une des premières histoires que le Père Kentenich lut avec les jeunes est celle des « Deux Merks »<sup>109</sup> Elle traite du destin de deux jeunes dont la mère quitte son mari pour vivre avec un autre homme. Puis le père des deux jeunes se met à boire, maltraite ses enfants, qui prennent le large et finissent dans la rue. En raison des vols survenus, des manquements répétés à l'école et d'une déchéance complète, le corps professoral décide une punition exemplaire des jeunes, et mandate le domestique de l'école pour les retrouver tous deux.

Illustration 13 : Couverture du livre « Les deux Merks – une histoire d'école »

La thématique n'éclaire pas seulement le destin des deux enfants et leur état critique, social et psychique, en polarité avec un corps professoral malavisé et ignare, qui se sait lié aux visées éducatives de « l'ancienne école », mais aussi la procédure idéaliste du jeune professeur qui intervient en faveur des deux enfants, s'investit pour eux et regagne leur confiance par son engagement personnel, son empathie et sa compréhension, tout en améliorant la situation familiale par des entretiens avec le père.

« Cette histoire », racontera plus tard F. Kastner, « n'offrait pas seulement d'abondantes observations de la vie, mais elle survint pour les élèves comme un récit imagé de leur propre vie à l'internat. On en vint rapidement à des prises de position pour et contre les personnes et les faits présentés, et sous la direction résolue de l'aumônier, les conceptions, les principes et les critères d'évaluation se précisaient. »<sup>110</sup>

Les caractères typés de l'histoire offraient une matière abondante pour la discussion commune. C'est précisément à partir des histoires d'élèves de Richard P. Garrold que s'ouvrirent des échanges intenses sur l'amitié, les tensions et les conflits dans l'école et dans le domaine familial, sur les divers caractères et les sortes de chefs<sup>111</sup>, les préfets des congrégations et tous les préalables [Vorfeld] aux luttes électorales au sein même des élèves.<sup>112</sup> En l'occurrence, les vertus des chefs, les débats et disputes électoraux étaient thématiques dans ces livres en des descriptions claires et réalistes.

L'auteur, Richard P. Garrold, Jésuite, et lui-même professeur d'histoire, était considéré en 1910/11 comme un écrivain très moderne pour la jeunesse, qui mettait par écrit les sentiments et les pensées des jeunes de 12 à 18 ans d'une manière telle que ses livres, qui n'avaient paru d'abord qu'en anglais, arrivèrent bientôt sur le marché en Allemagne, en de multiples éditions. Les internats et écoles catholiques constituaient l'arrière-plan de ces histoires, à la fois passionnantes et instructives, dans lesquelles l'état d'élève et de jeune de l'époque était reflété sous tous ses aspects.<sup>113</sup> L'auteur n'aborde la thématique religieuse qu'avec beaucoup de retenue.<sup>114</sup> Le

---

<sup>109</sup> Hans Eschelbach, « Die beiden Merks. Eine Schulgeschichte » - « Les deux Merks. Une histoire d'école », Berlin, 1903.

<sup>110</sup> F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 63.

<sup>111</sup> Cf. entre autres R. Garrold, « Kleine Brauseköpfe » - « Petites têtes brûlées », dont l'appréciation du Père Kentenich est rapportée dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze... », 1939, p. 137.

<sup>112</sup> Cf. R. Garrold, « Echte Jungen », pp. 22-23.

<sup>113</sup> Cf. là-dessus : R. Garrold, « Das wilde Kleeblatt », 1913.

<sup>114</sup> Ainsi, on dit, certes, que l'un des héros du livre, Dewsbury, préfet de la congrégation, était pieux : « (Dewsbury) ... entendait donc chaque jour deux messes. Je savais que Dewsbury était pieux, mais je n'avais pas la moindre idée qu'il soit si pieux. » (p. 81) Mais en même temps, on commente de manière plaisante de son adversaire Freddy Kart : « Jimmy ... avait fait une espèce de litanie, à la manière de la litanie des saints du livre de prières de l'école, sauf qu'à la place des saints, il avait mis toutes les personnes qu'il ne pouvait pas souffrir, par exemple Dewsbury et moi, et Monsieur Parr. Pour Dewsbury, ça donnait : « Saint Thomas de Dewsbury, protecteur des serpents, prie pour nous », et pour moi : « Bienheureux Freddy Carr, merveilleux bûcheur ». R. Garrold, « Echte Jungen », p. 77. Leur réconciliation se produit dans une église. Cf. Ibid. p. 126.

phénomène des congrégations mariales<sup>115</sup>, qui se multipliaient à l'époque, faisait surgir aussi les questions éthiques qui préoccupent particulièrement les jeunes de cet âge.<sup>116</sup>

#### Illustration 14 : Histoires d'élèves

La lecture offrait aux jeunes la possibilité d'y trouver un reflet d'eux-mêmes, de leur situation en tant qu'élèves d'un internat catholique, et de parler des processus intimes [innerseelisch. Internes] de la psychologie de la jeunesse sans pour autant faire d'eux-mêmes le sujet de la discussion.

Avec la biographie d'Helen Keller<sup>117</sup>, le Père Kentenich a illustré pour eux l'immense force de la volonté humaine et le succès d'un travail énergique sur soi-même, mais aussi, en même temps, la capacité de travail et d'apprentissage de l'intelligence humaine.<sup>118</sup>

#### Illustration 15 : Helen Keller et son éducatrice Anne Sullivan

#### Illustration 16 : Helen Keller

Helen Keller était un exemple classique pour démontrer un épanouissement personnel adapté, malgré ses lourds handicaps.<sup>119</sup>

J. Kentenich considérait l'aide à l'auto-clarification apportée par les illustrations comme la base la plus importante de toute auto-éducation. Ce qu'il décrit par la suite comme l'une des étoiles directrices<sup>120</sup> de sa pédagogie, « la pédagogie du mouvement »<sup>121</sup>, est manifesté dans les processus des premiers temps de Schoenstatt : il s'adapte à son vis-à-vis, il va chercher les jeunes là où ils en sont, et capte également leur attention par le choix des lectures. Il se meut<sup>A</sup>, pour ainsi dire, hors de la haute estrade de l'éducateur et va au-devant d'eux, à ce qui les meut intérieurement. En même temps, il va avec eux vers le but sur le chemin proposé, sans forcer ni pousser, mais il accorde au processus pédagogique le temps de développement nécessaire. Il n'impose pas l'idéal religieux, mais laisse la place à une croissance organique depuis l'intérieur.<sup>122</sup> Il est ainsi, en tant qu'éducateur, celui qui ne cesse d'apprendre, et qui, à son tour, se laisse mouvoir par les jeunes.

---

<sup>115</sup> Cf. R. Garrold, « Echte Jungen », p. 31 : « Alors il (le Père préfet de la congrégation) commença à me montrer combien il était mal de faire une chose pareille, surtout dans la congrégation mariale, où nous devrions particulièrement nous donner de la peine pour nous supporter bonnement les uns les autres... »

<sup>116</sup> La lutte pour la vérité et la justice, le courage et la constance, l'honneur et la reconnaissance, le fait d'être compris et accepté d'une manière virile [männlicher Prägung]. Cf. par exemple B. R. Garrold, « Kleine Brauseköpfe », 1912 ; en outre, Ibid., « Das wilde Kleeblatt », 1913.

<sup>117</sup> Helen Keller, « Histoire de ma vie » (Edition allemande, Stuttgart, 1904). Il est certain que le Père Kentenich a lu cette biographie fin août début septembre 1912. Au livre qui se trouvait en sa possession sont adjoint un article de journal (Lucerne, 24 août 1912 : « La semaine prochaine, le Kaiser va se rendre en Suisse pour une visite de quatre jours – du 3 au 7 septembre »), et un article (« Monde et savoir. Le téléphone des sourds-muets. ... Merci à Henri Hansjakob, curé », daté du 20 août 1912. Manifestement, J. Kentenich s'est intéressé de près à cette époque à la pastorale des sourds-muets.

<sup>118</sup> Cf. J. Kentenich, conférences 1912/13, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze... », pp. 64 sv.

<sup>119</sup> Elle était devenue sourde et aveugle à l'âge de 19 mois des suites d'une grave maladie, et de ce fait, elle ne parlait plus.

<sup>120</sup> Cf. sur ce point : L. Penners, « Eine Pädagogik des Katholischen. Studien zur Denkform P. Joseph Kentenichs » - « Une pédagogie des catholiques. Etude sur la forme de pensée du Père Joseph Kentenich », Vallendar-Schoenstatt, 1983, pp. 92-126 ; Heinrich Hug/Monika et Andreas Neubauer/Herta et Martin Schiffl, « Unser größter Schatz. Erziehungslehre nach Joseph Kentenich » - « Notre plus grand trésor. Leçons d'éducation d'après Joseph Kentenich », Vallendar-Schoenstatt, 2009.

<sup>121</sup> Cf. J. Kentenich, « Grundriß... »

<sup>A</sup> NdT Difficile à rendre. « Sich bewegen weg » se mouvoir hors de... qui rejoint « Bewegungspädagogik », par le même mot de « mouvement », d'où l'essai avec « se mouvoir »...

<sup>122</sup> Cf., à propos de l'étoile directrice de la « pédagogie du mouvement » : L. Penners, « Eine Pädagogik des Katholischen », pp. 118 sv. ; Erika Frömbgen, « Bewegungspädagogik » (« Pédagogie du mouvement »), dans : SchLex, 1196, pp. 24 sv. ; H. Hug et al., « Unser größter Schatz », pp. 44-66.

**Nous**<sup>123</sup> voulons apprendre. Pas seulement vous, mais moi aussi. Nous apprendrons les uns des autres. On n'a jamais fini d'apprendre, du moins dans l'art de s'éduquer soi-même. C'est l'œuvre, l'action, le travail de toute la vie.<sup>124</sup>

De cette manière, l'aumônier ne se contente pas de compenser le grand écart qui existait alors entre les éducateurs et les élèves, mais il manifeste également sa compréhension de la pédagogie en général, qui s'écarte nettement de bien des conceptions de l'époque.

Dès le départ, il ne destine pas l'éducation seulement à des jeunes, des mineurs, donc à de plus faibles qui se trouvent quasiment au-dessous de l'éducateur, mais à tous, donc aussi aux adultes, et il interprète l'éducation comme un processus qui dure toute la vie. Il corrige ainsi un malentendu courant concernant l'éducation, selon lequel l'adulte est au point, et conduit d'en haut l'enfant ou le jeune.<sup>125</sup> D'après le Père Kentenich, une intériorisation et une mise en œuvre communes des valeurs sont inhérentes à tout processus d'éducation.<sup>126</sup> Selon sa conviction, l'auto-éducation est par excellence la part la plus forte de toute éducation. « L'éducation ne réussit que pour autant qu'elle parvient à déclencher l'auto-éducation. »<sup>127</sup> Elle demeure une tâche de toute la vie. C'est dans cette conviction que se trouve la dynamite de son perfectionnement et de sa transformation du monde de l'intérieur, « la révolution qui se trouvait à l'intérieur »<sup>128</sup> et qui commence aussi bien dans l'éducateur que dans l'élève.

En invitant les jeunes à une réflexion sur l'éducation à l'occasion de leur lecture commune, en leur présentant des questions sur l'éducation comme s'il avait devant lui de futurs éducateurs ou professeurs, et finalement en leur expliquant qu'ils sont eux-mêmes l'objet de leur éducation, J. Kentenich inverse les représentations antérieures de l'éducation : il fait de l'objet de l'éducation un sujet.<sup>129</sup>

## 22 Eveiller et offrir la confiance

Dans des entretiens privés, par exemple lors de la confession, les jeunes commencèrent à faire preuve de toujours plus de confiance et d'ouverture personnelle envers l'aumônier. Un ancien élève écrit ainsi plus tard :

« Le directeur spirituel... allait... par bien des chemins inhabituels. Ses conférences ne traitaient pas de n'importe quelle matière religieuse ou éthique d'une manière ordonnée, et selon des points de vue logiques. Elles s'adaptaient au monde de pensée et à l'attitude spirituelle de ses auditeurs et donnaient des réponses aux questions et aux besoins clairement formulés ou même seulement perçus confusément. Un développement organique et harmonique était la loi fondamentale en tout. Autant que nécessaire, la direction spirituelle aidait en outre tous ceux qui le voulaient à résoudre les problèmes intérieurs, personnels, et donnait courage, force et lumière dans le combat et les

---

<sup>123</sup> Cette typographie correspond dans le texte original à une écriture en très gros caractères pour souligner le mot correspondant.

<sup>124</sup> J. Kentenich, Conférence du 27 octobre 1912.

<sup>125</sup> Le refus de l'éducation ou de la direction, représenté par l'anti-pédagogie ou les concepts d'éducation anti-autoritaire, est lui-même une appréciation [Bestimmung] sur l'éducateur et sur son développement, et réalise par conséquent une autorité, voulue ou non.

<sup>126</sup> Ce n'est pas seulement l'enfant qui doit s'efforcer de ne pas mentir ou de maîtriser sa gourmandise ; l'éducateur doit s'y exercer aussi, ou s'exercer dans des domaines semblables, sur un plan supérieur.

<sup>127</sup> J. Kentenich, dans : « Für eine Welt von morgen », Vallendar, 1970, p. 51. Il conseillait aux parents et aux éducateurs : « Auto-éducation dès que possible ! » J. Kentenich, conférence du 18 juin 1966, dans : « Neue Väter – Neue Welt », Vallendar, 1976, p. 68.

<sup>128</sup> J. Kentenich, conférence du 27 février 1951, Brasilien-Terziat III, 1952, pp. 35 sv. (ASP)

<sup>129</sup> J. Kentenich explique lui-même dans une conférence à des jeunes : « Dans ses « pensées sur l'éducation », Locke dit cette belle parole : « Plus vous vous hâtez de traiter votre fils en homme, et plus tôt il commencera à le devenir ». Plus nous nous comportons en homme dans notre auto-éducation, et plus tôt nous deviendrons des hommes ». NdT ici, c'est le mot « Mann » qui est employé. J. Kentenich, conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 81.

difficultés. Pour cela, l'aumônier veillait à ce que tous aient en tout temps libre accès à sa chambre. Là, il se tenait à leur disposition autant que possible. Mais par ailleurs, en dehors de sa chambre et de la salle de conférence, on ne voyait jamais avec les élèves. En peu de temps, il avait gagné leur confiance. La plupart avaient pour lui un enthousiasme profond et sincère. A partir de ce moment-là, il fut l'âme de la maison, le lieu où on pouvait tout dire et tout résoudre. »<sup>130</sup>

La confiance construisait et influençait le processus de développement de manière positive, parce qu'elle était réciproque. La confiance que porte à l'éducateur celui qui est éduqué, dans un dialogue éducatif, est toujours un cadeau libre. Les jeunes du foyer d'étude faisaient preuve d'une telle confiance envers leur aumônier.

Mais le Père Kantenich réussissait aussi à créer entre eux une atmosphère de confiance réciproque, de joie et de zèle. « Je ne sais pas si vous pouvez vous représenter quelle joie c'était autrefois ! Maintenant, d'un point de vue éthique, la situation était différente, on ne s'occupait plus de la révolution (extérieure), mais de la révolution qui se trouvait à l'intérieur. »<sup>131</sup>

Illustration 17 : Couverture du livre d'Arnold Kortum, La Jobsiade.

Il favorisait l'enjouement du fait qu'il plaisantait avec les élèves : Au tout début de sa conférence du 27 octobre 1912, il adapte un vers de l'œuvre célèbre de Carl Arnold Kortum, « La Jobsiade »<sup>132</sup>, qui constituait une pointe pleine d'humour contre l'état religieux, écrite comme une satire en vers. Le Père Kantenich commence : « Lorsque le candidat Jobs se présenta, ses réponses provoquèrent des hochements de tête chez les auditeurs.

Il est sans doute permis de reprendre et de transposer cette anecdote bien connue en y ajoutant une pointe supplémentaire, ce que je ferai en disant :

la nomination du nouvel aumônier a fait s'allonger le cou des collégiens ! »

L'allusion à « l'anecdote bien connue » a dû être particulièrement amusante dans un collège pour candidats au sacerdoce : Le « Candidatus Theologicus Hieronimus » (Job) est convoqué à l'examen, et durant ses études, il a mené une vie décontractée et plutôt dévergondée, tandis que ses parents l'imaginaient comme un brave étudiant de fils se préparant à « l'état religieux ». La citation à laquelle se réfère J. Kantenich se situe au moment de l'examen : L'étudiant Hieronimus, qui n'est absolument pas prêt, paraît devant le collège des professeurs pour l'examen :

« L'Assesseur commença maintenant à interroger !

'Sieur Hieronimus ! Pouvez-vous me dire

Qui étaient les Apôtres ?

Hieronimus répondit rapidement :

'On appelle Apôtre une grande cruche,  
dans laquelle vin et bière viennent à satiété,  
au village, et dans les banquets  
les gars assoiffés y boivent. »

Puis vient la citation qui a été transposée dans la conférence :

« A cette réponse du candidat Jobs  
se produisit un hochement de tête général,  
l'inspecteur dit le premier 'hem ! hem !'  
puis ensuite les autres selon leur rang. »<sup>133</sup>

---

<sup>130</sup> H. Schulte, « Omnibus omnia I », pp. 67 sv.

<sup>131</sup> J. Kantenich, conférence du 27 février 1952, Brasilien-Terziat III, 1952, pp. 35 sv. (ASP)

<sup>132</sup> C. A. Kortum, « Leben, Meynungen und Thaten von Hieronimus Jobs dem Kandidatem » (« Vie, pensée et actes de Jérôme Jobs le candidat »), 1784 ; version étendue, publiée de manière anonyme : « Die Jobsiade (1799) » (« La Jobsiade, 1799 »), éditée par O. E. Bierbaum, Francfort, 1906, parue également à Leipzig en 1906 en tant que nouvelle version.

<sup>133</sup> C. A. Kortum, « Leben, Meinungen und Thaten von Hieronimus Jobs », Leipzig, 1906, p. 78.

Le Père Kntenich favorisait aussi l'atmosphère détendue en s'adressant à chacun durant ses conférences, en racontant des blagues<sup>134</sup>, et en encourageant toute forme de jeu, de sport ou de détente respectables : « Je me réjouis toujours lorsque j'entends grincer les barres de gymnastique depuis ma chambre », dit-il dans la conférence du 18 octobre 1914. « Et alors, je regrette seulement de ne pas pouvoir y participer moi-même. »<sup>135</sup>

L'aumônier se donne également de la peine pour éveiller la joie par les entretiens spirituels et l'aspiration [Streben] éthique. Tous les efforts sont ainsi orientés vers le programme qu'il a présenté aux jeunes.

Une autre étoile directrice de son approche éducative se manifeste toujours plus au cours de son activité : la « pédagogie de la confiance »<sup>136</sup>. Elle se montre dans ce en quoi il fait confiance aux élèves, et en ce qu'il leur confie dans un sens positif. A la fin de la première année scolaire, elle est clairement exprimée.

Illustration 18 : Salle des fêtes et de la gymnastique.

« Vous n'êtes plus des enfants depuis longtemps. C'est pourquoi vous ne serez pas traités comme des pierres de construction, mais comme des constructeurs. Et aussi longtemps que votre éducation était entre mes mains, je vous ai sans cesse considéré comme mes collaborateurs. C'est pourquoi je me décharge d'une part – et de la plus grande part – de la responsabilité sur vos épaules. Le bien qui a été atteint cette année, c'est vous d'abord qui l'avez mérité. Et pour cette collaboration fidèle, je vous remercie tous et chacun très chaleureusement, et surtout Jöbges, le président zélé de notre association. Vous savez aussi bien que moi quelle peine il s'est donnée pour la bonne cause ... Le but commun fut continuellement clair pour nous : nous éduquer en vue de devenir des hommes au caractère ferme, libre, sacerdotal. C'est ce que j'ai annoncé lors de ma première conférence, et je l'ai souvent répété ensuite. Nous ne voulions pas nous éduquer à devenir des plantes de serre, mais des hommes orientés vers le théologal pour toute la vie, qui puissent tenir sur leurs pieds, qui ne courbent pas le dos là où ils devraient le tenir droit. »<sup>137</sup>

Sa confiance, telle qu'il l'avait signalée dès le début, se manifeste aussi au début de la nouvelle année scolaire dans leur collaboration. Là aussi, il confirme par le style dialogique, habituellement familial et confiant, qui caractérise ses conférences, l'a priori de confiance dont il fait preuve envers les élèves.

« Vous connaissez mes principes, mon programme. Je n'ai donc pas un mot à perdre à ce sujet. Il est exactement – mot pour mot, pensée pour pensée – le même que celui que je vous ai développé l'an dernier en long et en large. Vous connaissez mon programme. Vous me connaissez aussi. Je crois aussi pour ma part vous connaître un peu. Comme l'an dernier, je vous assure cette année aussi de toute ma confiance, oui, et si c'est possible, dans une mesure encore plus grande. »<sup>138</sup>

---

<sup>134</sup> C'est ainsi qu'on a trouvé dans ses affaires deux volumes de blagues de Cologne de toutes époques, qu'il racontait lui-même dans le dialecte de son pays d'origine : « Kölsche Krätzcher », collectées, reprises et éditées par A. Hoursch, Vol. VI, Cologne, 1902 (ASM-ANB) ; Vol. II (Cahiers 4-6), 1911, Vol. IX, Cologne, 1914 (ASM).

<sup>135</sup> J. Kntenich, conférence du 18 octobre 1914, dans : F. Kastner, p. 298.

<sup>136</sup> J. Kntenich, congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, pp. 129 sv., 187 sv. ; *ibid.* Parfaite joie de vivre, retraite de prêtres, 1934, revu par M. J. Marmann et G. M. Ritter, Vallendar-Schoenstatt, 1984, pp. 360 sv. ; *Ibid.* Texte zum Verständnis Schönstatt, 1951, p. 157 ; ...

<sup>137</sup> J. Kntenich, conférence de mi-juillet 1913 : « Regard rétrospectif sur l'année 1912/1913 », dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 169.

<sup>138</sup> J. Kntenich, canevas de conférence, septembre 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 173.

Contrairement à la crainte que la révolution s'embrace encore plus<sup>139</sup>, les jeunes réagirent à cette confiance offerte en accordant pour leur part une confiance croissante à l'aumônier, et en souscrivant à son programme. C'est ainsi que l'un d'entre raconte :

« Le Père<sup>140</sup> était notre directeur spirituel, et je peux bien dire que tous les élèves l'aimaient tant qu'ils allaient tous se confesser à lui. Nous écoutions toujours ses conférences avec enthousiasme, et dans les discussions, nous en parlions ensuite ... Le Père nous a fait grande impression. Nous avons confiance en lui. Parmi les jeunes, on n'entendait pas de critique sur le Père. Il était simplement le guide qui comprenait les jeunes. »<sup>141</sup>

L'instauration de la confiance présuppose une atmosphère confiante et qui éveille la confiance, la confession et son ambiance y contribuent aussi. Alex Menningen décrit la réglementation extérieure de la confession, telle qu'elle se pratiquait en 1913, mais fut ensuite abolie par le Père Kentenich : les jeunes devaient se tenir en bon ordre, le visage tourné vers le mur dans un silence absolu, et attendre ainsi leur tour en une longue file, sans regarder ni à droite ni à gauche ni surtout sans rire, « afin qu'entre temps ils ne perdent pas la contrition. »<sup>142</sup> Toutefois, à l'intérieur de la chambre, la confession se déroulait tout autrement :

« Il était assis sur une chaise, et il n'y avait pas de grille au prie-Dieu du pénitent. L'aumônier commençait d'abord par un dialogue. C'était un dialogue détendu, humain. Il me semble qu'il y était question du travail de classe réussi ou raté, aussi bien que des heurts avec le préfet. Ou bien on en venait à parler de tel ou tel ennui avec un autre élève, et à cette occasion, on évoquait finalement au passage des petits péchés. Puis le Père donnait une exhortation pour aider à l'auto-éducation, avec une motivation religieuse – elle n'était pas très longue, mais pourtant très concentrée ... elle touchait en plein dans le mille, et on pouvait aussi la prendre comme exhortation à l'auto-éducation. Tout se passait d'une manière très paternelle, aimable et détendue. »<sup>143</sup>

Joseph Hagel, lui aussi ancien élève, raconte à ce sujet :

« Le vendredi à 5 heures, on pouvait se confesser. Nous sortions presque tous de notre cours pour aller nous confesser au Père. Lors de la première confession, j'étais très tendu, parce que nous nous confessions sans confessionnal, simplement agenouillés sur un prie-Dieu à côté du Père. Après nous être préparés à la chapelle, nous attendions dans une longue file devant la chambre du Père aumônier. Enfin c'était le tour venait. Les élèves les plus âgés avaient la préséance. En pratique, nous nous réjouissions toujours du jour de confession. »<sup>144</sup>

Illustration 19 : Le collège côté sud.

Le Père Kentenich était devenu le point de référence pour les jeunes. Voici la suite du récit de J. Hagel :

---

<sup>139</sup> Cf. A. Menningen, *Conférences sur les premiers temps*, 1968, p. 175 : « Chacun pensait que [le programme du nouvel aumônier] serait l'étincelle qui ferait exploser le tonneau de poudre. L'explosion ne vint pas. »

<sup>140</sup> Au fil des années, on prit l'habitude de donner pour titre à J. Kentenich l'expression abrégée de « Herr Pater » - le français « Le Père » tente d'en rendre compte – qui traduit, indirectement mais de manière durable, l'estime envers sa personne.

<sup>141</sup> NdT En allemand, Führer, mais il n'est peut-être pas nécessaire de le conserver ici.

<sup>142</sup> Récit narratif de Otto Boenki, 1961. (ASM) Le fait qu'il s'agisse dans ce témoignage, comme dans quelques autres cas, d'élèves, futurs membres du mouvement de Schoenstatt, et donc de personnes bien disposées envers le Père Kentenich, en fait des témoignages d'un poids particulier provenant de personnes qui auront ensuite une autre opinion de J. Kentenich : Il en est ainsi de l'ancien élève, et éditeur du livre « Unter dem Schutze Mariens », Ferdinand Kastner, ainsi que des élèves Heinrich Schultze et Alfons Weber. Le jugement cité ici est aussi totalement confirmé par eux. (ZPAP)

<sup>143</sup> Cf. A. Menningen, *Conférences sur les premiers temps*, 1968, p. 292.

<sup>144</sup> A. Menningen, *Conférences sur les premiers temps*, 1968, pp. 292 sv.

<sup>144</sup> J. Hagel, *Meine Erinnerungen an die Anfangszeiten Schönstatts* (Mes souvenirs des premiers temps de Schoenstatt), 1960, dans : H. Hug, *Vergangenheit einholen*, Vol. 1, p. 393.

« Sa chambre se trouvait au premier étage, à côté de la tribune de l'orgue. Elle était toujours assaillie de jeunes qui, tous, lui apportaient leurs soucis et leurs nécessités. On devait aussi venir à lui avec tout. Pour tout, il avait toujours une oreille ouverte. Et avec une fine écoute psychologique, il trouvait immédiatement ce que chacun voulait dire. Il est évident que, là où il y a tant de jeunes, il y a aussi beaucoup de tensions. La chambre de l'aumônier était le lieu où ces tensions pouvaient se résoudre. C'est là aussi que se prenait la décision de se retirer éventuellement de l'institut, ou de continuer à y demeurer. Avec lui, les difficultés concernant la vocation trouvaient la bonne solution. Lors de difficultés surgies entre les élèves et les supérieurs, le Père aumônier était également un recours. On lui apportait également les difficultés que les études amènent avec elles. Il en avait aussi une bonne compréhension, et il aidait quand il le pouvait. Une mère qui a beaucoup d'enfants est une femme tourmentée. Il en advint de même du Père aumônier. Il se trouve à peine un jeune qui, dans ses années de mûrissement, n'ait pas essayé de faire des vers. Le Père aumônier devait juger ces produits de l'esprit. Et le jugement du Père aumônier en ce domaine pesait lourd. »<sup>145</sup>

Il était de plus en plus perçu par les jeunes comme père et mère tout à la fois.<sup>146</sup> Le don total de J. Kentenich aux jeunes s'enracinait d'abord dans sa propre biographie, et dans la solitude dont il avait fait très tôt l'expérience, et qu'il voulait éviter aux jeunes ; et ensuite, dans la situation des jeunes eux-mêmes, qui regrettaient leur chez-soi et l'amour de leurs parents, du fait du règlement strict et froid de l'internat ; mais aussi, pour une grande part, dans la signification que J. Kentenich accordait à l'amour humain. En lui, il ne voyait pas seulement la clef de bien des vertus et de l'âme des adolescents – ce que d'autres pédagogues réformateurs avaient reconnu aussi – mais il voyait dans l'amour le moteur le plus central de toute aspiration ascétique et religieuse. C'était clair pour lui : C'est à partir de la racine de l'amour que se constitue et se profile la véritable personnalité religieuse. Une ascèse basée seulement sur la décision de l'intelligence et de la volonté n'est pas durable, ni authentiquement enracinée dans l'homme.

Puisque J. Kentenich voulait conduire plus profondément les jeunes à Dieu, il devait leur rendre tangible l'amour de Dieu ; telle était son intuition. L'éducateur doit reproduire la pédagogie de Dieu – c'est ce qu'il expose dans des congrès pédagogiques.<sup>147</sup> Cette pédagogie de Dieu est interprétée par lui comme une pédagogie de la confiance, de l'amour et de la liberté, qui motive l'homme de l'intérieur, sans lui enlever sa liberté.

### 23 Pédagogie de l'amour et de la relation

J. Kentenich doit avoir perçu très tôt l'importance pédagogique d'une vue globale, c'est à dire en tenant compte également de la capacité de relation affective de l'être humain. Il parlera plus tard de la « pédagogie de la relation »<sup>148</sup> comme d'une autre des étoiles directrices de son concept éducatif.<sup>149</sup>

---

<sup>145</sup> J. Hagel, « Meine Erinnerungen... » p 397.

<sup>146</sup> A. Menningen raconte, à propos de cette époque : « Chez le Père, nous avons pleuré et péroré, comme nous voulions. Si cela ne s'était pas produit, si nous n'avions pas eu une mère – je dois le dire ainsi – en la personne de l'aumônier, nous serions partis, sous la dure éducation, la pédagogie de la punition d'autrefois. » Ibid., Conférences sur les premiers temps, 1968, pp. 171 sv.

<sup>147</sup> Cf. J. Kentenich, Jugendpädagogische Tagung 1931 (Congrès pédagogique de 1931), p. 290.

<sup>148</sup> J. Kentenich, « Marianische Erziehung » (« Education mariale »), congrès pédagogiques, 1932-1934, Vallendar 1971, pp. 154 sv. ; Ibid. Congrès pédagogique 1951, pp. 177 sv. ; Ibid. « Maria – Mutter und Erzieherin, eine angewandte Mariologie » (« Marie, Mère et éducatrice, une mariologie appliquée »), à partir de sermons de 1954, édité par les Sœurs de Marie de Schoenstatt, revu par E. Frömbgen, Vallendar-Schoenstatt, 1973, pp. 405 sv. ; Ibid., « Josefsbrief » (« Lettre de Joseph »), 1952, dans : J. Schmitz (éditeur) : « Lebensgeheimnis Schönstatts » (« Secret de vie de Schoenstatt »), revu par F. Lüttgen, vol. 2, Vallendar-Schoenstatt, 1971, pp. 134 sv. ; 166 sv.

<sup>149</sup> Cf. Günther M. Boll, Bindung, Bindungspädagogik, dans : « Schoenstatt Lexicon », 1996, pp. 29 sv. ; P. Penners, « Eine Pädagogik des Katholischen » (« Une pédagogie des catholiques »), pp. 102 à 106 ; Erika Frömbgen, « Neuer Mensch in neuer Gemeinschaft. Zur Geschichte und Systematik der pädagogischen Konzeption Schönstatts », (« ), Vallendar-Schoenstatt, 1973, pp. 272-287 ; H. Hug et al., « Unser größter Schatz », pp. 76-80.

Il attribuait beaucoup de déséquilibres [Fehlentwicklungen] et de complications psychiques à un manque d'amour éprouvé, surtout dans l'enfance.<sup>150</sup> Dans le contexte de l'éducation, l'amour est devenu l'un de ses thèmes les plus centraux, renforcé en particulier par le début de sa propre vie, et inspiré par des personnalités chrétiennes significatives ou des pédagogues tels que Saint François de Sales (1567-1621), Saint Vincent de Paul (1581-1660), Jean Henri Pestalozzi (1746-1827), Jean Michel Sailer (1751-1832) et en particulier Saint Jean Bosco (1815-1888).

Amour, accueil et acceptation, approbation, attachement intérieur, bonté, sentiment de sécurité, confirmation de l'originalité personnelle sont pour J. Kentenich les expressions d'un seul et unique processus vital.<sup>151</sup> Il voyait la pédagogie de l'amour comme un chemin important d'une libération intérieure, se manifestant également à l'extérieur par rapport aux autres [des Gegenübers]. Dans d'innombrables conférences, J. Kentenich indique la « psychologie de l'amour »<sup>152</sup> et ses lois comme élément fondamental de la conduite personnelle des hommes.<sup>153</sup> « Les vrais, les véritables éducateurs », écrit-il, « sont des génies de l'amour »<sup>154</sup>, et « pour l'avenir, la pédagogie de l'amour devrait dominer et animer de manière prioritaire toute l'éducation et l'enseignement ».<sup>155</sup>

Toutefois, il comprenait par là un amour pur, comme il disait, c'est à dire désintéressé, qui renonce largement aux contacts corporels pour se prémunir à l'avance du danger qui pourrait provenir des besoins psychologiques de l'éducateur. Sa vie durant, J. Kentenich conserva en toute proximité spirituelle une certaine distance corporelle, et la conseillait également aux éducateurs.<sup>156</sup> Dans des conférences pédagogiques ultérieures, J. Kentenich précise que l'éducateur, en toute « proximité » humaine, doit garder une certaine distance, un « éloignement », et cela par respect pour l'autre et pour sa liberté.<sup>157</sup> Il nomme cela la « tension entre amour et respect »<sup>158</sup>, d'après laquelle la pédagogie de l'amour doit connaître et respecter une ligne d'attraction [attirance ?] et de réserve [hinlaufend und rücklaufend].<sup>159</sup>

J. Kentenich a pratiqué ce type de pédagogie de l'amour<sup>160</sup> dès le début de son activité éducatrice. Il acceptait la sympathie spontanée des jeunes, mais aussi leur attachement à sa personne, de telle manière qu'ils se savaient accueillis et chez eux auprès de lui, mais en même temps pour lui, il s'agissait de davantage : il voyait une relation étroite entre l'amour humain et l'amour de Dieu, entre l'amour éprouvé sur le plan naturel et l'expérience de Dieu.\*

Le Père Kentenich voit dans l'amour en tant que « passion fondamentale de l'être humain » [Urtrieb], dans lequel l'instinct sexuel est intégré, la racine de la pédagogie de l'amour, sa

---

<sup>150</sup> Cf. J. Kentenich, *Jugendpädagogische Tagung 1931*, p. 278 ; *Ibid.*, *Pädagogische Tagung 1951*, p. 183.

<sup>151</sup> Cf. J. Kentenich, « *Vollkommene Lebensfreude* » (« Parfaite joie de vivre »), 1934, pp. 307 sv.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>153</sup> Cf. J. Kentenich, « *Jugendpädagogische Tagung 1931* » (« Congrès pédagogique, 1931 »), pp. 116 sv.

<sup>154</sup> J. Kentenich, « *What is my philosophy of education ?* » (« Quelle est ma philosophie de l'éducation ? »), Milwaukee, 1961, dans : *Ibid.*, « *Philosophie der Erziehung. Prinzipien zur Formung eines neuen Menschen- und Gemeinschaftstyps* » (« Philosophie de l'éducation. Principes pour la formation d'un nouveau type d'homme et de communauté »), revu par H. Schlosser, Vallendar-Schoenstatt, 1991, pp. 41-89, p. 65.

<sup>155</sup> J. Kentenich, « *What is my philosophy of education ?* », 1961, p. 85.

<sup>156</sup> Aux sœurs qui, dans les foyers pour enfants, tenaient quasiment le rôle de mères, dans des groupes à caractère familial, il donnait le conseil d'offrir aux enfants une tendresse adaptée ; jamais cependant pour répondre à leurs propres besoins, mais seulement pour autant que cela servait le bien de l'enfant et qu'il en avait besoin. Communication d'une ancienne éducatrice du foyer d'enfants municipal, Oberhausen Osterfeld, S. Maria Hortula Rohdrommel, dans un entretien du 15 juin 1977, confirmé le 16 mars 2012. (DS)

<sup>157</sup> Cf. J. Kentenich, « *Jugendpädagogische Tagung 1931* » (« Congrès pédagogique »), pp. 168 sv.

<sup>158</sup> J. Kentenich, « *Vollkommene Lebensfreude* », 1934, p. 295.

<sup>159</sup> Cf. J. Kentenich, « *Jugendpädagogische Tagung 1931* », p. 97.

<sup>160</sup> Pour la compréhension de l'expression, cf. Erika Frömbgen, « *Liebespädagogik* », dans Schlex, 1996, pp. 233-235.

\* NdT Il s'agit du même mot « *Erfahrung* », déjà rencontré au début de ce chapitre. Pour éviter toute ambiguïté, j'ai préféré mettre « éprouver » l'amour, plutôt que « expérimenter », mais dans le cas de Dieu, on parle bien d'une « expérience »...

dynamique créatrice et son action libérante. Il définit l'amour en tant que passion [Liebestrieb] dans son intégralité d'une manière plus générale et plus profonde. Il le voit comme une passion fondamentale de l'être humain, qu'il rapporte à l'être de Dieu, dont l'homme est la créature et l'image.

« Deus caritas est (1 Jn 4,8 ; 4,16 Dieu est amour). Saint François de Sales exprime à sa façon cette phrase johannique lourde de sens. Il parle de l'amour en tant que loi fondamentale du monde et en conclut que l'amour doit devenir la loi fondamentale de notre vie et de notre éducation ... Saint François poursuit ainsi : Si l'amour est en Dieu ... la raison suréminente et le motif pour toute œuvre divine – c'est ce que signifie le terme de loi fondamentale, et plus précisément : la source ultime de toute raison -, alors il doit aussi en être de même pour l'homme, précisément parce qu'il est l'image de Dieu, donc également en ce qui concerne la place et l'importance de l'amour. Donc, en l'homme aussi, l'amour est et doit être la passion fondamentale la plus essentielle, qui dirige toutes les autres passions fondamentales de l'homme ... »<sup>161</sup>

La pédagogie de l'amour n'est pas ici un moyen ordonné à un but, dans le sens d'une technique à orientation psychologique et pédagogique, où l'éducateur se façonne des succédanés d'autorité ou d'obéissance. L'éveil et le développement de la capacité d'aimer est aussi bien une exigence de l'existence humaine, un prérequis pour pouvoir se développer et devenir heureux, qu'une condition fondamentale pour pouvoir faire l'expérience de Dieu.

« Il y a aujourd'hui si peu d'amour surnaturel, parce qu'il y a sans aucun doute peu de véritable et sain amour naturel. Lorsque l'amour naturel n'est pas sain, il devient de l'égoïsme. »<sup>162</sup>

La capacité d'aimer spirituelle et affective qui est éveillée ne doit pas s'arrêter à l'éducateur, mais elle doit aussi s'ouvrir à d'autres personnes, et en définitive à Dieu. « Nous ne devons pas attacher à nous les personnes. Nous mourons et nous nous corrompons, d'autres prennent notre place, mais là, il y a un être qui ne meurt ni ne se corrompt. »<sup>163</sup>

Au cours de sa vie, le Père Kentenich n'a pas traité seulement de structures personnelles de liaison mais aussi de structures locales, et de structures conceptuelles [Ideenmässig].<sup>164</sup> Dans la seule relation personnelle, il voyait même un danger d'exclusivité. « Admettons qu'un élève soit passionnément attaché à son éducateur, au point que l'attachement soit devenu contraignant. Que dois-je faire ? – M'employer discrètement à ce que les autres relations soient vivantes : liaisons locales et conceptuelles. »<sup>165</sup>

Il accorde ainsi de l'importance à ce que les jeunes ne s'attachent pas à lui seulement d'une manière affective, c'est à dire plus ou moins aveugle et seulement par sympathie. Il y a un transfert des valeurs incarnées par l'éducateur qui est lié à la relation avec lui. Ces valeurs doivent être perceptibles et vérifiables intellectuellement pour le vis-à-vis. Avant qu'une relation personnelle entre l'aumônier et le jeune du collège puisse s'établir, il présente d'abord son « programme » d'éducation, ses buts et ses idées, d'une manière facile à comprendre intellectuellement. Donc, avant que ne se produisent un certain attachement et la dépendance correspondante du fait d'une relation affective, il expose ses prémisses.

---

<sup>161</sup> J. Kentenich, « What is my philosophy of education », 1961, p. 61.

<sup>162</sup> J. Kentenich, « Pädagogische Tagung 1951 », p. 203.

<sup>163</sup> J. Kentenich, « Pädagogische Tagung 1932-34 », p. 104.

<sup>164</sup> Cf. J. Kentenich, « Pädagogische Tagung 1951 », p. 129.

<sup>165</sup> J. Kentenich, « Pädagogische Tagung 1950 », p. 189. C'est à dire que la quête d'appui, de sûreté et de sécurité de l'élève, qui se concentre de manière exclusive sur la personne de l'éducateur, doit s'ouvrir à d'autres personnes, et être aussi dirigée vers des lieux et des idées qui peuvent procurer de telles expériences de valeurs et compléter ainsi la relation personnelle.

Du point de vue de celui qui est éduqué, ajoutera plus tard J. Kentenich, la disposition à s'attacher à l'éducateur doit être comprise de manière positive :

« Savez-vous ce qui pousse si fort l'être humain vers une telle personnalité éducatrice et l'attache à elle ? Ce n'est pas la tendance à la soumission. Absolument pas. D'un point de vue psychologique, ce serait voir les choses à l'envers. C'est le besoin de sécurité. Il se trouve bien souvent dans l'être humain ... oui, même dans des personnes d'âge mûr des deux sexes. »<sup>166</sup>

Pour que ce besoin de communication de celui qui est éduqué ne soit pas mal employé par l'éducateur, une grande mesure de sens de la responsabilité et de désintéressement est nécessaire. « Nous ne pouvons absolument pas éduquer si nous ne devenons pas désintéressés jusqu'au bout des doigts. (Cela veut dire :) Si ne nous employons pas au moins à le devenir. »<sup>167</sup>

Sans que l'aumônier ait forcé les jeunes à adopter une relation de confiance<sup>168</sup>, les relations se sont développées, une pédagogie de l'attachement insistant sur la liberté s'est déployée. C'est ainsi qu'Alexandre Menningen raconte quelle importance le Père aumônier accordait à cette liberté :

Convaincu de la justesse de sa manière d'agir, A. Menningen avait voulu pousser un condisciple qu'il aidait en grammaire latine à s'entretenir avec le Père aumônier, et lui avait conseillé d'aller se confesser à lui. Lorsque Alex raconta cela à l'aumônier, envers lequel il avait lui-même une relation de confiance, le dialogue suivant se produisit : J. Kentenich : « Tu ne dois pas faire cela... Tu ne dois pas faire pression sur lui. Tu ne dois pas profiter de la dépendance qu'il a envers toi parce que tu l'aides pour les études. » Réponse d'A. Menningen : « Mais je n'en profite pas ! » - « Si, tu en profites. » - « Mais c'est pour l'aider ! » - « Non, justement, tu ne l'aides pas. Il doit le faire entièrement par lui-même. Le mieux serait de ne pas en parler du tout. » - « Oui, alors il ne viendra pas ! » - « Alors, il doit rester. »<sup>169</sup>

Pour le Père Kentenich, la liberté dans la relation était nécessaire pour qu'une personnalité puisse devenir stable en elle-même. La pédagogie de l'attachement servait aussi la direction et l'éducation de la communauté<sup>170</sup>, qui contribue par essence au devenir de personnalités mûres, fortes et libres.

### 3 Le but éducatif de la personnalité libre

Dans sa conférence d'ouverture, le Père Kentenich accoutume très vite les jeunes à l'objectif de la personnalité libre, et il précise sa signification :

« En tant que prêtres, ne sommes-nous pas appelés à exercer sur notre entourage une influence profonde et durable ? En fin de compte, nous n'y réussissons pas par l'éclat de notre savoir, mais par la richesse intérieure de notre personnalité. »<sup>171</sup>

---

<sup>166</sup> J. Kentenich, « Jugendpädagogische Tagung 1931 », p. 116.

<sup>167</sup> Ibid., p. 295.

<sup>168</sup> Karl Kubisch parle des deux éducateurs qui l'ont le plus marqué, et il compare son professeur préféré – le professeur d'allemand – à l'aumônier. Du premier, il dit : « Il était très amical envers les meilleurs élèves, amical envers ceux de niveau moyen, peu aimable, et parfois désagréable et méchant envers ceux qui étaient particulièrement faibles et peu intéressés. Ce dernier fait me déplaisait, et plus encore sa faiblesse partisane envers moi... Il en allait tout autrement de notre aumônier. En dehors de sa chambre, il ne s'occupait absolument pas de chacun, et ne faisait que donner ses instructions, ou, plus tard, ses réunions. ... Il avait autant de retenue pour nous appeler à lui que, comme ici, pour venir à nous. Dans aucune de ses nombreuses conférences, il n'a jamais invité à venir s'entretenir avec lui. ... Il n'a jamais cherché à attirer à sa propre personne. » Ibid., Erinnerungen aus der Kongregationszeit 1914 bis 1918, 1936. (ASM)

<sup>169</sup> A. Menningen..., 1968, pp. 287 sv.

<sup>170</sup> Voir chap. II, 5.

<sup>171</sup> J. Kentenich, Conférence du 27 octobre 1912.

La « richesse intérieure de notre personnalité » sera dans les mois qui suivent le sujet principal de toutes les méditations et de tous les entretiens. La formation de la personnalité reste le thème de l'histoire ultérieure de Schoenstatt, pas dans le sens d'une fin en soi, mais pour « exercer sur notre entourage une influence profonde et durable ». L'importance que les futurs prêtres auront un jour pour leur entourage doit les stimuler à s'éduquer eux-mêmes. Le programme de l'auto-éducation devrait être compris comme tâche durable pour toute la vie.

Moins d'un an plus tard, en juillet 1913, l'aumônier confronte les jeunes à la réalité de l'itinéraire sacerdotal, qui ne sera en aucun cas un parcours lisse :

« Et nous-mêmes, lorsque nous en arrivons à être prêtres, c'est alors que nous sommes les moins sûrs, nous ne sommes pas sûrs de nous-mêmes. Notre pauvre nature qui s'enflamme si vite, nous la traînons toujours avec nous. Nous pouvons bien briller par notre érudition ou notre éloquence, on peut bien nous confier tel ou tel poste, nous pouvons bien jouir de l'amour de nos subordonnés – tout cela ne nous protège pas de nous-mêmes. L'histoire le prouve, la connaissance de notre propre cœur et de nous-mêmes le prouve. Nous ne pouvons être sûrs de nous que pour autant que nous pratiquons une sérieuse et rigoureuse auto-éducation. »<sup>172</sup>

Pour pouvoir conduire plus tard d'autres personnes sur le chemin de la liberté en tant qu'accompagnateur spirituel, une des conditions préalables était de devenir soi-même libre.

Dans le programme de l'aumônier, la liberté intérieure en tant que condition préalable essentielle d'une personnalité sacerdotale authentique ne contenait pas seulement le fait de devenir libre et indépendant des conditions extérieures, mais aussi l'auto-éducation sérieuse qui doit veiller à une coexistence pacifique des forces à l'intérieur de soi-même. Elle se déploie là où les connaissances de l'intelligence et les décisions de la volonté vibrent à l'unisson des sentiments et du domaine de ce qui est ressenti, et il en découle une harmonie et une paix intérieures.

« Nous devons apprendre à nous éduquer nous-mêmes. C'est **nous-mêmes** qu'il s'agit d'éduquer ; nous avec toutes nos facultés. Quelles sont ces facultés, quel est l'objet matériel de notre auto-éducation, nous le verrons par la suite. Nous devons nous éduquer à la fermeté du caractère. Depuis longtemps, nous avons abandonné nos chaussures d'enfant. En ce temps-là, nous nous laissons guider dans nos actions par notre humeur et nos sentiments. A présent, nous devons apprendre à agir d'après des principes solides et clairement définis. Tout en nous peut vaciller. Il y aura sûrement des moments où tout en nous vacillera. Dans de tels moments, les exercices religieux ne peuvent plus être un secours. Une seule chose peut nous aider : ce sont nos principes. C'est pourquoi nous devons avoir un caractère ferme. »<sup>173</sup>

C'est ainsi que le Père Kentenich déploie le programme qu'il a présenté. Dans les mois suivants, il se consacre de manière intensive à l'approfondissement de ce programme, surtout dans la perspective de la connaissance, de l'appréciation et du contrôle du développement intérieur personnel [eigenen innerseelischen Vorgang]. A la place des instructions habituelles, qui étaient comprises comme des corrections disciplinaires ou des entretiens purement religieux, du 1<sup>er</sup> novembre 1912 jusqu'au printemps 1913 (au milieu du Carême), il fait deux fois par semaine des conférences sur des thèmes adaptés aux jeunes des quatre classes supérieures<sup>174</sup>. Quelques-unes ont été conservées :

1. L'homme est un microcosme. Relation au reste de la création.
2. Relation entre eux des divers éléments constitutifs de la personne.
3. Relation entre le corps et l'âme.

---

<sup>172</sup> J. Kentenich, Conférence de mi-juillet 1913, dans : F. Kastner, 1939, p. 172.

<sup>173</sup> J. Kentenich, Conférence du 27 octobre 1912.

<sup>174</sup> Dans les petites classes, il commencera plus tard à utiliser les « Instructions » prescrites par le règlement intérieur – des entretiens religieux – pour en faire une formation du caractère. Cf. Henri Schulte, « Omnibus omnia » I, p. 68.

4. Sur le processus humain de la connaissance.
5. Sensus communis. Mémoire.
6. Imagination.
7. Intelligence (Vie d'Helen Keller).
8. L'appétit sensible : a) Nature.
9. b) différence de degré des actes.
10. c) et d) valeur morale des passions.
11. Conférence pour la fête de Saint Vincent Pallotti (sans titre ; à la place, dans le manuscrit, il y a la mention : « Conférence suivante » - Le plan concis présente manifestement l'introduction à une reprise de la conférence précédente).
12. e) Les passions de l'irascible (bouillonnantes)
13. f) Nécessité de la lutte.
14. Psychologie de la jeunesse. »<sup>175</sup>

Grâce au contenu des conférences du Père Kentenich, les jeunes apprenaient à mieux se comprendre eux-mêmes, à perdre la crainte les uns des autres, et à s'ouvrir aux autres. Un des élèves commente en 1913 l'instruction dont il a fait l'expérience dans la section inférieure : « C'était chaque semaine une heure excellente que celle de 'l'instruction', comme on l'appelait, et que nous donnait aussi le Père aumônier. Tous les élèves s'en réjouissaient, parce que toute l'heure se passait surtout en questions et réponses. »<sup>176</sup> Au début de leur travail commun, le Père Kentenich les invite à exprimer librement leur opinion, et il les encourage en leur prêtant pour ainsi dire sa voix pour énoncer leurs pensées et leurs perceptions :

« Nous commençons aujourd'hui le voyage de recherche à l'intérieur de nous-mêmes. Mais tout d'abord, il pourrait être utile de prêter attention à une objection ... que je sens monter chez l'un ou l'autre d'entre vous. Et c'est celle-ci : 'Pourquoi nous introduire dans un monde d'idées tout nouveau - et avec ça, de nous encombrer encore de tant de bazar et de bricoles savantes !' Que puis-je répondre à cela ? Eh bien nous ne vivons plus au temps de notre grand père. Celui qui jette ne serait-ce qu'un rapide coup d'œil à la vie associative de nos villes et de certains villages dans les régions industrielles, où il y a un curé qui connaît notre temps et ses besoins... celui-là sait combien est abondante la matière offerte dans les divers domaines de la connaissance aux classes sociales ordinaires. Il sait aussi comment les membres des congrégations, dans les lycées et les universités, sont initiés aux problèmes modernes les plus difficiles. Et nous devrions nous rester en arrière, et redouter l'effort de réflexion dans des domaines ignorés jusque là ? Nous avons encore suffisamment confiance en nous, et conscience de notre rang pour cela. Bien plus ! On appelé l'être humain l'animal insatiable des causes [rastlose Ursachentier]. Tout un chacun sent en lui, comme Saint Augustin, une puissante faim de vérité. Pourquoi - pourquoi - c'est ce qui retentit toujours en lui, tant qu'il n'est pas devenu un perroquet stupide [und Nachtreter], ou un je-sais-tout superficiel - ou pour mieux dire, un je-ne-sais-rien. Plus l'esprit est instruit, plus est pressant le désir du « pourquoi », également en ce qui concerne le monde intérieur, ... d'une information sur nous-mêmes accordées à notre culture. Les explications que nous recevions jusqu'ici ne suffisent plus. Les concaténations et les implications [Verkettungen und Verwicklungen] sont devenues en nous trop multiformes. »<sup>177</sup>

### 31 Devenir libre de l'intérieur

---

<sup>a</sup> NdT Dans le catéchisme, l'expression complète est « Sinnliche Strebevermögen », et non « sittliche Strebevermögen ». Dans le doute, je préfère garder l'expression complète du catéchisme. Sinon, ça donnerait « l'appétit moral », ce qui n'est pas usuel... Hum... du coup, c'est peut-être une erreur dans l'allemand...

<sup>175</sup> D'après F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, note 1 p. 64.

<sup>176</sup> J. Hagel, « Meine Erinnerungen... », 1960, cité dans H. Hug, « Vergangenheit einholen », Vol. I, p. 396.

<sup>177</sup> J. Kentenich, Conférence de début novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 65.

En s'adaptant aux perspectives qui intéressent les jeunes<sup>178</sup>, le Père Kentenich commence un travail méticuleux et ingrat pour les aider à se trouver eux-mêmes, dans lequel il amène à la lumière [befördert ans Licht] les difficultés spécifiques de la puberté.

« Maintenant, le travail le plus difficile, le plus important commence pour nous. Nous devons apprendre à mettre en valeur notre monde intérieur – aussi globalement et totalement que possible ; notre monde intérieur qui est, selon une parole célèbre, aussi inscrutable que la plus inscrutable des mers.

Les jours paradisiaques de l'enfance sont passés pour nous tous – en moyenne depuis l'âge de douze à quatorze ans. Depuis lors, ça fermente et ça bouillonne en nous comme dans un chaudron de sorcière. Ici, quelque chose bouge, là, quelque chose bouge. Une émotion chasse l'autre, une sensation provoque l'autre jusqu'à ce que tout, en nous soit complètement sens dessus dessous, une rudis indigestaque moles<sup>179</sup>. Par où commencer ? [Was nun beginnen] Que s'est-il passé en moi, que se passe-t-il en moi chaque jour ? Et comment cela va-t-il finir ? On ne se risque pas à épancher ses difficultés, ses combats, tout son cœur, dans le cœur d'un prêtre expérimenté et bienveillant, ou bien on a le malheur de ne pas être compris, saisi. Ainsi, la détresse intérieure augmente de jour en jour. Nulle part un secours, nulle part un refuge face aux coups de bourrasque.

Et pendant ce temps, on apprend et on étudie tout ce qui est possible et impossible. Mais on devient soi-même une énigme de plus en plus insoluble. On va se confesser – et on se confesse ... [tant et plus ? und beichtet nur so drauf los] – et on croit avoir surmonté ainsi de la façon la plus facile les conflits intérieurs. Ce qu'on ne peut pas décliner, on le considère comme neutre. Ce que je ne peux pas m'expliquer, je le considère comme un péché, alors j'ai fait ceci, et cela, et encore cela... Très bien. Les confessions sont valides. Mais – la main sur le cœur – est-ce que, de cette manière, nous avançons d'un seul pas ? Est-ce que ça nous sert ? Intérieurement, nous restons creux, sans autonomie, agités, malheureux. Que faisons-nous de notre faim insatiable de bonheur ? « Tout est vide et brûlé en ces lieux, repaire des fougueux orages » Et c'est là que nous devons plus tard porter le fardeau des autres, les conduire, leur partager notre richesse intérieure ? »<sup>180</sup>

En abordant les émotions intérieures, il amorce une première libération. Il commence surtout à libérer les jeunes de fausses conceptions qui, aggravées par les jugements d'éducateurs extérieurs à eux, présument vite d'un péché derrière chaque émotion intérieure.

« Chacun d'entre nous doit devenir une sorte de Christophe Colomb ou de Copernic de son monde intérieur. Nous devons chercher et chercher, jusqu'à ce que nous sachions, avec précision et exactitude : Ce mouvement vient d'ici ou de là. Si j'y cède, je ne pêche pas. Ceci m'est permis, cela non. En d'autres termes, nous devons apprendre à tracer avec précision la frontière entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Et alors, bien des préjugés, bien des craintes exagérées tomberont. Sans cela, nous ne pourrons jamais nous décider pour la vraie liberté. »<sup>181</sup>

Le rapport relativement crispé des jeunes à la sexualité avait un arrière-fond historique et social.<sup>182</sup>

---

<sup>178</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogiques 1932-1934, p. 180.

<sup>179</sup> Un paquet brut et indigeste.

« NdT Vers du poème de Schiller, « Le chant de la cloche », ici dans une adaptation inspirée de Gustave Fortin et Gérard de Nerval.

<sup>180</sup> J. Kentenich Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 43 sv.

<sup>181</sup> Ibid. p. 44.

<sup>182</sup> La société du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle avait refoulé la sexualité et fait d'elle un tabou. Cf. Andreas Laun, « Eglise et sexualité », dans : M. Müller (éditeur), « Plädoyer für die Kirche » (« Plaidoyer pour l'Eglise »), Aix la Chapelle, 1993, pp. 335-346. Dans le milieu chrétien, du fait de la réception de Platon par Saint Augustin et d'autres Pères de l'Eglise, on en est venu dès le quatrième siècle à une sorte d'hostilité envers le corps et les passions, qui a influencé la pratique pastorale. Cf. Alois Wolking, « Leib » (« Corps »), dans : « Neues Lexikon der christlichen

Le Père Kentenich cherchait à le combattre en ouvrant des chemins de dialogue et en instruisant les jeunes.<sup>183</sup> Il leur présentait la valeur objective de tous les domaines de la vie humaine [Seinsbereich des Menschen]. Pour lui, les passions<sup>184</sup> sont d'abord indifférentes. C'est ainsi qu'il déclare par exemple, à propos du charme qui émane de l'image « d'une personne de l'autre sexe habillée de manière séduisante », ou que l'imagination « concocte dans l'âme » :

« Mettez un sucre dans votre bouche, et les papilles seront agréablement stimulées. Tous les objets qui charment les sens sont du sucre pour notre appétit sensible. Si ce sucre est apporté à l'appétit sensible par la connaissance sensible<sup>185</sup>, il doit nécessairement se produire une sensation agréable, la joie... C'est quelque chose qui va de soi, c'est tout naturel – quelque chose qui est lié à notre nature. Nous ne pouvons pas plus nous défaire de cette sensation que nous ne pouvons nous défaire de notre nature, et donc, comme le dit la morale, nous ne pouvons pas nous défaire totalement de la perception de la tentation.

Et donc, comme c'est fou, déraisonnable, de devenir malheureux et inquiet lorsque cette sensation, cette perception surgit en nous à l'heure de la tentation. »<sup>186</sup>

Un homme qui a de fortes passions est un homme de valeur, insiste l'aumônier. Il l'avait déjà démontré par l'exemple des saints.<sup>187</sup> En même temps, dans la suite de la conférence, le Père Kentenich fait remarquer à l'aide d'exemples simples l'ambivalence des passions, la dynamique propre qu'elles peuvent développer, et les dangers qui y sont liés.

« Les passions sont de la plus haute importance en raison de leur influence incalculable sur l'intelligence et sur la volonté. Cette influence, nous l'avons déjà éprouvée à satiété ... L'amour rend aveugle, dit le proverbe. Quand on est entiché de quelqu'un, l'intelligence ne voit pas les côtés obscurs de la personne aimée, exactement comme la haine ne laisse rien de bon à l'objet haï. Ce sont les passions qui font de nous des crapules, elles aussi qui font de nous des saints, ou au moins des prêtres et des apôtres utilisables, lorsque nous les employons bien. Celui qui a de grandes et fortes passions, a la matière pour devenir un homme vaillant. Sans passions, il n'y aurait pas d'homme, sans grandes et fortes passions, pas de caractère fort, pas de grands hommes ; on ne parvient pas à une performance excellente. Qu'est-ce qui a élevé Saint Paul si haut au-dessus de ses contemporains ? Sa nature extrêmement passionnée n'y était pas pour rien. Il en est de même pour Moïse et Elie, Saint Athanase, Saint Cyprien, Saint Hilaire, Saint Jérôme, Sixte V, Dante et des centaines d'autres grands hommes. »<sup>188</sup>

Pourtant, ce ne sont pas seulement les inhibitions [Verklemmungen] et les préjugés qui limitent la liberté intérieure, mais aussi le côté imprévisible des passions, qui nuisent à l'harmonie intérieure de la personne et peuvent causer un déséquilibre des forces. Cette disharmonie ne reste pas sans effets sur le milieu dans lequel vit la personne. Elle a une influence sur l'entourage, dont les réactions se manifestent souvent par des difficultés dans le domaine relationnel. La répétition de

---

Moral », 1990, pp. 429-434, p. 430. Par contre, Saint Thomas d'Aquin, en s'inspirant d'Aristote, a valorisé de manière positive les lois propres de l'ordre naturel. Saint Thomas d'Aquin voyait la « personne » comme l'unité et l'union [Einheit und Ganzheit] de l'âme et du corps. Cf. Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, q. 75 art. 4 sv.

<sup>183</sup> Cf. A. Menningen, « Maria ganz zu eigen. Josef Engling – Mitbegründer Schönstatts » (« Tout à Marie. Joseph Engling – Cofondateur de Schoenstatt »), Vallendar-Schoenstatt, 1977, p. 150.

<sup>184</sup> Par « Passions » (en allemand, indifféremment, « Trieben », ou « Leidenschaften », NdT), J. Kentenich ne comprenait pas seulement l'instinct sexuel ou le besoin de manger, mais aussi, dans un sens élargi, toutes les forces motrices physiques ou psychiques de l'être humain.

<sup>185</sup> En allemand, « sinnliche Erkenntnis », où « sinnlich » (sensuel) a le sens de « sensible » (sinnenhaft).

<sup>186</sup> J. Kentenich, Conférence de janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 116 sv.

<sup>187</sup> Voir la citation suivante ci-dessous.

<sup>188</sup> J. Kentenich, Conférence de janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 117. Cf. Albert Marie Weiß, « Apologie des Christentums » (« Apologie du christianisme »), Vol. 1 : L'homme complet. Manuel d'éthique, Fribourg, 1905, p. 203.

ce processus [Kreislauf von Vorgängen] augmente la souffrance de beaucoup, et fait inconsciemment le jeu du démon [wird der Teufelskreis durchbrochen]. J. Kentenich en vient à ce contexte psychologique et d'autres semblables dans les conférences de 1912/1913 aux jeunes :

« Nous devons apprendre à traiter nos émotions, nos tendances, nos perceptions de telle manière qu'elles soient en harmonie. C'est notre premier devoir.

Y parviendrons-nous ? Autant que j'en aurai la force, je veux, dans les conférences, aborder tout ce qui peut servir d'une manière ou d'une autre à ce but. La charge de travail dont je me charge pour cela, vous ne la percevrez que plus tard. Il ne suffit pas de parcourir les domaines scientifiques que vous connaissez déjà, nous devons surtout nous familiariser avec les problèmes les plus difficiles de la philosophie qui s'y rapportent, l'histoire et la philosophie spéculative, la psychologie, la pathologie et la pédagogie, la morale et l'éthique ; la dogmatique et la sociologie. Ce n'est qu'ainsi que je me promets de tirer profit de notre travail commun. »<sup>189</sup>

Dans une conférence ultérieure, l'aumônier revient sur la question de savoir pourquoi l'homme devrait fondamentalement éduquer et conduire ses passions au moyen de son intelligence et de sa volonté :

« L'être humain est une créature étrange. Aucune autre ne vient au monde aussi démunie que lui, aucune n'a autant besoin du soutien d'autrui, ni d'autant de temps pour se développer que le seigneur de la création ... Tandis que l'animal est guidé par son instinct, sans conscience du monde, inconscient ... L'homme est libre, il agit avec conscience, il peut choisir les moyens qu'il veut employer pour ses buts.

C'est pourquoi ordinairement l'animal n'est pas immodéré du point de vue des passions. Son instinct lui dit quand il est temps de se satisfaire. L'homme, au contraire, n'a pas cette norme directrice, contraignante. Chez nous, les passions s'agitent de façon immodérée. Ce sont l'intelligence et la volonté libre qui doivent poser les limites nécessaires aux passions inférieures. C'est la volonté libre. Cette liberté est ce qu'il y a de plus grand, de meilleur, que nous, les hommes, nous ayons. »<sup>190</sup>

Durant le Carême 1913<sup>191</sup>, J. Kentenich augmente peu à peu les exigences éthiques et dirige aussi l'attention des jeunes vers la question du renoncement ou de la temporisation envers les passions :

« Notre intelligence, notre volonté, toutes deux doivent tempérer nos passions ... Il ne suffit pas de renoncer à ce à quoi nous devons absolument renoncer – ce qui n'est pas permis : nous devons aussi renoncer de temps en temps à quelque chose qui est permis. Pourquoi ? Nous ne sommes pas les hommes d'un instant, des éphémères. Le futur ne nous sourit pas non plus comme un ciel éternellement clair. Non, des nuages, de noirs nuages d'orage vont s'élever – en nous, et autour de nous. Ou bien à qui seront épargnées les heures difficiles, affreuses ? Sûrement pas à nous dans notre vocation. Et pour ce temps, nous avons besoin d'un surcroît, d'une réserve de force de caractère, d'énergie. Mais si auparavant nous n'avons jamais renoncé à quelque chose qui est permis, si nous n'avons pas rendu notre volonté libre par rapport aux passions inférieures plus que nécessaire – alors, en ces heures, nous n'aurons pas la force de contenir les passions [Klein zu halten], nous allons pécher, tomber, tomber bas, très bas. »<sup>192</sup>

En fait, au moyen de toutes les indications de ce genre, le Père Kentenich défend l'opinion selon laquelle il se trouve en l'être humain davantage de potentiel positif que souvent il ne le sait lui-

---

<sup>189</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 44.

<sup>190</sup> J. Kentenich, Conférence de février 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 127 sv.

<sup>191</sup> En 1913, le Carême allait du 5 février au 22 mars.

<sup>192</sup> J. Kentenich, Conférence de février 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 129.

même. Dès le début, il fait comprendre aux jeunes la valeur et la dignité de leur personne, et touche en même temps leurs nerfs juvéniles :

« Nous devons être des hommes au caractère libre. Dieu ne veut pas des esclaves de galères, il veut des rameurs libres. Que d'autres rampent devant leurs chefs, qu'ils leur lèchent les bottes et les remercient des coups reçus ! Nous, nous avons conscience de notre dignité et de nos droits. Ce n'est pas par crainte ou contrainte que nous nous soumettons à la volonté de nos supérieurs, mais parce que nous le voulons librement, parce que chaque acte de soumission raisonnable nous rend libres et indépendants. »<sup>193</sup>

## 32 De la valeur de l'être humain

A partir des diverses perspectives, l'aumônier montre combien l'homme a de valeur, en tant que créature de Dieu. « Je fais partie du monde corporel, j'ai une vie végétative, une vie sensitive, une vie intellectuelle. Je suis en vérité un microcosme, un monde en petit, le centre de toute la création. Saint Augustin n'a-t-il pas raison, lorsqu'il dit : Parler de l'homme signifie parler de l'univers. »<sup>194</sup>

A l'encontre du pessimisme anthropologique, tel qu'il était représenté par exemple par le piétisme<sup>195</sup>, et tel qu'il a marqué de bien des manières « l'ancienne école » et son paysage pédagogique, et où l'enseignement sur le péché originel était précisément cultivé pour justifier des formes d'éducation autoritaire, J. Kentenich offre une manière de voir l'être humain qui est un « optimisme anthropologique modéré »<sup>196</sup>. Il ne doit absolument rien avoir de bon en l'homme que la foi puisse saper. Dois-je en donner la raison ? ... La nature humaine a certes été affaiblie par le péché originel, mais elle ne s'est pas effondrée. Il y a encore beaucoup de bien dans l'homme. »<sup>197</sup>

Cette foi dans ce qu'il y a de bon dans l'homme est restée intacte pour J. Kentenich lui-même au camp de concentration de Dachau.<sup>198</sup>

En découvrant et en déployant la dignité humaine, il n'ignore pas les temps modernes et leur développement philosophique : « Tout ce qu'il y a de grand et de beau, tout ce que les quatre derniers siècles ont dévoilé de splendeur cachée de l'idée divine sur l'homme, nous voulons le recueillir soigneusement et le faire vivre dans notre aspiration [Streben]. »<sup>199</sup>

Le Père Kentenich voit et estime la connaissance psychologique et pédagogique des temps modernes dans la lumière de la révélation chrétienne. La conséquence de cette vue d'ensemble

---

<sup>193</sup> J. Kentenich, Conférence du 27 octobre 1912.

<sup>194</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 67 sv.

<sup>195</sup> Cf. par exemple à propos d'August Hermann Francke : Herwig Blankertz, « Die Geschichte der Pädagogik : Von der Aufklärung bis zur Gegenwart » (« L'histoire de la pédagogie : des Lumières jusqu'à aujourd'hui »), Wetzlar, 1982, pp. 48-54 ; Albert Reble, « Geschichte der Pädagogie » (« Histoire de la pédagogie »), Stuttgart (15<sup>ème</sup> édition revue), 1989, pp. 128-135.

<sup>196</sup> J. Kentenich, Conférence du 30 décembre 1967, dans : Ibid. Conférences de Noël 1967, publié comme manuscrit par l'Institut séculier des Sœurs de Marie de Schoenstatt, Vallendar, sans date, non édité (ASM).

<sup>197</sup> J. Kentenich, Congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, p. 242. Dans le même congrès, il invite les participants à « garder la foi dans le bien qu'il y a dans l'homme ... en dépit d'innombrables déceptions, ... même s'il y a beaucoup d'erreurs. » Idem, *ibid.*, p. 243.

<sup>198</sup> Cf. J. Kentenich, Allocutions à Enabeuren du 20 avril au 18 mai 1945, dans : Idem, « Unsere marianische Sendung » (« Notre mission mariale »), édité par l'Institut séculier des Sœurs de Marie de Schoenstatt, Rottenburg-Liebfrauenhöhe, 1982, pp. 197 sv., 217 sv. Il s'agit d'allocutions qu'il a données immédiatement après la libération de ses trois ans et demi de détention.

<sup>199</sup> J. Kentenich, « Oktoberbrief 1949 an die Schönstattfamilie » (« Lettre d'octobre 1949 à la famille de Schoenstatt »), édité par l'Institut séculier des Sœurs de Marie de Schoenstatt, Vallendar-Schoenstatt, 1970, pp. 92 sv.

était un certain scepticisme vis-à-vis de toute pensée utilitaire ou de toute pensée de succès en pédagogie.<sup>200</sup>

Cette disposition de base, dans laquelle la pédagogie est inséparablement liée à des implications théologiques, n'établit pas la dignité de l'homme seulement d'un point de vue objectif, mais aussi la valeur individuelle subjective de tout être humain. Le Père Kentenich transmet cette conviction oralement dans ses conférences, il la donne aussi dans la vie pratique sous les traits de la pédagogie de l'attachement aux jeunes par son estime individuelle. Du fait qu'il se trouve toujours personnellement à leur disposition pour toute question, il ne leur prouve pas seulement combien ils sont importants pour lui, mais il leur permet vraiment de s'épanouir dans leur originalité, et il ouvre les jeunes à des valeurs supérieures. J. Hagel donne un témoignage à propos de l'accompagnement personnel et de la direction spirituelle :

« Durant ces années-là, chaque garçon doit mener de grands combats pour sa maturité morale. Alors pour nous, dans ces difficultés, c'était une aide merveilleuse de pouvoir aller chez le Père aumônier. Même s'il y avait des difficultés dans la maison paternelle, le Père aumônier devait tout savoir, et il trouvait alors toujours le mot juste pour aider et consoler. Le Père aumônier était toujours là pour ses élèves. »<sup>201</sup>

A. Menningen raconte avec quelle originalité le Père aumônier entrait dans les détails. Aussi bien en ce qui concerne le soi-disant problème, les doutes supposés sur la foi, qu'à propos de son mal du pays, il en résulta une réaction du Père Kentenich tout à fait adaptée à lui personnellement, et qu'il racontait volontiers jusqu'à la fin de sa vie.<sup>202</sup>

### 33 Pédagogie de l'idéal et noyau de la personnalité

En s'appuyant sur Léon Tolstoï<sup>203</sup>, le Père Kentenich illustre par l'image du mécanisme la finesse individuelle de la psyché humaine, qui n'est pas à prendre en compte seulement dans l'accompagnement pédagogique des autres, mais justement aussi dans l'auto-éducation :

« L'intérieur humain peut être comparée à une montre. Ce qui veut dire que nous sommes nos propres horlogers, nous-mêmes, et nous devons réparer nos propres et délicats rouages intérieurs. Tolstoï (né en 1828, le romancier russe remarquable, représentant du réalisme russe. Par ses profondes analyses de l'âme, il fait partie des plus grands psychologues de la littérature mondiale. Il rejette toute religion positive (instituée), et a élaboré sa propre vision du monde...) nous explique plus précisément ce travail de réparation dans sa comparaison de « L'horloger ». D'abord, il faut rechercher consciencieusement la cause du dommage, puis les éléments tordus doivent être remis dans la bonne position, jusqu'à ce que chaque petite roue s'adapte bien aux autres et cesse de craquer et de grincer. Mais tout cela se passe avec beaucoup de douceur. Qu'est-ce que cela donnerait d'y aller avec le marteau, dès que quelque chose s'arrête ou va trop vite. La montre serait vite réduite en morceaux. Nous ne parvenons que peu à peu à la conviction que l'âme humaine est une réalité bien plus fine et tendre qu'une montre. C'est pourquoi aussi elle est si facilement troublée ; c'est pourquoi il est souvent si difficile de découvrir la véritable cause de ce désordre, surtout que chaque âme en particulier est tout autre, non pas selon sa nature, mais selon ses dispositions. Cela tient à son hérédité, à son éducation, et aux circonstances dans lesquelles

---

<sup>200</sup> Cf. J. Kentenich, Congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, p. 64.

<sup>201</sup> J. Hagel, « Meine Erinnerungen... », 1960, dans : H. Hug, « Vergangenheit einholen », Vol. 1, p. 401.

<sup>202</sup> Cf. Joachim Schmiedl, « Alexander Menningen, Sein Leben und Wirken (1900-1994) » (« Alexandre Menningen, Sa vie et ses œuvres »), Schoenstatt-Vallendar, 2000, pp. 19-22.

<sup>203</sup> Selon Hans Scheuerl, Léon Tolstoï est considéré comme un maître à penser et un pionnier russe de la pédagogie réformée. Cf. H. Scheuerl, « Geschichte der Erziehung. Ein Grundriss » (« Histoire de l'éducation. Un précis »), Stuttgart, 1985, p. 125.

nous vivons, et surtout à l'attitude que nous avons prise dans l'œuvre si importante de notre auto-éducation. »<sup>204</sup>

Dans les contacts avec les jeunes et dans les conférences individuelles, il s'agissait pour le Père Kentenich leur faire prendre conscience de leur valeur individuelle, de leur originalité et de leur caractère unique.

« Nous ne voulons pas renoncer à notre nature, nous ne voulons pas sacrifier notre individualité, la marque propre que la nature a donnée à notre être et à notre agir. Nous ne devons donc pas nous conduire d'une manière unique, nous ne devons pas être la pâle imitation d'un modèle, nous ne devons pas être des copies, mais chacun de nous doit être un original. Je n'ai pas les mêmes capacités et les mêmes dispositions, ni les mêmes passions et les mêmes difficultés, ni le même intérêt pour ceci ou cela que toi. C'est pourquoi aussi je ne peux pas appliquer les mêmes astuces que celles que tu appliques pour réparer ta montre. Ma montre, mon intériorité est tout à fait différente de la tienne. J'ai mon individualité et tu as la tienne propre. Chacun de nous doit former son individualité, et alors chacun d'entre nous devient une personne accomplie, bien que nous soyons tous différents les uns des autres et devons le rester. Alors, et seulement alors, il peut y avoir une véritable joie au travail, qui ne paralyse jamais notre activité. Vouloir imiter quelqu'un d'autre, sans vouloir tenir compte de son individualité, c'est un misérable collage [Papparbeit], ce n'est qu'une apparence extérieure, qui laisse l'intérieur totalement insatisfait, et, par suite, ne nous permet pas de devenir des personnalités unifiées intérieurement et extérieurement, des caractères vraiment forts. Je ne sais pas si vous comprenez cette idée. Nous y reviendrons plus tard en détail. Aujourd'hui, je voulais seulement vous la signaler pour vous prévenir d'un écueil qui menace peut-être quelques-uns d'entre vous. Mais qu'il soit dit à tous que chacun doit étudier et réparer son intérieur. C'est pourquoi nous devons toujours nous demander : Ce qui a été dit vaut-il aussi pour moi ? Quelle expérience en ai-je fait jusqu'ici ? Quels moyens dois-je appliquer pour mettre ma montre tout à fait en état de marche ? Ce que nous disons ici ne vaut pas toujours pour tous. Mais il y aura pourtant toujours quelque chose pour chacun. Et ce quelque chose, chacun doit le trouver et le faire fructifier pour lui-même. »<sup>205</sup>

Le Père Kentenich indique ici, dès le printemps 1913, ce qui sera lié plus tard au thème de l'idéal personnel.<sup>206</sup> La direction personnelle prenait selon les cas bien des formes. C'est ainsi que Karl Kubisch, un élève qui était particulièrement timide, raconte comment le Père Kentenich l'invita justement à être l'un des premiers à faire un exposé à ses camarades :

« Une fois lancé officiellement le travail sur soi-même [öffentliche Selbstbetätigung], il fut aussi poursuivi. Je présentais aussi un exposé, l'un des premiers de notre cours, mais pas le tout premier. Le Père aumônier me donna un cahier de « L'envoyé du Cœur de Jésus », un jour où j'étais dans sa chambre, et me fit remarquer un article, « Per Mariam ad Jesum »...

Est-ce que je ne voudrais pas faire un exposé là-dessus ? J'acceptais. Lorsqu'il arriva qu'une discussion aborde cette pensée, il dit de sa place : « La prochaine fois, Kubisch nous fera un exposé là-dessus ». Tous me regardèrent étonnés : J'étais très embarrassé par mon entreprise. Maintenant, j'étais engagé. Ça me coûta beaucoup de peine jusqu'à ce que ce soit terminé. Quand le moment décisif et l'heure difficile furent venus, ça avait déjà sonné, et tous étaient déjà presque arrivés en haut, je me tenais toujours en bas dans la petite chapelle derrière les sapins, et je sténographiais encore dans mon petit cahier.

---

<sup>204</sup> J. Kentenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 91 sv.

<sup>205</sup> J. Kentenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 92 sv.

<sup>206</sup> Voir ci-dessous.

• NdT On trouve, pour « Selbstbetätigung », une traduction dans une étude sur Marx qui propose « manifestation de soi »... Le mot est sans doute à rapprocher plutôt de la pensée d'Adolphe Ferrière, « L'école active », et donc de Pestalozzi.

Si Brenzinger n'était pas venu, et ne m'avait poussé moralement et physiquement, je serais resté en bas, et j'aurais laissé la rencontre se passer devant une estrade vide : ... Comme un agneau sur l'échal du boucher, je me laissai conduire, le ventre noué par la crainte. Le beau sujet était passablement alourdi par mes longues réflexions. Mais l'effroi était surmonté, une brèche s'était ouverte dans le mur de la timidité, pas seulement pour moi, mais pour toute la classe, et le travail sur soi s'était frayé la voie. »<sup>207</sup>

En développant la conscience de la valeur personnelle, le Père Kantenich éveillait et motivait la décision autonome des jeunes et leur idéalisme. A ce sujet, il leur explique dans une conférence : « Car seul ce qui est librement voulu est une pousse native [bodenständiges Gewächs] dans le cœur de l'homme ; et seul ce qui a de profondes racines peut résister aux méfaits du temps. Tout le reste se défeuille comme une étiquette décollée. »<sup>208</sup>

Ce « librement voulu dans le cœur de l'homme » nécessitait une pédagogie qui poussait les élèves à aller au-delà du simple accomplissement de son devoir, à la limite de ce qui est permis.

« C'est pourquoi l'un des chapitres les plus importants dans l'éducation de l'homme nouveau est celui de l'éducation de la liberté. ... Si vous vous rappelez que l'éducation à la liberté est la partie essentielle de la pédagogie de l'idéal, deux mots doivent alors résonner dans votre âme. ... La pédagogie de l'idéal est une éducation à la générosité<sup>209</sup>, pas une simple éducation au devoir. ... La pédagogie de l'idéal inclut une pédagogie du devoir, mais elle va plus loin. »<sup>210</sup>

Dans la présentation des premiers temps de Schoenstatt, F. Kastner fait remarquer à ce sujet que la pédagogie de l'idéal complète le « Tu dois, donc tu peux », par le « tu peux, parce que tu aimes »<sup>211</sup>. Il est vrai que J. Kantenich donne le primat à l'amour. Il ne parlerait pas d'un complément, mais d'un substitut. « Tu peux, parce que tu aimes » devient, en tant qu'impératif, l'une des bases de « l'alliance d'amour »<sup>212</sup>, parce que seul cet impératif – plutôt qu'une pédagogie du devoir – permet le vis-à-vis d'un partenariat dans l'alliance d'amour.

La forme individuelle de la « pédagogie de l'idéal »<sup>213</sup>, une autre des étoiles directrices de la pédagogie de J. Kantenich, culmine dans ce qu'il a développé par la suite avec les jeunes sous le mot d'ordre d'« idéal personnel »<sup>214,215</sup>. La notion de caractère, signalée dans la conférence

---

<sup>207</sup> K. Kubisch, « Erinnerungen aus der Kongregationszeit 1941-1918 », 1936. (ASM)

<sup>208</sup> J. Kantenich, Conférence de juillet 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 169 sv.

<sup>209</sup> NdT : Hochgemutheit... J. Kantenich utilise pour exprimer le contenu de ce mot diverses expressions telles que Hochherzigkeit, Grossmut, Generosität, entre autres. En français, on pourrait dire générosité, comme traduit ci-dessus, ou grandeur d'âme, magnanimité.

<sup>210</sup> J. Kantenich, Conférence du 26 février 1952, Brasilien-Terziat III, pp. 13 sv. (ASP)

<sup>211</sup> F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 32.

<sup>212</sup> Cf. Monika Treese, « Leben aus dem Liebesbündnis. Zur Theologie und Spiritualität des Schönstätter Liebesbündnis » (« Vivre de l'alliance d'amour. Sur la théologie et la spiritualité de l'alliance d'amour de Schoenstatt »), Vallendar-Schoenstatt, 1984 ; Herbert King, « Liebesbündnis. Impulse zum Umgang mit der Spiritualität Schönstatts » (« Alliance d'amour. Contribution à la découverte de la spiritualité de Schoenstatt »), Schönstatt-Vallendar 1989 ; L. Penners, « Liebesbündnis » (« Alliance d'amour »), in: SchLex, 1996, pp. 229-233.

<sup>213</sup> Cf. L. Penners, « Eine Pädagogik des Katholischen », pp. 94-100 ; E. Frömbgen, « Idealpädagogik » (« Pédagogie de l'idéal »), dans : SchLex, 1996, pp. 169-174 ; H. Hug et al., « Unser größter Schatz », pp. 95-125.

<sup>214</sup> Sur la notion de « l'idéal personnel » selon J. Kantenich, voir, entre autres : A. Menningen, « Die Erziehungslehre Schönstatts dargestellt am Lebensbild Josef Englings », Limburg, 1936, pp. 22 sv. ; A. Schmitt, « Mein persönliches Ideal », Speyer, 1935 ; idem, « Willensschulung », Speyer, 1935, pp. 45 sv. ; Friedrich Schneider, « Die Selbsterziehungslehre Schönstatts », dans : idem, « Die Selbsterziehung. Wissenschaft und Übung », Einsiedeln, 1936, pp. 158-168 ; idem, « Selbsterziehung als Selbstverwirklichung », dans : « Hochland 35 » (1937/38) pp. 465-474 ; W. J. Revers, « Persönlichkeit und Vermassung. Eine psychologische und kulturanthropologische Studie », Würzburg, 1947, p. 133 ; F. Schneider, « Das 'Persönliche Ideal' », in: « Praxis der Selbsterziehung », Freiburg, 1952, pp. 246-265 ; Hans M. Czarkowski, « Psychologie als Organismuslehre. Joseph Kantenich und die moderne Psychologie unter besonderer Berücksichtigung der Tiefenpsychologie », Vallendar-Schoenstatt, 1973, pp. 58 sv. ; Rudolf Ammann, « Unterwegs zum Ich », Vallendar-Schoenstatt (4. erw. u. überarb. Aufl.), 1992 (1. Aufl. 1977), pp. 20-98, pp. 145 sv. ;

d'ouverture comme idéal moral, désigne ici la marque irremplaçable, profondément personnelle et individuelle d'une personne, le « noyau de la personnalité »<sup>216</sup>. Sur ce point, le Père Kentenich expliquera plus tard : « Ce qu'il y a de plus fondamental [urwüchsig basique] dans le fait d'être homme [Menschseins] consiste en ce que nous avons une personnalité [Persönlichkeitskern], que nous constituons une originalité et que nous la cultivons. »<sup>217</sup>

Dans les congrès pédagogiques, il explique par la suite sa conception de la personnalité humaine telle qu'il l'a déjà enseignée aux jeunes dans les premiers temps de Schoenstatt, et transposée dans sa pédagogie : la complexité de la nature humaine contient le danger que les forces corporelles, psychiques et spirituelles divergent tellement dans l'individu que chacune des forces suive son propre chemin. Pourtant, chacune des trois couches s'enracinent dans le noyau de la personnalité.<sup>218</sup> Plus tard, le Père Kentenich décrit aussi la personnalité centre de l'être personnel [personale Seinsmitte – hélas utilisé aussi par le bouddhisme occidental] de l'homme. Il était convaincu que beaucoup de personnes ne déploient jamais leur personnalité parce qu'ils n'ont reçu aucune indication pour le faire.<sup>219</sup> Il manque la motivation d'un idéal personnel, qui stabilise le noyau de la personne. C'est pour cela que bien des motifs d'agir proviennent de l'extérieur, et non pas de l'individu lui-même.

L'éducation elle-même, selon une critique ultérieure de J. Kentenich, ne se concrétise souvent au quotidien que comme une « pédagogie de l'acte », comme une pure pédagogie de l'action, qui, selon les circonstances changeantes, attend ou exige de celui qui est éduqué certaines actions.<sup>220</sup> Le Père Kentenich, par contre, ne donne aucune directives aux jeunes. Car, ainsi qu'il l'expliquera plus tard, les actes qui en résultent ne favorisent ni le renforcement de la personnalité, ni la formation des mentalités.<sup>221</sup>

« Chez les gens normaux, les actes s'accroissent toujours à partir des habitus, et produisent, dans une certaine mesure, lorsqu'ils sont accomplis, un approfondissement de l'habitus. Habitus fit per repetitionem actuum.<sup>222</sup> Il n'en est pas le cas chez l'homme actuel. Aujourd'hui, tout se mesure à la puissance d'impression, à la puissance de réaliser des actes [eindrucksmächtig, aktmächtig]. Un acte suit l'autre, sans qu'ils créent une mentalité, sans qu'ils découlent d'une mentalité ou d'un habitus. »<sup>223</sup>

En 1952, au Brésil, il explique son objectif pédagogique dans ce qu'on appelle l'instruction des Pères Pallotins :

« La pédagogie de l'idéal ... est une pédagogie de la disposition<sup>†</sup> et non des actes ... Mais comme l'homme moderne agit d'une manière tellement orientée vers les actes [aktmäßig], alors l'esprit agit aussi sans réflexion, sans décision personnelle : il ne décide pas intérieurement.

---

Angelika Schulz, « Identitätsbildung. Der Pädagoge Pater J. Kentenich und die Identitätstheorie von Erik H. Erikson », Vallendar, 1995, pp. 74-79 ; Erika Frömbgen, « Persönliches Ideal », dans : SchLex, 1996, pp. 306-310.

<sup>215</sup> Voir ci-dessous.

<sup>216</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogiques 1932-1934, p. 95.

<sup>217</sup> J. Kentenich, « Predigten aus Milwaukee » (« Sermons de Milwaukee »), Vol. 4, revu par G. M. Ritter, Vallendar, 1970, p. 29.

<sup>218</sup> Cf. J. Kentenich, Congrès pédagogique 1951, p. 70.

<sup>219</sup> Cf. J. Kentenich, Congrès pédagogique 1951, pp. 45 sv.

<sup>220</sup> Ibid., pp. 154 sv.

<sup>221</sup> Ibid., p. 161.

<sup>†</sup> NdT En allemand, il y a ici « Haltung », attitude, mais dans le contexte il semble préférable de garder le mot latin d'habitus, plus près du sens, et relativement employé en français. « Manière d'être, aspect général (de quelqu'un, de quelque chose) » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

<sup>222</sup> L'habitus est produit par une répétition des actes.

<sup>223</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogique 1950, p. 158.

<sup>†</sup> NdT Gesinnung... traduit ici en fonction du contexte. En soi, ça peut vouloir dire « sentiment », « conviction »... Mais « gesinnt » a bien le sens de « disposé ».

Jusqu'où peut aller cet agir uniquement orienté vers les actes, vous devez l'étudier à partir des SS des années passées... Comment vous expliquez-vous cela : Le chef arrive, et donne l'ordre : Mille hommes ici ! En joue ! Abattez-les tous ! Et sans sourciller, ils l'ont fait. Lorsque la mitrailleuse a tiré, il se retourne : les enfants sont là ; il peut leur offrir je ne sais quoi avec l'air le plus aimable. Pouvez-vous comprendre comment la manière d'agir selon les actes est une juxtaposition ? ... Vous voyez, ni dans un cas ni dans l'autre une décision de la conscience n'a précédé : dans un cas, il agit simplement en donnant l'ordre, dans l'autre cas, il suit son instinct. Vous voyez, ni dans un cas ni dans l'autre, il n'y a de croissance à partir d'un habitus, et donc pas non plus d'approfondissement de l'habitus. »<sup>224</sup>

L'éducation de la personnalité rend la personne capable d'un habitus moral par lequel il apprend à décider de l'intérieur, libre par rapport à des ordres extérieurs ou à des comportements instinctifs irréfléchis. « Une saine conscience de soi et des valeurs »<sup>225</sup> fait partie intégrante du déploiement du noyau de la personnalité, qui est le soubassement de l'habitus.

Se réjouir de soi-même et de sa propre originalité en fait partie également. Faire croître cette originalité et perfectionner la personnalité au moyen de l'idéal personnel, ce sera l'objet du travail commun d'éducation des années qui suivront.

On ne peut pas dire exactement quand la notion d'idéal personnel a surgi pour la première fois à Schoenstatt. Ce qui est sûr, c'est que la pensée fondamentale d'une sainteté originale et d'une identité propre développée de manière personnelle est apparue dès la première conférence du Père Kentenich.

En 1915, J. Engling, un élève qui se trouvait maintenant au service militaire, se mit à écrire des notes sur son idéal personnel dans son journal de guerre.<sup>226</sup> Mais ce n'est qu'après 1917 que la notion elle-même trouve une diffusion officielle, au moyen du journal « MTA ». <sup>227</sup> L'extrait de lettre suivant, publié dans « MTA », indique que la recherche de l'idéal personnel suscitée par l'aumônier, était déjà pratique courante en 1915/16, et qu'elle occupait fortement les élèves.

« L'idéal personnel.

Cher Confrère ! Je dois te fournir de la matière pour ta lettre de groupe. Je le fais volontiers ... Celui qui est parvenu à une certaine hauteur dans sa quête constante de la perfection remarque bien vite qu'il ne suffit pas de tendre tous ensemble vers un idéal commun. Il doit s'y ajouter un idéal personnel, qui donne à toute notre vie une direction bien ciblée, une impulsion et de l'enthousiasme. Il est de grande importance de ne pas se tromper ici. Les dispositions naturelles, et surtout les passions principales et l'attrait de la grâce, doivent être soigneusement examinés. Sinon, on produit quelque chose d'artificiel et d'arbitraire. Une chimère, qui fond au premier contact avec l'âpre réalité, et est donc incapable d'agir dans notre vie pratique de manière constructive et organisée. Comme condition préalable indispensable, je pourrais indiquer un travail personnel assidu et la consultation de l'accompagnateur spirituel. ... « En tout cas, une vie

---

<sup>224</sup> J. Kentenich, Conférence du 25 février 1952, Brasilien-Terziat II, pp. 194 sv. (ASP)

<sup>225</sup> J. Kentenich, « Oktoberbrief 1949 » (« Lettre d'octobre 1949 »), p. 166.

<sup>226</sup> Cf. J. Engling, « Tagebuchnotizen » (« Notes intimes »), Vol. 1, pp. 138 sv.

<sup>227</sup> Cf. MTA 2 (1917), N° 7/8 du 15 octobre 1917, p. 53, où il est déjà utilisé comme une notion bien établie : « Au lever, on fait le signe de Croix, et on renouvelle l'idéal personnel. » En outre, MTA 3 (1918), N° 9 du 15 novembre 1918, p. 69. Ainsi, l'idée de l'idéal personnel est née indépendamment de la notion homonyme qu'Edouard Spranger a utilisée dans son œuvre « Lebensformen. Geisteswissenschaftliche Psychologie und Ethik der Persönlichkeit » (« Formes de vie. Psychologie scientifique et éthique de la personnalité »), Halle 1930, et idem, « Psychologie des Lebensalters » (« Psychologie de l'âge »), Leipzig, 1926 (1ère édition 1924). NdT Il est intéressant de remarquer que Spranger s'est intéressé aussi à Pestalozzi...

· NdT Mitsodale – déjà rencontré dans les traductions concernant Joseph Engling. Sodality ayant le sens de confrérie, sodales peut donner confrère...

réellement personnelle ne peut être constatée que là où la grande tendance d'une pensée dominante se manifeste comme principe énergétique de sélection vis-à-vis des attraits de la vie. » ... Hans Wormer voulait donner à son idéal personnel un contenu précis. Dans ses notes [de décembre 1915 au 10 juin 1916], on lit : ... « Lorsque, jusqu'ici, j'entendais et je voyais comment les autres avaient des idées et cherchaient à les mettre en œuvre, j'étais toujours aussitôt enthousiasmé de pouvoir moi aussi faire miennes des idées. C'est là qu'était l'erreur. Car une personne ne peut vivre que pour une idée, pour un idéal. Il ne fera jamais rien de grand, celui qui est plein d'idées diverses ... Je veux adopter une bonne idée, et la vivre entièrement ... Ma seule idée (mon idéal personnel) doit être... »<sup>228</sup>

La lettre est adressée à un ancien élève de l'internat qui se trouve maintenant au front. Par la suite, le Père Kentenich s'inspirera sans cesse de ce dont il est question ici, et qu'il décrira plus tard comme un « élément essentiel et émergent » de sa pédagogie.<sup>229</sup> L'idéal personnel est devenu une composante originale et essentielle de sa pédagogie de l'idéal, un fait unique dans le paysage pédagogique.<sup>230</sup>

A propos de la quête de l'identité la plus personnelle dont il s'agit pour chacun, un idéal se constitue ici qui va à la rencontre du besoin naturel d'auto-réalisation. Cet idéal dépend des dispositions, du caractère original, de l'histoire unique de chacun. D'un point de vue psychologique, le Père Kentenich définissait l'idéal personnel comme le trait principal ou la disposition générale de l'âme d'une personne, « comme une seconde nature, qui est en sommeil, mais qui entre immédiatement en activité lorsque l'objet correspondant lui est présenté. »<sup>231</sup>

Le fait que certaines valeurs nous « parlent » - des manifestations dans la nature ou dans l'art, dans le domaine interpersonnel, la réceptivité et la sensibilité vis à vis de certains « objets » - est déterminé à partir du « je » le plus personnel de l'individu, que l'idéal personnel influence. Personne ne cherchera un idéal qui ne lui corresponde pas totalement intérieurement. C'est pourquoi l'idéal personnel, lorsqu'on est parvenu à le reconnaître comme tel pour une personne déterminée, détermine de l'intérieur ses décisions et son agir. L'idéal personnel axe la personnalité sur un centre personnel de valeurs [inneren Wertmitte] : « Cette disposition spirituelle, cet idéal personnel, c'est précisément ce qui, dans la vie humaine, relie toute action à une pensée et à une attitude centrales. C'est ce qui, dans la vie humaine, fait d'une personne quelqu'un d'accompli, quelqu'un de grand, quelqu'un d'envergure. »<sup>232</sup>

Le Père Kentenich était convaincu que toute personne aspire à la globalité, à trouver en elle-même un abri assuré [geschlossen], et à l'harmonie intérieure. « L'idéal personnel répond au besoin d'assurance [Geschlossenheit] et d'harmonie de l'être humain, puis de développement sain et organique, et enfin de protection d'une saine individualité personnelle. »<sup>233</sup>

---

<sup>228</sup> Joseph Schütz, contribution du 27 juin 1918, dans : « Erbe und Aufgabe » (« Héritage et devoir »), IIème partie, pp. 269 sv.

<sup>229</sup> Cf. A. Schulz, « Identitätstheorien » (« Théories de l'identité »), p. 74.

<sup>230</sup> Le pédagogue salzbourgeois F. Schneider écrivait en 1938 : « La théorie et la pratique de l'idéal personnel présentée par (le mouvement de Schoenstatt) et également établie par lui de diverses manières semble à l'examen une synthèse créatrice entreprise par la conception catholique du monde et de la vie, à propos de ce qui a été pensé jusqu'ici sur le sujet, et expérimenté dans la réalité pédagogique. Je ne veux absolument pas dire ainsi que le Père de ce mouvement soit parvenu à l'enseignement éducatif actuel par une étude critique de toute la littérature qui traite de la problématique de l'idée transcendante et immanente de l'homme, et de ses conséquences pédagogiques. Plus d'un fait indique qu'elle est bien plutôt la faveur gracieuse d'un don psychologique et pédagogique. » F. Schneider, « Selbsterziehung als Selbstverwirklichung » (« Auto-éducation en tant que réalisation de soi »), Hochland 35 (1937/38), pp. 465-474, p. 472.

<sup>231</sup> J. Kentenich, Congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, pp. 208 sv.

<sup>232</sup> J. Kentenich, Congrès de pédagogie de la jeunesse, 1931, p. 210.

<sup>233</sup> J. Kentenich, « Allgemeine Prinzipienlehre der Apostolischen Bewegung von Schönstatt » (« Enseignement des principes généraux du mouvement apostolique de Schoenstatt »), 1927, reproduit en tant que manuscrit, p. 142, non édité.

Autant l'idéal personnel repose sur la base naturelle de l'individu, autant il est aussi guidé par un archétype [Inbild] que Dieu a de toute éternité de chaque être humain en particulier, et donc il repose aussi en quelque sorte en Dieu. Du point de vue philosophique, J. Kentenich explique l'idéal personnel comme « *idea exemplaris in mente divina praeexistens*, c'est à dire l'idée fondamentale de chaque être humain, subsistant de toute éternité dans l'Esprit Créateur en tant que norme ultime de l'ensemble de son être et son agir. »<sup>234</sup>

Dans la quête de l'idéal personnel propre à chacun, il s'agit donc toujours aussi d'évaluer quelle image idéale Dieu a de chaque personne en particulier. L'âme entre pour ainsi dire dans une correspondance intérieure avec Dieu telle qu'elle n'est possible qu'avec Lui. La question décisive – à côté de celle de l'identité propre, unique – est en même temps celle-ci : Qu'est que Dieu veut de moi personnellement ? Quelle est la mission qu'Il me donne en ce monde ? Dieu se communique dans la vérité du moi propre par les dispositions personnelles individuelles, l'histoire personnelle, et la conduite originale de la vie, par une interpellation intérieure [Angesprochensein]. Le Père Kentenich parle, dans une retraite de 1936 pour les Sœurs de Marie, d'un « ennoblissement rayonnant » de la personnalité :

« Il se produit au moyen de l'idéal personnel. Ici, vous devez surtout avoir ceci sous les yeux : C'est bien le plus beau de tout ce que nous avons vu dans une nouvelle lumière en ces jours : cette petite vérité, cette petite connaissance, qui allume en nous un si grand amour. Nous la connaissons. C'est avant tout notre idéal personnel. Qu'est-ce donc que l'idéal personnel ? Ce n'est rien d'autre qu'un amour de Dieu à coloration personnelle, originelle, et profond. »<sup>235</sup>

Sur le chemin de la découverte de soi-même, une vérité se déploie en tant qu'idée fondamentale personnelle, qui peut marquer toute la vie d'une personne et développer une énorme force de formation. Dans la même conférence de retraite, il explique à ce sujet :

« L'idéal personnel est pour moi une petite vérité saturée de valeur. ... Où est ma grande idée originale, ou ma petite idée ? Celui qui n'en a pas ne deviendra jamais une personnalité, il peut bien réaliser de grandes choses à l'extérieur et briller, mais il ne deviendra jamais saint. Il peut être une merveille de talent, il ne sera jamais une merveille de simple et silencieuse grandeur, il ne sera jamais une merveille de sainteté. ... On pourrait employer bien d'autres mots. Vous devez rester libres. Mais s'il vous plaît, il faut vous y tenir, vous devez le cultiver avec soin. ... Mon idéal personnel est une sorte de slogan pour moi. Vous avez peut-être déjà entendu parler de la force suggestive ... d'un hymne national, par exemple. Ce qu'un tel hymne national est pour la masse, ... l'idéal personnel doit l'être pour moi. Aussi je me réjouis que vous compreniez tous ce que je voudrais ; et pour l'essentiel, notre âme lutte de plus en plus pour parvenir à ce noyau ferme [ausgeprägt], selon l'expression d'un fort noyau de la personnalité. Nous luttons pour qu'adviennent des personnalités prononcées [ausgeprägt], et pour cela, un amour prononcé [ausgeprägt] et original doit brûler dans notre âme. ... L'idéal personnel... »<sup>236</sup>

Il décrit ainsi l'idéal personnel comme une forme tout à fait originale de l'amour de soi et de l'amour de Dieu.

Au début du XXème siècle, la perception pédagogique et psychologique de J. Kentenich anticipe largement sur son temps, surtout en ce qui concerne sa notion d'un caractère libre et ferme [ausgeprägt]. La vie consciente à partir d'un centre personnel ouvre la possibilité réelle d'un mode de vie et d'une participation sociale libres et autonomes, même au cœur d'un environnement opposé. Et c'est exactement ce qu'escomptait le Père Kentenich. Il voulait que les jeunes

---

<sup>234</sup> J. Kentenich, cité dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 144.

<sup>235</sup> J. Kentenich, Conférence de la retraite du 7 mai 1936, manuscrite. (ASM)

<sup>236</sup> Ibid.

deviennent capables de penser et d'agir d'une manière autonome et indépendante de leur entourage.

La première guerre mondiale, qui devait survenir deux ans après la conférence d'ouverture du Père Kentenich, allait disperser les élèves sur tous les fronts de l'Europe et les projeter dans le quotidien de la guerre, dévastateur et démoralisant ; elle se révélait comme un environnement diamétralement opposé à tous les idéaux qu'ils avaient eus jusque là. Autant le Père Kentenich était contre la guerre, et rejetait tout enthousiasme guerrier des jeunes tel qu'il était universellement répandu dans l'empire<sup>237</sup>, autant il ne pouvait épargner cette dure mise à l'épreuve aux plus âgés de l'internat.

Illustration 20 : Groupe de Confrères en uniforme

Illustration 21 : Le soldat et confrère Franz Lorscheid (2<sup>ème</sup> à partir de la droite) dans son régiment

Avec le commencement de la première guerre mondiale, il intensifia le travail avec l'idéal personnel. Le théâtre de la guerre et les casernes militaires reflétaient de manière classique une société de masse, bien organisée, menée par la discipline, et qui nivelait totalement l'individualité de chacun. En contraste, la communauté de la Congrégation mariale, maintenue malgré de grandes distances et le travail conséquent sur le profil personnel et l'idéal de sainteté montrent une autonomie et une indépendance spirituelles, morales et religieuses des élèves du Père Kentenich, qui ont mis à l'épreuve pour la première fois son concept pédagogique dans des conditions extrêmes.

Plus tard, le Père Kentenich dirige sa critique contre une société de masse, qui récupère l'individu et dissout le noyau de la personnalité, cette fois plus sur fond de guerre, mais dans la perspective d'une société complètement technicisée [medial technisierte], qui sait manipuler autrement la masse des hommes. Il vit très tôt combien dans le National-Socialisme l'individu pouvait être victime de la manipulation et de la suggestion de masse<sup>238</sup>, et cela, en raison du déficit de formation de la personnalité. Face à la société médiatique qui en a résulté, le Père Kentenich constatait dès 1950 :

« C'est comme si le volume spirituel de l'homme actuel avait rétréci. Les capacités spirituelles sont complètement appauvries. ... En outre, l'homme moderne est devenu un homme à films. Il est livré à l'impression extérieure, et ses capacités personnelles n'ont plus de relation organique les unes avec les autres. Cela donne l'impression que l'acte individuel n'est plus enraciné dans le noyau de la personnalité. C'est ainsi que nous nous trouvons devant un type d'homme qui représente en définitive un non-sens. S'il continue réellement à se développer comme cela a commencé, je pense que nous devons dire que, après-demain, nous nous trouverons devant la dissolution complète de la nature humaine. »<sup>239</sup>

---

<sup>237</sup> Dans sa conférence du 18 octobre 1914, J. Kentenich fait remarquer que ça ne lui plaît pas que « nos jeux et nos sports cherchent à se donner un air guerrier ». J. Kentenich, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », p. 298. De plus, il souligne : « Sans le péché, il n'y aurait pas de guerre. Cela vaut d'une manière générale, mais le meurtre actuel des peuples le démontre d'une manière particulière et indubitable. » (Ibid. p. 295) Lorsque A. Weber attrape une infection de la barbe durant son congé, J. Kentenich obtient personnellement du médecin chef de l'hôpital militaire qu'il ne reparte pas à la guerre, en lui faisant ce commentaire : « Tu n'as pas seulement un devoir envers ta patrie, mais aussi envers ta vocation (dans le sens d'un appel au sacerdoce). Effectivement, c'est ainsi que je dois au Père Kentenich de m'avoir sauvé de la guerre. » A. Weber, « Lebenserinnerungen », pp. 48 sv. Le Père Kentenich critiquait A. Menningen de s'être porté volontaire pour le service militaire. Cf. J. Schmiedl, Alexander Menningen, p. 29.

<sup>238</sup> A la question de l'Evêque Von Galen dans les années 1930 de savoir s'il ne pouvait pas y avoir un endroit dans le National-Socialisme qui puisse être approuvé d'un point de vue chrétien, le Père Kentenich répond qu'il ne connaît aucun endroit qui convienne pour l'eau du baptême. Cf. Père Joseph Kentenich, « Familie Gottes » (« Famille de Dieu »), conférences à Münster, revu par H. King, Bocholt, 1984, p. 71.

<sup>239</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogique, 1950, p. 45.

Les conséquences réelles d'une telle dissolution sont claires lorsqu'on suit par exemple le débat intérieur de représentants particuliers du National-Socialisme. C'est ainsi que le Commandant d'Auschwitz écrit dans son journal :

« Lorsque je me trouvais ainsi dehors la nuit, près des convois, près des chambres à gaz, près des feux, je devais penser souvent à ma femme et à mes enfants, sans pourtant les mettre davantage en relation avec tout le processus ... Oui, ma famille se trouvait bien à Auschwitz. »<sup>240</sup> [hatte es in Auschwitz gut]

J. Kantenich aborde en 1950, dans une conférence à des pédagogues, le fait de supporter d'une manière égale cruauté et sentiment, qui se manifeste dans la juxtaposition de bons et de mauvais comportements<sup>241</sup>, le même double langage ; il le reprend dans une autre conférence deux ans plus tard<sup>242</sup> :

« C'est ainsi qu'on peut expliquer en soi la discontinuité de la pensée, de la perception, de la volonté. Un SS par exemple, qui a abattu beaucoup d'hommes, se retourne, et « étreint le monde entier ». Ses actes ne proviennent pas d'un « fond ». C'est un homme qui n'est plus un homme, là, le noyau de la personnalité est totalement corrompu. »<sup>243</sup>

Ce qui a manifestement été clair très tôt pour le Père Kantenich, bien avant l'époque du National Socialisme, c'est le danger qui émane d'une société de masse, et qui menace la personnalité singulière. Seules de véritables personnalités sont en mesure de cultiver et d'incarner en elles-mêmes des valeurs chrétiennes sous une forme élevée. Le Père Kantenich en avait conscience : Sans un idéal, qui s'améliore sans cesse, l'homme ne peut pas stabiliser le noyau de sa personnalité, et donc encore moins atteindre une telle forme élevée et la maintenir de manière durable.

Pour le Père Kantenich, dans la notion de personnalités libres, l'aspect religieux est relié d'une manière originale à l'aspect éthique. D'après ses conférences, les saints ne sont pas des clichés stéréotypés, mais des personnalités, des caractères, qui cherchent chacun à atteindre un but spécifique et original dans leur vie, et qui sont animés par un grand amour.

« La tonalité de base doit toujours être l'amour. L'accord de fond, qui résonne, est ma particularité personnelle. La manière d'aimer va se manifester ainsi à ma façon personnelle, et autrement chez un autre ... Si je me suis développé selon la loi de la relation organique entre nature et grâce, je remarquerai bientôt que la sainteté ne rend pas les hommes semblables. C'est pourquoi elle est la meilleure protectrice de la particularité personnelle. »<sup>244</sup>

L'idéal de la sainteté, de la personnalité véritablement chrétienne, deviendra un thème qui traversera les conférences, et en définitive également l'histoire de la fondation du jeune mouvement comme un fil rouge.

### 34 Les saints – fine fleur de l'humanité

---

<sup>240</sup> Rudolf Höss, « Autobiographische Aufzeichnungen » (« Notes autobiographiques »), dans : Martin Broszat (Editeur), « Rudolf Hoess, Kommandant von Auschwitz », München, 1978, pp. 133 sv. Cf. Volker Ladenthin, « Normative Pluralität. Zur Kritik der absoluten Relativität », dans : VfWP 69 (1993), pp. 145-158, pp. 146 sv.

<sup>241</sup> Cf. V. Ladenthin, « Normative Pluralität », 1993, pp. 147 sv.

<sup>242</sup> Cf. Note 223.

° NdT aus einem Boden herauswachsen. Jeu de mot dont il est difficile de rendre compte. C'est à la fois pousser comme une plante enracinée dans le sol, et produire à partir d'un bon fond, ce qu'on est obligé de garder pour le français.

<sup>243</sup> J. Kantenich, Congrès pédagogique, 1950, pp. 158 sv.

<sup>244</sup> J. Kantenich, « Allgemein Prinzipienlehre der Apostolischen Bewegung von Schönstatt », 1927, pp. 134 sv.

Déjà, la deuxième conférence que J. Kentenich donna aux jeunes en tant qu'aumônier le 1<sup>er</sup> novembre 1912, fête de la Toussaint, avait pour thème : Les saints. Il commença par une blague, passa ensuite aux grandes figures de l'Antiquité, et termina la description de ses héros par la phrase suivante : « Les hommes, virils, d'acier et de fer, sont rares. Plus rares, bien plus rares sont les caractères forts, libres. »<sup>245</sup>

En référence à Diogène, qui déambulait sur la place du marché avec sa lanterne pour chercher des hommes, le Père Kentenich continue : « Ne devrions-nous pas prendre à Diogène la lanterne des mains, pour aller chercher nous-mêmes, pour voir réalisé le but vers lequel nous tendons ? Non, nous n'en avons pas besoin. L'Eglise, l'éducatrice de l'humanité instituée par Dieu, connaît la haute valeur éducatrice d'un exemple universel, ... c'est pourquoi elle vient à la rencontre de notre désir de la manière la plus large. Aujourd'hui, en la fête de la Toussaint, elle nous montre toute une galerie de figures de caractère : ce sont les saints. »<sup>246</sup>

Les jeunes du collège, comme beaucoup de leurs contemporains, se faisaient une idée très artificielle et stéréotypée de la perfection et de la sainteté. Le Père Kentenich les délivra de ces représentations artificielles, comme il le raconte plus tard à l'occasion d'un congrès d'hommes :

« Vous devez aussi vous imaginer que c'étaient autrefois des jeunes en plein âge ingrat ! Vous devez vous figurer ce qu'ils pouvaient comprendre par « sainteté » : avoir la tête penchée, les yeux renversés comme un merlan agonisant – c'est ainsi qu'ils se sont représenté la sainteté ! Et puis, naturellement, se promener avec toujours la discipline en main, les os brisés ... Vous savez bien ce qu'on pense à cet âge de ces choses. Et voilà qu'il s'agissait de sainteté ! Et quel genre de sainteté ? C'était aussi très clair : une sainteté particulière, de laquelle le monde s'approche aujourd'hui au moyen du Concile ... »<sup>247</sup>

Il importait à J. Kentenich de transmettre à ses élèves une autre perception de la sainteté. Ainsi, cinq jours après son entrée en fonction, il expose aux jeunes le type du saint moderne qu'il a lui-même intériorisé en vue, et leur construit un pont vers l'idéal de la sainteté en leur présentant des exemples concrets de saints avec leurs limites humaines :

« Oui, les saints sont la fine fleur de l'humanité, des caractères entiers, fermes, libres, sacerdotaux. Il ne nous sera pas difficile de l'admettre. Mais – eh bien, ce sont les saints. Leur exemple n'a aucune valeur pour moi, car je ne suis pas né saint. Cette opinion se base sur une grosse erreur. Celui qui parle et pense ainsi n'a pas encore réalisé que, pour leur propre auto-éducation, les saints

1. avaient les mêmes obstacles à surmonter
2. et les mêmes moyens à leur disposition

que nous.

Nous voulons nous en convaincre communautairement ... Il n'est pas rare que nous pensions que les saints étaient déjà saints au berceau, ou qu'ils sont devenus des caractères accomplis en jouant, tout au plus d'une façon miraculeuse et merveilleuse.

Certes, bien souvent, il est surprenant de constater que nous en savons peu de bien des saints – en particulier ceux des temps anciens. Mais la mer du monde avec ses tempêtes, ses combats, ses monstres dangereux, se cache derrière ces récits dépouillés.

Ou alors, les saints n'étaient-ils pas aussi des êtres humains, n'avaient-ils pas la même nature humaine que nous ? Qui pourrait le mettre en doute ? Nous pouvons d'autant moins douter qu'ils étaient affligés du péché originel ... Et ainsi, si nous ne savions rien d'autre des saints, sinon qu'ils

---

<sup>245</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 38.

<sup>246</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 38.

<sup>247</sup> J. Kentenich, Conférence du 31 octobre 1966, dans : Rudolf Ammann (Editeur), « Unsere Hoffnung sind die Väter » (« Notre espérance, ce sont les pères »), Vallendar, 1974, p. 132.

étaient des hommes, alors nous en saurions assez pour pouvoir nous convaincre qu'ils avaient à vaincre les mêmes difficultés que nous. Pourtant, nous en savons, Dieu merci, bien plus, en particulier des saints dont la vie a été étudiée et écrite dans des temps plus récents ... C'est Saint Basile, dont le nom convient admirablement à son esprit véritablement royal. De sa jeunesse à sa vieillesse, il n'a pas souffert seulement de grandes faiblesses physiques, mais aussi – on pourrait à peine le croire, s'il ne l'avouait lui-même – d'une mauvaise mémoire congénitale. Et avec cela, il est nerveux, très faible et facilement énervé. Chaque peine, chaque travail pesaient lourd sur sa santé, et il se passait à peine un jour où il n'ait pas toute une charge à porter à ce sujet. »<sup>248</sup>

J. Kantenich raconte les « tentations épouvantables » de Saint Jérôme, la santé extrêmement fragile de Saint Grégoire le Grand, la migraine continue de Saint Thomas d'Aquin, dont il dit ailleurs : « Soit dit en passant, Saint Thomas était si gros qu'on avait dû découper la table exprès pour lui, afin qu'il puisse manger à la même table que ses confrères. »<sup>249</sup> Et Saint Paul aurait eu à souffrir « sous le poids d'un état maladif constant ». « Quelle épreuve cela a dû être pour un tel esprit de devoir lutter contre la timidité d'un enfant pour parler, de commencer à trembler de peur, dès qu'il devait parler en public. »<sup>250</sup>

A côté de tous ses efforts pour mettre davantage en avant le point de vue purement éthique, et de ne traiter les thèmes religieux qu'avec retenue, J. Kantenich place aussi dès le départ l'idéal religieux des saints modernes dans le champ de vision de la jeunesse, et cherche à les y gagner :

« Les saints n'avaient-ils pas les mêmes faiblesses que nous ? ... Nous aussi, nous avons tous les jours la possibilité de tremper notre volonté en surmontant de grandes ou de petites difficultés. Comment hésitons-nous donc encore à mettre la main à la formation de notre caractère ? Il nous manque encore une chose. Nous devons vouloir, vouloir sérieusement. »<sup>251</sup> « Les saints », explique-t-il ensuite aux jeunes, « ont fait cet effort de volonté chaque jour. Ils ne sont rien d'autre que la bonne volonté canonisée de l'être humain. »<sup>252</sup>

Tandis que J. Kantenich présente aux jeunes la « galerie de figures de caractère », il dessine déjà en même temps par le choix des mots une image de saint qui porte des traits singuliers et qui met en valeur le naturel du saint particulier.

Plus tard, il soulignera dans un congrès pédagogique : « Mais ils doivent devenir des saints naturels. C'est pourquoi l'échelle de valeur naturelle doit toujours être prise en considération. »<sup>253</sup>

L'idéal de la sainteté comme incarnation d'une personnalité intégralement libre restera un thème de base pour lui. En outre il accorde de l'importance à la prise en compte intégrale de la nature humaine et de tous les processus naturels, aux dispositions spirituelles des jeunes. C'est pourquoi, dans les années 1950, il souligne dans un congrès pédagogique :

« En soi, nous les pédagogues, qui avons devant nous l'homme actuel, nous devrions être plus sûrs et plus avertis en ce domaine (celui des processus psychologiques). Si nous ne le sommes pas, alors nous appliquons assurément les anciennes vérités catholiques de manière faussée. Nous voulons éduquer des saints, et nous éduquons des hystériques. – Cela dépend énormément ... du fait d'être un peu spécialiste dans tous ces domaines, ou du moins, de parvenir à une certaine sûreté de perception. »<sup>254</sup>

---

<sup>248</sup> J. Kantenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 38.

<sup>249</sup> Ibid. p. 74.

<sup>250</sup> J. Kantenich, Conférence du 1er novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 40.

<sup>251</sup> J. Kantenich, Conférence du 1er novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 39 sv.

<sup>252</sup> Ibid. p. 41.

<sup>253</sup> J. Kantenich, Congrès pédagogique, 1931, p. 222.

<sup>254</sup> J. Kantenich, Congrès pédagogique, 1950, p. 177.

En tâtonnant, tendu vers cette sûreté de perception, l'aumônier rappelle sans cesse l'idéal de la sainteté à diverses reprises dans ses conférences. Déjà dans la première conférence sur le microcosme, il parle à nouveau de la sainteté : « Nous connaissons notre objectif, nous connaissons sa réalisation dans les saints. C'est pour cela que la décision a mûri en nous de nous mettre sérieusement à la quête et à la conquête de notre monde intérieur, en étroite collaboration avec notre maîtresse céleste. »<sup>255</sup>

La motivation de l'auto-éducation par l'idéal de la sainteté était osée et provocante. Du point de vue de la psychologie de la jeunesse, J. Kentenich s'adapte à la propension des jeunes à se distinguer et à se valoriser eux-mêmes, mais pour ainsi dire, il risque sans cesse radicalement le tout pour le tout. C'est ainsi que, dans la conférence de début décembre 1912 sur le processus de la connaissance dans l'homme, après que les jeunes se soient fait photographier sous la bannière de Marie, il explique que ce sera bientôt contemplé par les parents, les proches et les amis avec maintes représentations de l'imagination :

Illustration 22 : Tous les élèves, le 8 décembre 1912, devant l'entrée du collège

« Leur cœur va battre plus vite, leur imagination, dans une vision aimante, va peindre une belle image, ... notre image, nous, tels que nous serons dans quelques années, prêtres accomplis, travaillant à la conversion du monde avec Marie – par Marie pour le Christ.

Et nous, nous devons réduire à néant les attentes de nos parents, les espérances de Marie, du fait de notre mentalité d'esclaves !? Lorsque ça sent le feu, l'heure réclame des hommes virils. Déjà le signal du feu se trouve au firmament, rouge sang. Son aspect intense nous montre une indicible dépravation et un affaiblissement dans les domaines religieux et moral. Là, seuls des moyens extraordinaires peuvent nous aider, là, il ne peut y avoir que des personnalités, des caractères, des maîtres et des guides totalement affermis intérieurement. Sinon, vous serez vous-mêmes emportés par le flot boueux, et vous dépérerez misérablement, ou bien vous verrez impassibles, inertes, les bras croisés, comment des milliers, des millions de personnes courent avec certitude à leur perte ... L'esthète Kircher s'émerveillait un jour de ce que nous nous représentons toujours les saints du Moyen-âge avec chacun sa tête coupée à côté de lui. Il supposait que cela venait du fait qu'ils avaient leur centre en dehors d'eux-mêmes. Non, telle n'est pas la raison. La raison est la même que celle qui fait plier l'épi mûr. Ce n'est pas parce qu'ils avaient en dehors d'eux-mêmes le centre de leur pensée et de leur sentir, mais précisément parce qu'ils sentaient en eux une telle plénitude de vie qu'ils n'étaient pas en mesure de la saisir, parce qu'ils auraient voulu communiquer au monde entier la surabondance de la sainteté dont ils jouissaient en eux-mêmes ... Le séraphique mendiant d'Assise et la vierge de Lima pouvaient si peu contenir en eux-mêmes cette vie surabondante qu'ils auraient voulu transmettre leur amour et leur joie jubilante même aux loups et aux oiseaux. ... C'étaient des hommes et des femmes qui avaient totalement maîtrisé leur monde intérieur. Si nous ne pouvons pas les imiter en cela, nous pouvons et devons faire une chose : nous devons travailler sur nous-mêmes, sérieusement et joyeusement, travailler encore et encore. »<sup>256</sup>

J. Kentenich semble ne manquer aucune occasion pour aborder la question de l'idéal du saint moderne. C'est ainsi que, dans la conférence sur la mémoire, qu'il consacre d'une manière détaillée à la thématique de l'inconscient, il indique que « les tentations, aussi violentes soient-elles, aussi

---

\* NdT La phrase comporte deux séries d'assonances en allemand, il n'est possible de n'en restituer qu'une (Entschluss, décision ; Anschluss, collaboration – Erforschung, quête ; Eroberung, conquête). D'autre part, « Führerin » pourrait donner « Guide », mais comme il n'y a pas de féminin pour cela, il vaut sans doute mieux « Maîtresse » que « Conductrice ».

<sup>255</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 65.

<sup>256</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre/décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 80 sv.

longues soient-elles, ne sont pas des péchés. Pensez seulement aux saints. »<sup>257</sup> Ou bien avec d'autres mots, il fait mention du processus de sanctification :

« Nous n'apprenons pas pour apprendre, mais pour faire de nous de dignes et utiles instruments dans la main de Dieu. – Le 11 novembre (1912) est mort le P. Gietman, esthète et philosophe de l'art bien connu. Peu de temps avant sa mort, il a dit : « Cher Père, mon heure est venue..., mais je meurs volontiers. Dans ma vie, je ne me suis jamais recherché moi-même. » Ce doit être aussi notre devise. Je ne me cherche pas moi-même, mais Dieu et sa gloire. Il doit grandir, moi décroître ... c'est ainsi que nous devrions parler avec Saint Jean Baptiste. Je dois décroître en égoïsme et ne tendre qu'à laisser grandir le Christ dans mon cœur et dans celui des autres. »<sup>258</sup>

Le jour de la fête de Saint Vincent Pallotti, il se sert encore une fois de l'occasion pour parler de son thème préféré :

« Saint Vincent Pallotti était un homme selon le Cœur de Dieu, un saint. Oui, les saints manquent amèrement à notre temps, ils lui sont nécessaires. Mais n'y a-t-il donc plus de saints aujourd'hui ? C'est une question oiseuse et superflue. Par contre, il n'est pas si oiseux et superflu de considérer que nous serions l'objet de réflexions, de sourires et de moqueries, si l'on contrait notre audace de vouloir tendre à la sainteté. »<sup>259</sup>

De temps en temps, le Père Kentenich reprend à nouveau les réserves inconscientes des jeunes contre l'idéal de la sainteté pour leur itinéraire personnel, et l'aspiration personnelle, et sans cesse, avec une détermination tenace et obstinée, il tente d'y gagner les jeunes : « Comme Saint François de Sales entendait qu'il y avait déjà deux saints qui portaient le nom de François, il s'écria : « Eh bien je veux être le troisième Saint François. » Et il l'est devenu. »<sup>260</sup> Et il cite la devise de Saint Vincent Pallotti, « Caritas Christi urget nos »<sup>261</sup> - « La charité du Christ nous presse ». « L'amour rend inventif. ... Que faisons-nous pour les autres ? Que faisons-nous pour le salut de notre âme ? Chacun de nous n'a qu'une âme, qu'une âme immortelle, dont l'état à l'instant de la mort déterminera toute notre éternité. En sommes-nous pénétrés ? Laissons-nous à cette vérité suffisamment d'influence sur notre vie ? »<sup>262</sup>

Dans la conférence suivante également, l'exemple des saints refait surface lors de la discussion sur la nature de l'être humain, parmi beaucoup d'autres pensées concernant les passions :

« Ce qui est vrai dans cette discussion, c'est la profonde dichotomie de la nature humaine ; ce qui est faux, c'est que cette dichotomie de l'être humain rend digne de mépris. Bien plus ! Sans le vouloir, ces moqueurs nous confirment l'ancienne vérité que les saints eux aussi étaient des êtres humains comme nous. ... Au contraire, dans leurs combats prolongés avec eux-mêmes, dans les combats dans lesquels ils ont été blessés des milliers de fois, ... ils ont appris à connaître la faiblesse de la nature humaine, la force des passions, mieux et plus que nous tous avec notre lâche indulgence. C'est pourquoi ils ne craignaient pas de l'avouer franchement : Homo sum. »<sup>263</sup>

A la mi-septembre 1913, il revient de nouveau à cette pensée, et plus le travail commun avec les jeunes durera, plus les stimulations à l'idéal de la sainteté seront intensives.

---

<sup>257</sup> J. Kentenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 88 sv.

<sup>258</sup> J. Kentenich, Conférence de janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 113.

<sup>259</sup> J. Kentenich, Conférence du 22 janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 119. C'est Sœur Doria qui souligne.

<sup>260</sup> J. Kentenich, Conférence du 22 janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 120.

<sup>261</sup> 2 Co 5, 14.

<sup>262</sup> J. Kentenich, Conférence du 22 janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 120 sv.

<sup>263</sup> « Je suis homme ». J. Kentenich, Conférence de fin janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 122.

« Il y a relativement peu de catholiques qui accomplissent ce dont ils seraient capables. Personne ne doit aller dans la tombe sans laisser un vide sensible, sans avoir fait le maximum selon ses forces. Et quand Dieu a appelé à devenir un saint, il doit le devenir. Je pense qu'il y a encore aujourd'hui des saints canonisés. »<sup>264</sup>

L'intensité de sa requête augmente, jusqu'à ce que l'aumônier, une fois passé le mois de mai 1914, exprime officiellement pour la première fois « le souhait qu'un saint surgisse de notre Congrégation »<sup>265</sup>, comme l'écrit le chroniqueur de la Congrégation mariale fondée entre temps, et il poursuit : « Avec un développement croissant de l'esprit religieux augmenta aussi la compréhension et l'enthousiasme pour cet idéal extraordinairement élevé. »<sup>266</sup>

Pour entretenir cet idéal, le Père Kentenich avait commencé à inciter les jeunes à l'auto-éducation par un travail laborieux sur divers plans et avec un grand nombre d'arguments éthiques, philosophiques, psychologiques et sociaux. De plus, il se référait aussi à des exemples de la littérature et de l'histoire, comme à des récits biographiques, des articles de journaux, des entretiens spirituels et des nouvelles du monde proche et lointain. Il avait commencé à constituer à Schoenstatt « une nouvelle pédagogie de la sainteté »<sup>267</sup>.

#### 4 Vers l'idéal, par l'auto-éducation

Dans le contexte du temps<sup>268</sup>, donc également au collège, la notion d'auto-éducation était considérée comme hautement suspecte. C'est ainsi que l'ancien élève Alex Menningen raconte :

« L'auto-éducation était autrefois un terme innovant et aussi une méthode d'éducation innovante. Les professeurs et les éducateurs, les supérieurs, avaient alors été choqués par l'expression d'auto-éducation. « Nous les éduquons ! Ils ont besoin d'être éduqués par nous. Et si on ne les forme que par l'auto-éducation, que devient l'humilité ? ... Alors, la jeunesse va dévier vers l'orgueil, vers la présomption ! Ils éclateront bientôt de suffisance ! » Eh oui, nous avons entendu ces choses, parce que l'expression d'auto-éducation était tellement choquante. »<sup>269</sup>

« Ensuite, la discipline est l'influence immédiate et systématique de l'éducateur sur le développement présent et à venir de l'élève, afin qu'on forme en lui un caractère moral et religieux ... En même temps, nous restons conscients que dans les activités particulières liées aux mesures (les emplois, les punitions) qu'on prend vis-à-vis du prochain, on a en vue également, dans le but éducatif qu'on perçoit dans le présent, le but final, c'est à dire la formation ultérieure de la personnalité de l'élève. »<sup>270</sup>

Au contraire, J. Kentenich fait de l'auto-éducation en tant que partie d'une auto-réalisation personnelle le primat de toute éducation, comme il l'indique dans un congrès pédagogique ultérieur, en 1951.

« L'auto-éducation ... en raison de notre droit à l'autodétermination personnelle ... La possibilité, mais aussi le devoir de l'auto-éducation est essentiellement fondé dans la nature de notre capacité personnelle d'autodétermination, de notre capacité de décision personnelle. Ce n'est donc pas

---

<sup>264</sup> J. Kentenich, Conférence de mi-septembre 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », p. 176.

<sup>265</sup> Chronique, 1915, sur le processus de mai 1914, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », p. 212.

<sup>266</sup> Ibid. p. 213.

<sup>267</sup> Cardinal Joachim Meisner, dans une homélie du 4 mai 2008 à l'occasion de la béatification de Mère Rosa Flesch à Trèves.

<sup>268</sup> En exceptant les représentants de la pédagogie réformée.

<sup>269</sup> A. Menningen, « Vorträge zur Frühgeschichte », 1968, pp. 193 sv.

<sup>270</sup> K. Heilmann, « Handbuch der Pädagogik », Vol. 1, 1910, pp. 273 sv. NdT Je me demande s'il ne manque pas un verbe dans la citation en allemand... j'ai recomposé comme j'ai pu.

simplement la prédisposition, ni le milieu, qui m'oblige ; je peux me prendre moi-même en main... »<sup>271</sup>

#### 41 Auto-éducation en tant que droit à l'autodétermination

Dans une conférence, Alex Menningen raconte de quelle manière l'aumônier a fait la promotion de l'auto-éducation de 1912 à 1918, en relation avec son diagnostic du temps, et combien il importait au Père Kentenich de rendre les personnes libres de l'avis d'autrui et d'une influence extérieure, surtout dans une société de masse en croissance :

« Une phrase qui me résonne encore dans les oreilles », dit le Père Menningen, « est la suivante : un homme de masse est un homme qui fait ce que font les autres et parce que les autres le font. »<sup>272</sup>

Cet homme de masse, dont le Père Kentenich fait le thème de ses conférences aux jeunes, est la conséquence d'une société de masse, qui, avec ses multiples possibilités techniques et médiatiques [medialen] contribue à influencer et diriger les particuliers à leur manière et dans le cadre de leurs intérêts économiques et politiques, de façon à ce que l'être humain « ne soit plus capable de prononcer un jugement clair et autonome. »<sup>273</sup>

Durant les congrès pédagogiques, le Père Kentenich restera toujours attentif à ce phénomène du temps, derrière lequel il a vu dès le début une menace pour l'être humain, pour sa liberté et pour sa dignité :

« Combien nous aussi, bien souvent, nous jugeons et réagissons seulement à partir d'impressions, peut-être parce qu'à droite et à gauche, quelqu'un dit quelque chose avec force et puissance ... Plus la voix sera forte – pensons simplement aux expériences des années passées (1933-1945) – plus on la croira. Ce n'est pas le contenu, ni l'esprit, qui touchent la masse. Il faudrait parler à l'homme actuel, tourné vers les sens, soit par mode de visions, soit par des faits sensationnels. Qui gagne aujourd'hui la masse ? Celui qui a une voix puissante et qui travaille avec les moyens les plus sensationnels ... A partir de là, nous devons examiner la situation avec un regard neuf, et prendre position sur la question des films et de la radio dans notre éducation de la jeunesse, car cette question vaut la peine d'être étudiée. »<sup>274</sup>

La constatation de la fragilité de l'homme moderne vis-à-vis des impressions extérieures renforce J. Kentenich sans son estimation de l'homme de masse, tel qu'il l'esquisse durant son séjour aux USA :

« Oui, quelle est-elle, l'intelligence de l'homme de masse ? Il ne pense pas par lui-même, il pense quelque chose comme et parce que d'autres le pensent ainsi – il ne cherche pas ; Dans l'homme de masse, la pensée fonctionne exactement comme on dit : « il tonne, il y a des éclairs »... « On » pense – que pense-t-on donc ? Ce n'est pas moi qui pense, qui réfléchit – je n'en ai plus la capacité, je n'ai plus de temps pour cela, je dois à peu près toujours me soucier de gagner le combat de l'existence, de l'existence économique ; mais penser ainsi au sein d'un monde spirituel, d'une manière autonome – c'est totalement oublié ! ... La masse pense en moi. »<sup>275</sup>

Toutefois, J. Kentenich ne voyait pas une telle humanité de masse croître dans la société industrielle moderne, mais aussi comme une réalité croissante à l'intérieur de l'Eglise, et il le regrettait :

---

<sup>271</sup> J. Kentenich, Conférence du 16 juin 1951, non éditée. (ASM)

<sup>272</sup> A. Menningen, « Vorträge zur Frühgeschichte », 1968, p. 96.

<sup>273</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogique, 1950, p. 69.

<sup>274</sup> J. Kentenich, Congrès pédagogique, 1950, pp. 69 sv.

<sup>275</sup> J. Kentenich, Homélie du 28 octobre 1962, dans : Idem, « Aus dem Glauben leben » (« Vivre de foi »), Vol. 4, p. 43.

« N'est-il pas vrai qu'on a pu constater bien souvent jusqu'ici qu'il y avait beaucoup de christianisme du certificat de baptême ... Un christianisme pour lequel il suffit d'avoir un certificat de baptême, mais en aucune façon un christianisme qui maîtrise la vie ... Comment est-ce aujourd'hui ? Avec des catholiques du certificat de baptême, on ne peut vraiment plus rien commencer. Ou quand on a parlé d'un catholicisme petit-bourgeois, d'un catholicisme de l'habitude ! ... Nous devons savoir ce que nous croyons, nous devons savoir ce que la foi réclame de nous. Il aurait dû en être ainsi également dans le passé, mais parce que l'atmosphère tout entière était chrétienne – du moins dans le village, peut-être bien aussi dans chaque paroisse séparément en ville – ce n'était pas une nécessité aussi urgente. On pouvait s'adapter aux autres, c'était un catholicisme de masse. Comme à peu près tout l'entourage se donnait pour catholique, on y a participé. Mais est-ce que la foi catholique s'est profondément enracinée, jusque dans l'inconscient ? Ah, en vérité, on ne s'est pas soucié de cela. On peut comprendre alors qu'il y a aujourd'hui encore dans l'Eglise catholique une défection continue – on peut dire cryptogénique – du christianisme ... »<sup>276</sup>

Il est remarquable qu'en commençant son activité d'aumônier en 1912, J. Kantenich ait cherché à contrecarrer cette forme de catholicisme de masse dans le petit cercle du collège en stimulant les futurs prêtres à se former un profil personnel authentiquement chrétien, et pour cela, en les motivant à l'auto-éducation. On peut particulièrement relever la forte aversion de J. Kantenich contre l'humanité de masse, précisément en relation avec un comportement moral, dans la rhétorique provocante de ses premières conférences aux jeunes :

« L'homme cultivé, mais moyen et ordinaire, a conspiré, selon le mot du poète : l'homme le meilleur ne peut pas vivre en paix, si ça ne plaît pas à son méchant voisin.<sup>277</sup> C'est exactement l'expression de l'opinion, de la sagesse et de la manière de vivre du monde moderne, c'est le principe éducatif qui est appliqué jusque dans ses dernières conséquences – il éduque des créatures misérables, des infirmes moraux, qui se pavanent maintenant par centaines et par milliers, qu'ils soient habillés de velours et de brocard, ou bien couverts de loques misérables, qu'ils portent un bonnet d'étudiant ou qu'ils parquent avec frac et haut de forme.

Lequel de ce troupeau humain, de cette humanité de masse, a encore une conviction personnelle solide, une forte colonne vertébrale, une volonté invincible, qui peut agir volontairement selon sa conviction, et seulement selon sa conviction ? Sa conviction est l'opinion publique, sa vertu, l'usage universel. « Raisonnable selon les circonstances, paisible avec les pacifiques ; content, quand rien ne lui manque ; bien élevé, quand il rencontre quelqu'un de bien élevé » - c'est le « savoir-vivre » correct, la manière de vivre correcte, la véritable morale du monde. Soyez donc attentifs à la manière de parler d'un tel « gentleman » ! Les autres ne font pas autrement ! Oh, si seulement vous voyiez les autres ! A côté, je suis un agneau, un enfant, un ange... Qu'ai-je besoin d'être meilleur que tous les autres. Si celui qui a été insulté me demande réparation, alors je répare ; si mon complice dans le péché ne me tente plus, alors je veux espérer que moi non plus je ne ferai plus le mal.

Existe-t-il un plus grand manque d'autonomie spirituelle, une immaturité plus honteuse ?

« Non, devant le chapeau perché, toi, face de meurtrier, nul homme héroïque ne s'incline, Guillaume Tell ne courbe pas l'échine ! – Crisse toujours, toi, dent de tyran, qui est libre reste libre ; et quand il ne peut rien avoir d'autre, il a toujours courage et fidélité » (Lavater, +1809). Oui, courage et fidélité – Nous voulons aussi nous apprendre l'indépendance. Et pourtant ! Ne sommes-nous pas les enfants de notre temps ? »<sup>278</sup>

---

<sup>276</sup> J. Kantenich, Allocution du 10 juillet 1966, dans : « Es geht Dich an » (« Cela te regarde »), Vol. 1, pp. 97 sv.

<sup>277</sup> Cf. Frédéric Schiller, « Guillaume Tell », Acte 4, Scène 3, dans : « Schillers Werke », édité par Philippe Witkop, Vol. 5, Berlin, 1924, p. 276. Une traduction de 1859 propose « Mais le plus doux ne peut pas vivre en paix, s'il ne plaît pas à son méchant voisin. »

<sup>278</sup> J. Kantenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 113 sv.

Manifestement, le Père Kentenich savait très bien qu'un homme qui pense de manière autonome, qui se décide et agit de manière indépendante de son entourage, en raison d'une responsabilité morale intérieure, et est seulement ainsi rendu capable de résister à des systèmes fascistes<sup>279</sup> ou à des manières de penser sournoises et insidieuses, « ne tombe pas du ciel ». C'est précisément le milieu habituel, ordinaire, qui était à ses yeux le premier champ d'apprentissage dans lequel l'autonomie morale personnelle pouvait être exercée. Cette conviction se manifeste dans sa propre quête, et dans les notes qu'il a prises pour lui personnellement à l'occasion de sa retraite de 1913 :

« Age, quod agis.<sup>280</sup>

Urgentiora principantur<sup>281</sup>.

Concernant les Constitutions, il manque beaucoup de mortification ( ? ) et de mise en œuvre pratique

La raison principale en est, à côté de la faiblesse morale, l'atmosphère générale de tout mon être  
Non obligat sub peccato – adest rationabilis causa - ergo<sup>282</sup>

D'un autre côté, je dois être absolument convaincu que – en particulier dans ma position actuelle – toute ma grandeur consiste dans une très fidèle observation des petites choses (tu dois aussi éduquer les tiens dans cette manière de concevoir et d'agir) – Dans la maison où tu es, en général, les Constitutions ne sont pas observées en ce qui concerne les petites choses. Tu as ici suffisamment d'occasions de manifester ton indépendance vis-à-vis de ton entourage et peut-être aussi d'exercer un peu de bien par ton exemple. »<sup>283</sup>

Ces réflexions rappellent des remarques sur l'auto-éducation, d'après lesquelles il se traite lui-même très durement. Il ne s'épargne pas l'autocritique, et veille particulièrement aux tendances qui restreignent sa liberté intérieure. C'est ainsi qu'il relève, lors de la retraite de 1912, « qu'une grande partie de mon comportement est déterminé par le caractère de mes confrères. »<sup>284</sup>

Par ses efforts et sa quête personnels, il se rend compte que l'auto-éducation est en ce sens une « affaire pénible »<sup>285</sup>, et c'est pourquoi l'aumônier cherche toujours un nouveau sujet, de nouveaux motifs, de nouvelles raisons et de nouvelles incitations pour que les jeunes se passionnent pour l'auto-éducation.

## 42 Motivation pour l'auto-éducation

L'auto-éducation devient un thème fondamental, comme cela avait déjà été annoncé dans le « programme ». Dans presque toutes les conférences suivantes, le Père Kentenich revient sur ce thème avec une cohérence opiniâtre. Dans toutes les discussions théoriques, il en vient à parler aussi en même temps des possibilités d'application pratique à l'environnement scolaire.

---

<sup>279</sup> C'est ainsi que J. Kentenich analyse en 1951 le régime Nazi et d'autres systèmes totalitaires : « Si le Christ veut élever ses membres à la pleine conscience de leur dignité, à la noblesse de l'adoption filiale, l'intention de Satan consiste à dépersonnaliser ses partisans et à les dissoudre dans la masse. Comme il met la masse en mouvement à sa guise au moyen « d'antichrétiens », on parle d'un « démonisme » de masse, c'est à dire d'une masse qui est gouvernée par le démon. » J. Kentenich, « Lebensgeheimnis Schönstatts » (« Secret de vie de Schoenstatt »), Vol. 2, pp. 195 sv.

<sup>280</sup> Fais ce que tu fais.

<sup>281</sup> D'abord le plus urgent.

<sup>282</sup> N'oblige pas sous peine de péché – il y a pourtant une cause raisonnable – donc...

<sup>283</sup> J. Kentenich, notes de retraite, 1913, pour partie en sténo. (ASM)

<sup>284</sup> Ibid.

<sup>285</sup> L'auto-éducation est une affaire pénible. C'est pourquoi beaucoup passent leur temps à éduquer les autres. » Tel est le titre d'une session de la jeunesse masculine de Schoenstatt à Obendorf, dans la Forêt Noire, du 26 au 30 octobre 2002, dans le centre de jeunesse du Marienberg, Vallendar-Schoenstatt, sur le thème de la liberté. Site du mouvement de Schoenstatt en Allemagne, PressOffice Schoenstatt.

« Comme chacun sait, l'état le plus pénible est pour beaucoup le soulèvement – le lever. Ça sonne. Benedicamus Domino !<sup>286</sup> – C'est déjà l'heure ! – Le lit est si chaud, si douillet. Ça a sonné. Le devoir appelle. Tu dois te lever ! objecte très timidement la raison. Le dilemme intérieur est là : le combat commence, le combat avec l'oreiller. Ah, tu es encore si fatigué – tu pourrais prendre froid – pour bien étudier, on doit s'être bien reposé – c'est ainsi que le bien-être sensible s'annonce de manière orageuse. Bon, au moins encore un instant, juste me retourner une fois. Même le plus sage y cède. Voilà – je me suis retourné – Deo gratias<sup>287</sup> - L'instant commence pourtant à durer. C'est la première poire pourrie que je jette dès le premier instant à la figure de mon Seigneur Dieu. Combien d'autres suivront. »<sup>288</sup>

Le Père Kantenich poursuit cet exemple pratique sous une forme humoristique, et incite à la réflexion personnelle.

« Par malheur, le Père Untel m'a encore repéré aujourd'hui. Il vient vers mon lit. Ça ne me trouble pas plus que ça. Je suis couché, et je dors avec la tranquillité d'un archange – jusqu'à ce que je me voie soudain devant la question : Qu'est-ce qu'il te manque, pourquoi n'es-tu pas levé ? A la vitesse de l'éclair, ceci et cela me traverse la tête. Je suis, je suis... - un petit mensonge en urgence veut s'imposer à moi. Je veux dire : je suis malade. Où ? Naturellement, à la tête, à la gorge ou dans la poitrine. Pourtant, je me reprends juste à temps, et telle est la seule excuse : je suis resté couché. Une raison très profonde et irréfutable de ne pas m'être levé.

Soit dit en passant, un autre a su se tirer d'embarras d'une manière bien plus élégante dans la même circonstance. Ce dernier, appelons-le Anton, se trouvait dans un établissement où l'on était réveillé par les mots « Laudetur Jesus et Maria »<sup>289</sup> La réponse était : « In aeternum. Amen. »<sup>290</sup> - Alors Anton a sommeillé. Le préfet, furieux, se précipite sur lui, le secoue et l'agite, et lui crie énérvé : « Combien de temps vas-tu encore rester à dormir ? » Anton s'étire et répond – encore plongé dans son rêve - : In aeternum. Amen. La fin de la chanson ? La colère était dissipée. Je laisse ouverte la question de savoir si cet exemple vaut la peine d'être imité. Il ressort pourtant avec évidence de ce qui a été dit que nous aussi, nous sentons le dilemme intérieur entre la vie sensitive, sensible, et la vie intellectuelle, raisonnable et spirituelle. Ce serait donc très profitable de chercher quand et de quelle manière ce processus de fermentation se produit en nous. On apprend en effet à s'observer soi-même, et il n'est pas rare qu'on parvienne aux résultats les plus surprenants et les plus intéressants, qui obligent proprement à des recherches approfondies. »<sup>291</sup>

Après une autre conférence sur la condition humaine, l'interaction des forces intérieures, et la formation du jugement, le Père Kantenich passe de plus en plus à l'offensive, dans sa motivation pour l'auto-éducation.

« Jusqu'ici, nous n'avons parcouru qu'une toute petite partie du chemin, dans la mise en œuvre de notre programme. Les secrets de notre monde intérieur nous restent encore en grande part voilés. Il reste encore d'innombrables difficultés – intérieures comme extérieures – à surmonter. Ne vaudrait-il pas mieux revenir en arrière tant qu'il est temps, pour regagner l'ancien chenal ? Il est bien plus agréable de se faire consoler par quelque bonne parole, de renverser les yeux comme un merlan en cas de besoin, et pour changer, si ce n'est pas autrement, de bafouiller de brûlantes promesses et résolutions, pour embrasser le monde un instant dans un enthousiasme hypnotique et pathétique, ou pour le réduire en morceaux – du moins, de façon intentionnelle – et finalement, de continuer à mener son existence de marmotte, dans des rigolades dérisoires, dans des rêveries et des imaginations épuisantes. Comme il était au commencement, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles. La réserve est en paix, et quand la réserve est en paix, alors la réserve est

---

<sup>286</sup> « Bénissons le Seigneur ! » Les jeunes étaient éveillés par ces mots.

<sup>287</sup> « Nous rendons grâce à Dieu », c'était la réponse des jeunes.

<sup>288</sup> J. Kantenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 71.

<sup>289</sup> Loués soient Jésus et Marie.

<sup>290</sup> Pour l'éternité. Amen.

<sup>291</sup> J. Kantenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 71 sv.

en paix. Tout le reste est vain ; je suis pas mal comme je suis. Tous les autres ont aussi atteint leur but, ils disent la messe, entendent les confessions, prêchent, portent l'habit, les autres, qui ne se sont jamais souciés non plus de leur intérieur que je ne l'ai fait jusqu'ici. De telles pensées peuvent facilement s'expliquer. Elles sont certainement déjà venues à l'un ou l'autre, même si ce n'est pas sous une forme aussi crue, ou même elles viennent encore. Si elles ne constituent qu'une apparition passagère, il n'y a rien à redire. Si elles forment l'orientation permanente de notre esprit, alors nous faisons partie de cette humanité de masse, de ce troupeau humain, qui traînent une volonté d'enfant dans un corps d'homme, nous faisons partie de ces mollusques sans colonne vertébrale solide, de ces âmes d'esclaves qui ne peuvent jamais exercer une influence purifiante, sanctifiante et moralisatrice sur leur entourage. »<sup>292</sup>

J. Kentenich sort les jeunes de leur réserve. Il les stimule en provoquant (provocare) littéralement les forces intérieures et la décision de la volonté à l'auto-éducation, sur le plan émotionnel également. C'est ainsi qu'en d'autres occasions, il fait appel au sens de la justice et à la responsabilité sociale<sup>293</sup> des jeunes.

« Maintenant, si nous nous posons la question : qu'avons-nous atteint jusqu'ici, alors, quelle sera la réponse ? Sans doute différente pour chacun. Avons-nous montré constamment et en tout temps l'énergie nécessaire, la gravité virile, que l'œuvre significative de notre auto-éducation réclame de nous chaque jour, à chaque heure ? Ou bien ne sommes-nous pas encore tout à fait convaincus de la portée, de la signification de cette tâche ?

Dans les siècles passés, c'était la coutume à la cour du roi de France que le jeune prince n'était jamais frappé lui-même lorsqu'il avait cassé ou abîmé quelque chose. On allait chercher pour cela l'un de ses compagnons, qui devait alors recevoir en sa présence les coups que lui, le fils du roi, avait lui-même mérités. Pourquoi, dans quel but cette disposition singulière ? Eh bien, on espérait produire ainsi une grande impression sur le jeune prince, en lui faisant entendre le cri du gamin innocent.

Cela nous semble comique. Mais combien de fois cette scène comique ne se produit-elle pas dans notre vie ? Oui, chacun d'entre nous a un – un ? – non, peut-être des milliers et des dizaines de milliers de boucs émissaires qui doivent expier pour nos péchés, nos fautes, nos négligences. La différence entre nous et le prince de France consiste seulement dans le fait qu'il entendait les cris, tandis que nous y sommes totalement insensibles. Il en est bien ainsi. A peine commettons-nous une négligence pour laquelle un autre n'ait pas à souffrir, même quand nous nous en tirons bien ... J'évite aussi, maintenant, dans ma jeunesse, alors que je peux encore être formé et éduqué, de me livrer à une sérieuse autodiscipline ; je néglige tel ou tel défaut de caractère – où sont les boucs émissaires qui doivent souffrir pour cela ... Tout ce que nous faisons maintenant pour notre auto-éducation ... nous ne le faisons pas seulement pour nous, nous le faisons aussi, et d'une manière tout à fait éminente, pour nos futures brebis ... Oui, tels nous sommes aujourd'hui, ce pourquoi nous nous faisons aujourd'hui, nous le serons demain. L'œuvre de notre auto-éducation est-elle donc une bagatelle ? Qui peut encore le prétendre de façon raisonnable ? »<sup>294</sup>

---

<sup>292</sup> J. Kentenich, Conférence de novembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 79 sv.

<sup>293</sup> Référence au récit d'un journal, au congrès international des étudiants aux Pays-Bas : « Ce qui nous intéresse ici, c'est la résolution des étudiants hollandais : Si vis pacem, cole justitiam. Si tu veux la paix, cultive la justice. Si vis pacem, cole justitiam. C'est un mot plein de sagesse de vie. Veux-tu la paix, l'harmonie avec tes supérieurs, tes camarades, alors cultive la justice, tiens compte des droits de ton entourage, de ceux du monde extérieur. Si vis pacem, cole justitiam. Veux-tu la paix, la vraie paix intérieure avec toi-même, dans ton monde intérieur et avec lui, cette paix qui rend heureux, alors cultive la justice, et ne donne à toutes tes forces spirituelles autant de droits et de marge de manœuvre que la raison et la foi le nécessitent. » J. Kentenich, Conférence de janvier 1939, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 104.

<sup>^</sup> NdT Jeu de mot intraduisible. Gamin, « Knabe », et ce qui correspond en français à « Bouc émissaire », « Prügelknaben », qu'on pourrait traduire aussi par « souffre-douleur », est littéralement le « gamin de la raclée ».

<sup>294</sup> J. Kentenich, Conférence de janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 102 sv.

L'exemple du « bouc émissaire », que J. Kentenich a emprunté à F. W. Foerster<sup>295</sup>, était particulièrement suggestif pour les jeunes, qui se révoltèrent contre l'injustice contre cette manière d'agir à la cour de France.<sup>296</sup>

L'aumônier parle aux adolescents, qui, compte tenu de leur âge, sont tournés vers l'avenir, en réduisant la distance entre présent et futur. La responsabilité envers les autres, qu'ils devront assumer un jour en tant que prêtres, est déjà valable maintenant dans l'auto-éducation. Il ne cesse de faire ce lien – un signe de l'importance de la relation entre formation de la personnalité et activité apostolique. Il ne le fait pas seulement sous une forme rhétorique et argumentative agréable, mais aussi en parlant dès maintenant aux élèves de virilité, de maturité et de sens de la responsabilité.

On peut se rendre compte à quel point le Père Kentenich renverse pour ainsi dire le processus d'éducation, et fait de l'objet de l'éducation un sujet, quand il incite les jeunes à équilibrer par des dispositions conscientes de l'auto-éducation ce qui a été faussé dans leur enfance du fait d'une éducation défectueuse.

« Je veux vous présenter ici, juste en passant, un jeune homme que ses parents ont pour ainsi dire mis sous cloche dans son enfance et sa jeunesse, par peur de mauvais camarades ou pour d'autres raisons. Il ne devait pas communiquer avec les autres enfants, ou à peine. Ses relations étaient ainsi restreintes à lui-même et au cercle étroit de sa famille. Il n'est jamais devenu un véritable jeune, un véritable enfant. Cette méthode d'éducation suivra le jeune homme toute sa vie, à moins qu'il ne s'en rende compte à temps, et qu'il cherche alors avec une énergie tenace à bien faire – par ses propres efforts – ce que les autres, même de bonne foi, ont raté chez lui. »<sup>297</sup>

Cet exemple, et d'autres, parlent de la perception psychologique du Père Kentenich.

#### 43 Des limites de l'auto-éducation : le subconscient

Sous le terme générique de « mémoire », il traite des limites de la force de caractère capable de s'éduquer elle-même, limites qui sont avant tout posées du fait de processus de la vie psychique subconsciente. De manière suggestive, l'aumônier décrit la façon dont des images, des événements, des expériences se fixent dans l'âme et peuvent avoir une influence incontrôlée, et au départ non gouvernable, sur le comportement de l'être humain.

« X ou Y m'a balancé une remarque venimeuse – avec un regard narquois et une grimace sarcastique – le coup porte. J'ai été un peu brossé par rapport à telle ou telle vertu par le Révérend Père Recteur – naturellement, seulement sur le plan moral. La remarque est passée, la brosse est au repos – extérieurement, certes, mais intérieurement ? Videant consules !<sup>»</sup> Combien de temps cette scène agréable peut-elle repasser et défiler dans mon âme, dans mon cerveau animé par mon âme ? Même si je le veux, je ne peux pas la chasser immédiatement de mon

---

<sup>295</sup> Cf. F. W. Foerster, « Jugendlehre » (« Leçon de jeunesse »), 1904, pp. 395 sv.

<sup>296</sup> Cf. déclaration de A. Menningen, élève à l'époque, en 1968. (ASM)

<sup>297</sup> J. Kentenich, Conférence de janvier 1913, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 124.

<sup>»</sup> Que les consuls voient !

intérieur, surtout si on doit dire le chapelet tout de suite après ... Mon cerveau peut garder, conserver les images enregistrées, les représentations. »<sup>298</sup>

Les interprétations psychologiques par lesquelles J. Kantenich explique aux jeunes, au moyen d'exemples, la conscience et le subconscient, le comportement et l'imprégnation par des modèles de la psyché humaine, était à l'époque relativement nouveaux dans l'Eglise.

« Il s'agit là d'un digne clerc, que vous connaissez tous très bien. Quand il était enfant, il a eu le malheur d'arriver trop tard à l'école. A bout de souffle, il a enfin atteint sa place. Le malheureux professeur n'a rien trouvé de mieux à faire que de pester tant et plus. L'émotion du petit a encore augmenté, et donc aussi son oppression. Il a dû lire dans cet état de grande gêne. Vous pouvez facilement imaginer ce que ça a donné. A chaque mot, il a hoqueté et cherché l'air, jusqu'à ce qu'enfin sa voix soit étouffée par les larmes. – On doit alors considérer comme vraisemblable que cet incident projette son ombre triste sur toute la vie de cet enfant, sur le religieux actuel. Il doit beaucoup se produire en public. De temps en temps, lorsqu'il est surchargé de travail, et que ses nerfs flanchent, il retombe dans cet état misérable – qu'il s'agisse de parler ou d'écrire : justement au moment durant ses apparitions publiques ; sa poitrine cherche l'air bruyamment, sa voix s'éteint, jusqu'à être étouffée par les larmes, dans une détresse totale : un état très digne de pitié. Je pourrais vous raconter des quantités d'exemples semblables ... Oui, vous allez me dire : dans ce cas précis, la vivacité de l'image ne devrait-elle pas s'être estompée, la représentation ne devrait-elle pas avoir pâli, au moins après un certain temps ? ... Plus la représentation est vive, plus il est difficile de l'effacer de la mémoire. Mais de quoi dépend la vivacité de la représentation ? Nous le savons maintenant. La vivacité, l'intensité de la représentation dépend de la vivacité, de l'intensité de la stimulation extérieure, de la sensation externe. Nous l'expérimentons quotidiennement dans notre vie intérieure. Je lis un livre qui n'est pas très net, un passage en particulier n'est pas merveilleux. La chose est nouvelle pour moi, je la lis encore une fois, puis une troisième fois, etc. La stimulation extérieure sur mes sens ne laisse plus aucun doute. Et pourtant je peux travailler des semaines, oui, des mois, jusqu'à ce que l'image cesse de me tourmenter et de me hanter. Alors quoi ? La mémoire ne reçoit qu'une image fugitive, qui est bientôt oubliée. – Oui, me diras-tu, ça n'est pas le cas pour moi. Même lorsque ma perception extérieure n'est que faible et fugitive, je n'arrive pas à me sortir l'image de l'âme. Je le crois volontiers. Mais ici, ce n'est pas directement la mémoire qui fait problème, c'est l'imagination, et l'imagination prolifère sans mesure à votre âge, si elle n'est pas tranchée net tout de suite. Et la morale est donnée par l'histoire. ... Revenons maintenant à notre cas. Comment expliquer que l'image puisse redevenir si vive par moments malgré le long intervalle écoulé ? Cela s'explique par le fait que la stimulation extérieure, et surtout l'émoi qui en a découlé était si énorme, si extraordinaire, si grand ...

---

<sup>298</sup> J. Kantenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 87.

Naturellement, on n'a rien sans rien. Nous devons apprendre à purifier notre mémoire d'images grossières, et à la peupler d'images nobles ... Nous reconnaissons maintenant aussi pourquoi nous devons veiller sur nos sens. Ils sont les portes de notre âme. Jusqu'où chacun peut aller, de manière sage et éclairée, il n'est pas possible de le dire d'une manière générale. »<sup>299</sup>

Le Père Kentenich propose comme aide à l'auto-éducation la sélection des impressions qu'on accepte en soi. On doit avant tout peupler son intérieur d'images, de représentations et de pensées positives et nobles. « L'imagination dont la virginité est préservée, et qui est bien éduquée, est d'une influence bénéfique incalculable sur l'ensemble de la vie de l'âme et du corps. »<sup>300</sup>

D'après la conception actuelle, il s'agit surtout, dans ses commentaires sur l'imagination et sur les dangers afférents pour la liberté intérieure, de processus de la psychologie et de la psychologie des profondeurs qu'il met en lumière : « Elle (l'imagination) s'imagine l'offense (expérimentée) d'une manière très vive, jusque dans les moindres détails. Et ainsi l'injure devient grande, plus grande, toujours plus grande. »<sup>301</sup>

Le sens que, sur cet arrière-plan, il donne à l'éducation de l'imagination, est remarquable :

« Donc, celui qui veut avoir de l'influence sur les disposition du cœur d'une personne, sur les siennes propres, doit travailler sur les représentations de son imagination. Dans la même mesure où il a eu de l'influence sur elles, dans la même mesure, il s'est attiré amour ou haine. Selon qu'on affaiblit ou qu'on renforce ces images, l'amour, la haine et tout mouvement du cœur s'amenuisent ou croissent aussi d'eux-mêmes. Quelle immense signification a cette vérité pour notre vie pratique, aussi bien pour le commerce avec les autres que d'une manière très particulière pour notre propre auto-éducation ! C'est ici le levier d'Archimède,

44 Marie en tant que guide de l'auto-éducation : un prélude à la pédagogie de l'Alliance

---

<sup>299</sup> J. Kentenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, pp. 89 sv.

<sup>300</sup> J. Kentenich, Conférence de décembre 1912, dans : F. Kastner, « Unter dem Schutze Mariens », 1939, p. 95.

<sup>301</sup> Ibid.

J. Kentenich, « Schoenstatt. Les documents de fondation. » Vallendar, 1989, pp. 9-20.

J. Kentenich, lettre du 22 mai 1936. (ASM-DS)

J. Kentenich, conférence du 12 mars 1949 pour la retraite des Sœurs de Marie à Ballester, en Argentine, manuscrit non édité. (ASM-AR)

J. Kentenich, conférence du 8 juillet 1951, non éditée. (ASM)

J. Kentenich, « Clefs pour la compréhension de Schoenstatt » (1951), in : G.M. Boll (Editeur), J. Kentenich, « Textes pour la compréhension de Schoenstatt », Vallendar-Schoenstatt, 1974, pp. 148-228, p. 186.

J. Kentenich, conférence du 19 juin 1961, non éditée. (ASM)

J. Kentenich, conférence du 24 novembre 1965, manuscrit non édité. (ASM)

J. Kentenich, conférence du 8 juillet 1966. (ASM)

J. Kentenich, « Qu'advient des hommes nouveaux...  
Chronique du Collège de Schoenstatt (1910-1915). (APHV)  
« Normes pour la direction de la maison d'étude, 1912 », (ZPAP)  
Statuts pour les étudiants du collège du couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912. (ZPAP)...  
« Etoile de l'Afrique », 20<sup>e</sup> année (1912/1913), pp. 58 sv. ...  
Ott Julius, « Le complot du potager », article dans le journal « MTA » (Mater ter admirabilis) du 30 avril 1915, in : « Héritage et mission », 1<sup>ère</sup> partie : Du temps de la jeunesse du mouvement apostolique, pp. 3-8, p. 3. Edition intégrale in : H. Hug, « Retrouver le passé », vol. 1, pp. 374-384.  
Sixième congrès marial international à Trèves, du 3 au 6 août 1912, édité par un comité local, Trèves, 1912.  
« Normes pour la direction du collège », Couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912, pp. 6 sv. (ZPAP)  
Böhm J., Leçon d'éducation pratique pour séminaristes et professeurs d'école primaire...  
Diner G. F., in : K. Heilmann, « Manuel de la pédagogie » I, 1910, p. 288.  
Fertig Ludwig (Editeur), ...  
Garrol Richard P. « Petits fougueux. Une histoire d'élèves », Fribourg, 1912...  
Hagel J., « Mes souvenirs sur les débuts de Schoenstatt », 1960, intégralement publié dans : H. Hug, « Hannapel Paul (Editeur), « Joseph Engling : Lettre et notes intimes », vol. 1, Neuwied, 1979, pp. 49 sv.  
Hoffmann Karl biographie du Père Panzer Limbourg, 1938  
Hoffmann Karl, « Vie nouvelle. Un regard sur une vie de jeune idéale sur le beau Rhin, donné à l'occasion de l'inauguration du collège des Pallotins », Couvent de Schoenstatt, Vallendar, 1912. (ZPAP)  
Hug H., « Retrouver le passé », vol. 1, pp. 374-384.  
Kastner Ferdinand (Editeur) : « Sous la protection de Marie. Recherches et documents des premiers temps de Schoenstatt, 1912 à 1914 », Zürich, 1939, p. 159.  
Kolb M., lettre du 25 octobre 1912. (ASM)  
Kolb Michael, Erinnerungen : 51 instrument dans la main de la Mère, Schoenstatt, le 21 juin 1942, p. 39. (ASM)  
Menningen Alexander Conférences sur les premiers temps, 1968. (ASM)  
Monnerjahn Engelbert, « Père Joseph Kentenich, une vie pour l'Eglise », Vallendar-Schoenstatt (3<sup>ème</sup> éd. augmentée), 1990 (1<sup>ère</sup> édition 1975).  
Nailis S. M. A Communication écrite, entretien avec J. Kentenich. (ASM-DS)  
Oelkers Jürgen  
Rude Adolphe, « Ancienne et nouvelle école », in : Wilhelm Flitner...  
Schlickmann Dorothea M., « L'idée de la vraie liberté...  
Schmidt Eugen, « Père Albert Eise. Un héraut de Marie », Vallendar-Schoenstatt, 1981, p. 19.  
Schulte Heinrich, « Omnibus omnia », vol. 1, Limbourg, 1932, pp. 56 sv.  
Schützeichel Willy, Don Alfonso Weber. Ein Lebensbild, Schoenstatt, 1969, manuscrit non édité, p. 33. (ZPAP)  
Skolaster Hermann, PSM à Limbourg sur le Lahn, Limbourg, 1935, pp. 205 sv.  
Warth S. M. Imelda: « ...  
Weber A., Lebenserinnerungen. (ZPAP)  
Wedekind Frank ...

## Table des illustrations

Illustration 1 : Le collège « au mur de clôture »  
 Illustration 2 : Groupe d'élèves le 8 décembre 1912  
 Illustration 3 : Cours en plein air  
 Illustration 4 : Salle de classe avec des élèves  
 Illustration 5 : Groupe d'élèves avec porteur de drapeau  
 Illustration 6 : Salle d'étude  
 Illustration 7 : Le collège  
 Illustration 8 : Le réfectoire

Illustration 9 : Elèves des classes supérieures  
Illustration 10 : Le Père Kentenich, le jour de son ordination (1910)  
Illustration 11 : La chapelle  
Illustration 12 : Extrait de la conférence d'ouverture du 27 octobre 1912 – Manuscrit original.  
Illustration 13 : Couverture du livre « Les deux Merks – une histoire d'école »  
Illustration 14 : Histoires d'élèves  
Illustration 15 : Helen Keller et son éducatrice Anne Sullivan  
Illustration 16 : Helen Keller  
Illustration 17 : Couverture du livre d'Arnold Kortum, La Jobsiade.  
Illustration 18 : Salle des fêtes et de la gymnastique.  
Illustration 19 : Le collège côté sud.  
Illustration 20 : Groupe de Confrères en uniforme  
Illustration 21 : Le confrère et soldat Franz Lorscheid (2<sup>ème</sup> à partir de la droite) dans son régiment  
Illustration 22 : Tous les élèves, le 8 décembre 1912, devant l'entrée du collège

## Annexe

### « Programme »

Aujourd'hui, j'ai à me présenter à vous.

Lorsque le candidat Jobs se présenta, ses réponses provoquèrent des hochements de tête chez les auditeurs.

Il est sans doute permis de reprendre et de transposer cette anecdote bien connue en y ajoutant une pointe supplémentaire, ce que je ferai en disant :

la nomination du nouvel aumônier a fait s'allonger le cou des collégiens !

« Du nouvel aumônier » est un génitif objectif mis pour « choix du nouvel aumônier ».

Voilà, j'ai répondu au souhait de Theile<sup>302</sup>, qui proposait qu'on dise quelque chose aujourd'hui sur le génitif objectif !

Alors, Theile, es-tu satisfait ou en veux-tu encore plus ?

Mais laissons de côté la plaisanterie. Je suis sûr que la phrase que j'ai énoncée en parodiant le personnage de la Jobsiade reflète vraiment votre état d'esprit et vos réflexions au sujet de ma nomination. Vous en êtes étonnés et déçus. Ce que vous manifestez en « étirant votre cou ».

Mais faites attention, cela pourrait devenir dangereux de rester trop longtemps dans cette attitude ! A la longue, cela pourrait conduire à un grave mal de tête !

Pour cette raison, quant à moi, j'ai rapidement remis ma tête en position normale en me soumettant à l'inévitable.

Peut-être, vous aussi... Et, pour vous aider, je voudrais faire un état de la situation

#### 1) sur nos rapports jusqu'à présent

#### 2) sur ceux qui nous lieront à l'avenir.<sup>303</sup>

1) Quels ont été nos rapports jusqu'à présent ? C'est vite répondu. Nous n'avons jamais eu quoi que ce soit à faire ensemble. Nous nous sommes certes croisés sans nous heurter et sans nous adresser des regards agressifs. A ce stade, il n'y a encore rien à signaler.

Mais ce sera moins anodin et moins agréable si je vous avoue que c'est par principe que j'ai évité tout contact avec vous.

L'an dernier, lorsque je suis arrivé à Ehrenbreitstein, le Père Recteur m'avait demandé d'entendre en confession ceux d'entre vous qui le demanderaient. Je me suis défendu tant que j'ai pu et j'ai enfin obtenu qu'on me laisse en paix.

Pourquoi ?

---

<sup>302</sup> Un élève de 4<sup>ème</sup>, qui avait des problèmes avec le paragraphe correspondant de la grammaire latine.

<sup>303</sup> Ce qui est en gras indique les passages que le Père Kentenich avait soulignés dans le texte original en les écrivant en caractères latins, et non en caractères gothiques, comme pour le reste du texte. Les soulignages sont également du Père Kentenich dans le texte original.

Je ne voulais rien faire avec vous pour pouvoir vouer mes heures libres et mon énergie aux laïcs, surtout aux vieux pécheurs endurcis. Je voulais aller à leur recherche et c'était ma plus grande joie de prêtre<sup>304</sup> lorsqu'il en arrivait un, bien chargé d'une besace pleine de misères accumulées au long de l'année, pleine à faire éclater le confessionnal !

Maintenant, vous comprenez mieux mon comportement à votre égard. Ma réserve n'était pas du mépris, je ne méconnaissais pas les sentiments nobles et délicats, les attentes qui habitent l'âme des jeunes. Ce n'était pas non plus que j'aurais vécu dans l'idée qu'il ne pût exister de drames spirituels chez les étudiants. Vraiment, si quelqu'un m'avait dit alors : « un tel ou un tel est dans une grande misère intérieure », je l'aurais volontiers accueilli. Mais ce ne sont pas des choses que l'on dit ouvertement. Voilà les raisons pour lesquelles j'ai coupé court et ne me suis mêlé de rien.

Mais me voici nommé aumônier – sans que j'y sois pour quelque chose. Cela doit donc être la volonté de Dieu. C'est pourquoi je me soumetts, fermement décidé à accomplir au mieux mon devoir envers vous tous comme envers chacun. Je me mets donc pleinement à votre disposition, avec tout ce que je suis et tout ce que j'ai : mon savoir et mon non-savoir, mes capacités et mes carences, avant tout avec mon cœur. Tout le temps dont je disposerai en plus sera employé à la réalisation du projet que je caresse.

Espérons que nous nous entendrons bien ; espérons que nous allons tout faire pour atteindre aussi parfaitement que possible notre objectif commun.

2) Quel est cet objectif ? Question importante, car nos rapports vont dépendre de la réponse que nous donnerons.

C'est pourquoi je la formule d'une manière brève, laconique :

**« Nous voulons apprendre, sous la protection de Marie, à nous éduquer nous-mêmes en vue de devenir des hommes au caractère ferme, libre, sacerdotal. »**

L'explication et la mise en pratique de cet objectif nous occuperont toute l'année. Pour aujourd'hui, voici seulement quelques orientations.

**Nous**<sup>305</sup> voulons apprendre. Pas seulement vous, mais moi aussi. Nous apprendrons les uns des autres. On n'a jamais fini d'apprendre, du moins dans l'art de s'éduquer soi-même. C'est l'œuvre, l'action, le travail de toute la vie.

Nous voulons **apprendre**, et pas seulement de façon \*théorique\*<sup>306</sup>, dans le genre : on agirait bien en faisant ceci ou cela, ainsi c'est bien, ainsi c'est beau, à mon avis ce serait même nécessaire, etc. De cette façon on ne progresse guère et cela nous profiterait vraiment peu. Non, nous devons aussi apprendre de manière \*pratique\*, nous devons mettre la main à la pâte chaque jour, chaque heure.

Comment avons-nous appris à marcher ? Vous rappelez-vous comment vous l'avez appris ? Vous souvenez-vous comment ont fait vos frères et sœurs ? Votre mère tenait-elle de grands discours : « Regardez Pierrot et petite Marie, comment vous devez faire ? »

De cette façon, nous ne marcherions pas encore. Non, elle nous a pris par la main et cela a réussi. On apprend à marcher en marchant, à aimer en aimant. C'est ainsi que nous devons également apprendre à nous éduquer nous-mêmes en nous y exerçant constamment. Les occasions ne manquent pas !

Nous allons apprendre à **nous éduquer nous-mêmes**. Voilà une activité noble, royale. Dans les milieux cultivés d'aujourd'hui, on accorde un rôle primordial à l'auto-éducation. Celle-ci est un impératif de la foi, un impératif de la jeunesse, un impératif de notre temps. Ces trois points, je ne vais pas les développer aujourd'hui. Je me limite au dernier.

---

<sup>304</sup> Barré dans le texte original : « consistait en... »

<sup>305</sup> Cette typographie correspond dans le texte original à une écriture en très gros caractères pour souligner le mot correspondant.

<sup>306</sup> Cette indication \*...\* correspond à des soulignages ondulés dans le texte original.

## L'auto-éducation : un impératif de notre temps.

Il n'est pas besoin d'être un grand connaisseur du monde et des hommes pour voir que \*notre temps\*, malgré tous ses progrès, ne peut pas combler le \*vide intérieur\* des hommes. Toute leur attention et leur activité<sup>307</sup> ont exclusivement pour objet le macrocosme, l'univers, le monde à l'extérieur d'eux-mêmes. Certes, nous n'hésiterons pas à admirer le génie humain. Celui-ci a maîtrisé les formidables forces de la nature et les a mises à son service. Toute distance sur terre est à sa portée ; les fonds marins sont l'objet de sa recherche ; il perce les montagnes et traverse les airs. Il est poussé toujours plus loin par sa soif de recherche. Nous atteignons le pôle nord et découvrons d'obscurs continents. Nous radiographions notre squelette. Le télescope et le microscope dévoilent chaque jour de nouveaux mondes.

Mais il est un monde qui est éternellement ancien et qui reste éternellement nouveau, un monde en miniature – le microcosme – notre propre monde intérieur, qui demeure inconnu, à l'écart de la recherche. Là, il n'y a pas de méthode, ou, du moins, pas de nouvelle méthode pour radiographier l'âme humaine. Même les quotidiens se lamentent : « Toutes les parties de l'intelligence sont cultivées, toutes les facilités sont renforcées, mais ce qui reste trop souvent une terre déserte, c'est ce qui est le plus intime et le plus essentiel de l'âme immortelle. » Voilà pourquoi notre temps est si désespérément pauvre et vide en son intérieur.

Mais il y a plus. Récemment, un homme d'Etat italien décrivait comme le grand danger de notre temps le fait que les peuples à demi civilisés vont bénéficier des moyens techniques modernes sans que leur ait été transmise la culture spirituelle et morale indispensable au bon usage de ces progrès.

Pour moi, je préfère retourner ce reproche en demandant : Est-ce que les gens de chez nous ont la maturité et la capacité suffisantes pour faire un bon usage des énormes progrès réalisés durant l'époque moderne dans tous les domaines ?<sup>308</sup> Notre époque n'est-elle pas plutôt devenue l'esclave de ses propres réussites ? Oui, il en est ainsi. Notre maîtrise sur les richesses et sur les énergies de la nature n'a pas été accompagnée au même rythme que la domination de ce qu'il y a d'élémentaire, d'animal au cœur de l'homme. Cette discordance, cette séparation est en train de s'aggraver constamment et de devenir un fossé infranchissable – c'est ainsi que nous sommes affrontés aux conflits sociaux, à la banqueroute sociale, si nous ne sommes pas de force entraînés demain dans un immense bouleversement.<sup>309</sup>

Au lieu de régir notre progrès, nous en deviendrons ses esclaves ; esclaves, nous le devenons aussi de nos passions.<sup>310</sup> Ou bien – ou bien ! Ou en avant, ou en arrière !

Eh bien ! En arrière !

Devrions-nous revenir au Moyen-Âge, arracher les rails, scier les poteaux télégraphiques, abandonner l'électricité aux nuages, rendre le charbon à la terre et fermer les universités !

Non, jamais ! Cela, nous ne le voulons pas, nous n'en avons ni le droit ni même le pouvoir.

Par conséquent, il faut aller de l'avant ! Oui, en avant vers la recherche et la découverte de notre monde intérieur par une auto-éducation bien conduite. A un plus dans le progrès extérieur doit répondre un plus dans l'approfondissement intérieur. Telle est la consigne répercutée partout, pas seulement dans le camp catholique, mais aussi dans le camp adverse.

Nous aussi, nous voulons nous associer à ces efforts contemporains – selon le degré de notre formation.

A l'avenir, nous ne devons plus nous \*laisser dominer\* par notre savoir, mais nous aurons à le maîtriser.

Il ne doit plus arriver que nous sachions plusieurs \*langues étrangères\* selon les programmes des classes, en restant de parfaits ignorants de la langue de notre cœur. Plus nous approfondissons notre intelligence des \*secrets de la nature\*, plus nous devons être capables de tenir tête, en

---

<sup>307</sup> Dans le texte original, « sont » au lieu de « ont »

<sup>308</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Non, notre temps n'est pas encore mûr pour cela. Pourquoi donc ? »

<sup>309</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Et nous serons forcés de nous retirer ».

<sup>310</sup> Barré de sa propre main dans le texte original : « Le bouleversement ne peut se produire que sur deux points ».

connaissance de cause, aux puissances élémentaires, démoniaques, qui se tiennent à l'intérieur de nous-mêmes.

La mesure des progrès dans les sciences doit être la mesure de notre approfondissement intérieur, de notre croissance spirituelle. Sinon notre âme connaîtra le grand vide, la grande « béance » qui rend malheureux. Alors, éduquons-nous nous-mêmes !

C'est à cela qu'aspire notre idéal, l'élan de notre cœur. C'est cela que demande notre société [NdT il semble qu'il y ait ici une erreur dans la traduction publiée, voir note de la page 50 en allemand], qu'attend notre prochain, surtout ceux avec qui nous mettront en contact nos activités futures. En tant que prêtres, ne sommes-nous pas appelés à exercer sur notre entourage une influence profonde et durable ? En fin de compte, nous n'y réussissons pas par l'éclat de notre savoir, mais par la richesse intérieure de notre personnalité.

Nous devons apprendre à nous éduquer nous-mêmes.

C'est nous-mêmes qu'il s'agit d'éduquer ; nous avec toutes nos facultés. Quelles sont ces facultés, quel est l'objet matériel de notre auto-éducation, nous le verrons par la suite.

Nous devons nous éduquer à la fermeté du caractère.

Depuis longtemps, nous avons abandonné nos chaussures d'enfant. En ce temps-là, nous nous laissions guider dans nos actions par notre humeur et nos sentiments. A présent, nous devons apprendre à agir d'après des principes solides et clairement définis. Tout en nous peut vaciller. Il y aura sûrement des moments où tout en nous vacillera. Dans de tels moments, les exercices religieux ne peuvent plus être un secours. Une seule chose peut nous aider : ce sont nos principes.

C'est pourquoi nous devons avoir un caractère ferme.

Nous devons être des hommes au caractère libre.

Dieu ne veut pas des esclaves de galères, il veut des rameurs libres.

Que d'autres rampent devant leurs chefs, qu'ils leur lèchent les bottes et les remercient des coups reçus ! Nous, nous avons conscience de notre dignité et de nos droits.

Ce n'est pas par crainte ou contrainte que nous nous soumettons à la volonté de nos supérieurs, mais parce que nous le voulons librement, parce que chaque acte de soumission raisonnable nous rend libres et indépendants.

Notre auto-éducation, nous voulons la placer sous la protection de Marie. Dimanche, nous nous y sommes engagés. Maintenant, il s'agit de nous mettre à la tâche. Oui, à cet égard, nous incombe une grande tâche.

D'après vos statuts, c'est en communauté que nous devons exprimer notre ferveur mariale. Les signes extérieurs sont déjà là : la magnifique bannière et la médaille. Mais il manque encore le plus important : une organisation interne, adaptée à notre maison, dans le style des congrégations qui existent dans plusieurs collèges et universités.

Nous allons mettre sur pied cette organisation. Nous, pas moi. En effet, dans ce domaine, je ne ferai rien, absolument rien sans votre plein accord. C'est qu'il ne s'agit pas d'une tâche passagère, mais d'une fondation qui devra convenir à toutes les générations à venir. Vos successeurs devront bénéficier de votre ardeur, de votre perspicacité et de votre discernement. Je suis persuadé que nous réaliserons quelque chose d'utile si nous nous y mettons tous ensemble.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Avant tout, nous devons apprendre à nous connaître et nous habituer à un dialogue libre et conforme à notre niveau de formation.

Ce sera la conclusion de mon exposé. Vous m'aurez sans doute compris ; vous savez maintenant pourquoi j'ai été si réservé avec vous jusqu'à présent et vous connaissez mes projets. Ensemble nous aurons à entreprendre la grande tâche, ensemble nous l'achèverons. Sous la protection de Marie, nous allons apprendre à nous éduquer nous-mêmes en vue de devenir des hommes au caractère ferme, libre, sacerdotal. Que Dieu bénisse cette résolution. Amen.